Paul Laurent, capitaine

3e régiment des chasseurs d'Afrique

La guerre du Mexique

de 1862 à 1866

Journal de marche du 3e régiment des chasseurs d'Afrique

Édition revue et corrigée par Pierre Bonin

Collection du domaine public de la

Fondation littéraire Fleur de Lys

La guerre du Mexique
de 1862 à 1866

Journal de marche
du 3e régiment des chasseurs d'Afrique

Paul Laurent, capitaine
3e régiment des chasseurs d'Afrique

La guerre du Mexique
de 1862 à 1866

Journal de marche
du 3e régiment des chasseurs d'Afrique

Édition revue et corrigée par Pierre Bonin

Collection du domaine public de la

Fondation littéraire Fleur de Lys

Fondation littéraire Fleur de Lys
Éditeur libraire québécois
à but non lucratif en ligne sur Internet.
contact@manuscritdepot.com
www.manuscritdepot.com

La guerre du Mexique de 1862 à 1866, Paul Laurent, capitaine, 3e régiment des chasseurs d'Afrique, Journal de marche du 3e régiment des chasseurs d'Afrique, édition revue et corrigée par Pierre Bonin, Collection du domaine public de la Fondation littéraire Fleur de Lys, Laval, Québec, 2009, 386 pages.

Tous droits réservés. Toute reproduction et distribution de ce livre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, sont interdites sans l'autorisation écrite de la Fondation littéraire Fleur de Lys inc. Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque moyen que ce soit, tant électronique que mécanique, et en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de la Fondation littéraire Fleur de Lys.

Disponible en version numérique et papier

ISBN 978-2-89612-304-9

Édition revue et corrigée © Copyright 2009 Fondation littéraire Fleur de Lys & Pierre Bonin

Illustration en fond de la couverture : Diaz à Puebla − Gravure de la place centrale de Puebla évoquant le siège de la ville en 1863.

Dépôt légal – 2e trimestre 2009

Bibliothèque et archives nationales du Québec
Bibliothèque et archives nationales du Canada

Imprimé à la demande au Québec.

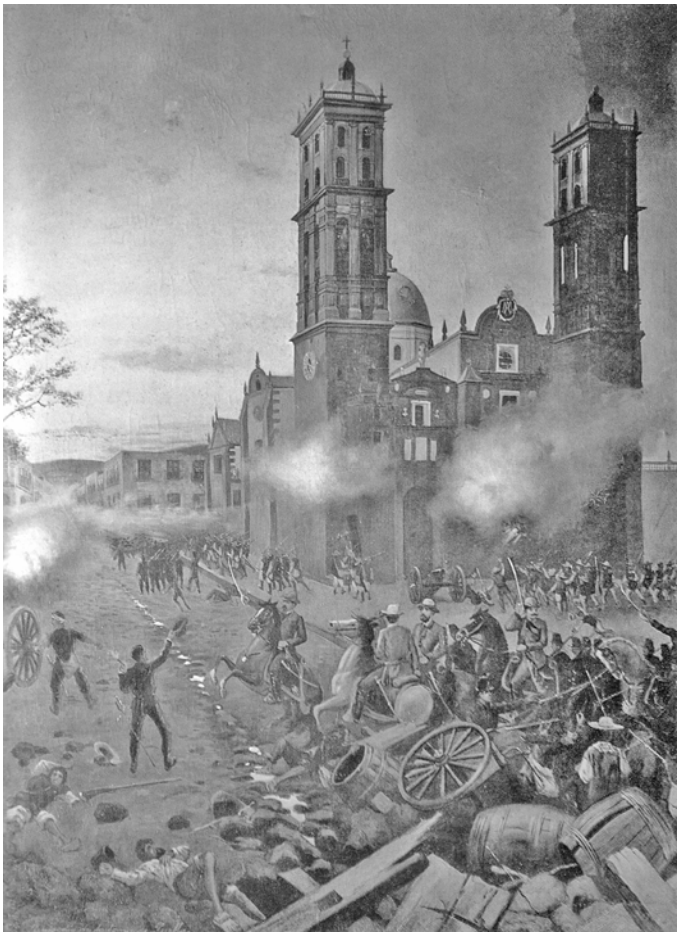


Illustration en couverture - La peinture représente un des moments critiques de la bataille du 5 mai 1862 à Puebla. L'armée française essuie une fusillade meurtrière provenant d'un tir croisé des tireurs d'élite mexicains, réfugiés dans le fort Loreto et le monastère fortifié de Guadalupe. Le général Diaz apparaît à la tête d'un détachement de cavaliers mexicains menant la charge contre les troupes françaises désespérées.

Table des matières

NOTE DE L'ÉDITEUR 21

PRÉFACE 23

LIVRE I
DE CONSTANTINE A MEXICO 31

Le départ 31

A bord 34

Ténériffe 34

La tempête 35

La Martinique 37

L'arrivée 38

Le général de Lorencez 39

Veracruz 41

Marche sur Puebla 42

Orizaba 44

Passage des Cûmbres 47

Prise de San Andrés 48

Prise de Tampico 49

1863 50

Marche de la colonne Bazaine 50

Combat de Los Llanos 52

Investissement de Puebla 54

G'Hilardi 56

Le transfuge 57

Marquez 58

Las Soldaderas 59

Combat de Cholula 60

Prise du Pénitencier 66

Combat d'Atlisco 67

Cholula 72

Affaire de Camerone 73

Combat de San Pablo 73

Les bouchers bleus 74

Profils de zouaves 77

Combat de San Lorenzo 82

La prise de Puebla 84

Marche sur Mexico 91

Entrée à Mexico 96

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL FOREY
AUX MEXICAINS 98

Le Gouvernement Provisoire 104

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL FOREY
AUX MEXICAINS 104

Le bal des officiers français 105

La saison des pluies 106

L'arrestation de Buitron 107

Nomination du maréchal Forey 118

ORDRE GÉNÉRAL ADRESSÉ AUX
TROUPES PAR LE MARÉCHAL FOREY .. 119

ADIEUX DU MARÉCHAL FOREY
AUX MEXICAINS 121

Départ du maréchal Forey 123

LIVRE II
LA CAMPAGNE DE L'INTERIEUR..... 125

Les adieux 125

En route ! 125

Coup d'œil en arrière..... 126

Création de la contre-guérilla 127

Escarmouche de Maravatlo..... 128

Commencement des opérations 129

Nous changeons de colonel..... 131

RAPPORT OFFICIEL
DE LA CAMPAGNE DE L'INTÉBIEUR..... 132

Prise de G' Hilardi..... 136

Mouvements du général Douay 138

1864 140

Défense de San Luis de Potosi
par le général Méjia 141

Résultats de la campagne de l'Intérieur..... 142

Arrivée du marquis
de Montholon ministre de France 142

Los Hacenderos..... 142

La saison des pluies 144

Prise et exécution du bandit Chiavès 145

Romero et Rojas..... 146

Les zouaves à mulet 148

Une remonte au Mexique..... 153

Les Plateados 164

Nouveaux maîtres du Mexique 165

Proclamation de Maximilien à son peuple..... 166

J'escorte l'empereur 168

Le dîner du 15 août 169

Steeple-chase 169

Maximilien..... 170

Simple histoire 170

L'impératrice Charlotte 171

Tournée officielle..... 172

Chasseurs d'Afrique et vaqueros..... 173

Déjeuner sur l'herbe 175

La commémoration des morts..... 177

Coup d'œil sur la situation 178

Les turcos à cheval..... 182

Un billet de logement à Durango..... 187

LIVRE III
EXPÉDITION DE SINALOA ET SONORA. 193

Départ de Durango..... 193

Dans la montagne..... 194

Prise de l'Espina del Diablo 198

Combat de los Veranos 200

Mort du commandant de Montarby 201

Occupation de Mazatlan 202

Un ancien ami 203

Mazatlan..... 204

Les Américains 207

Marches en Sinaloa 209

Corona et Rubi 210

La Noria 212

La chasse au cerf..... 216

Prise de San Sébastien et de Copala 219

Un remède contre les moustiques 224

Situation militaire 225

Siège et prise d'Oaxaca..... 226

Échec de Culiacan..... 228

Le Chevalier du Bain 230

La Sonora..... 232

Prise de Guaymas..... 234

Le combat de la Passion..... 241

Délivrance des prisonniers de Culiacan..... 247

Occupation d'Ures et d'Hermosillo 251

Réflexions déplacées..... 251

Ne sutor ultra crepidarn 254

LIVRE IV
LE RETOUR 255

Départ pour la France 255

La Sierra..... 257

Situation militaire 260

Messieurs les voyageurs pour la France, en voiture ! 263

Durango 264

Une remonte onéreuse 266

Les chevaux du Mexique 267

Je fais du commerce ! 277

Fresnillo 278

Zacatecas..... 278

Aguascalientes 284

Léon 285

Dolorès-Hidalgo..... 286

Querétaro 287

Les courses de taureaux, les combats de coqs, et le monte..... 288

La procession des rois Mages 303

Mexico 305

Mariages au Mexique..... 311

Puebla..... 314

Orizaba..... 315

Cordoba 315

Paso del Macho 317

Veracruz 317

Brest 318

Le retour au pays 319

Pourquoi j'ai trempé mon sabre dans l'encre . 319

ALBUM DE PHOTOGRAPHIES 321

ANNEXES 339

Carte géographique de la Guerre du Mexique 341

Honoré Beaugrand élu maire de Montréal
à deux reprises (1885-1887) a participé
à la Guerre du Mexique de 1862 345

ANITA SOUVENIRS
D'UN CONTRE-GUÉRRILAS 347

BIBLIOGRAPHIE 371

AU SUJET DE PIERRE BONIN 373

COMMUNIQUER AVEC PIERRE BONIN..... 375

NOTE DE L'ÉDITEUR

La Fondation littéraire Fleur de Lys vous présente sa deuxième œuvre du domaine public, c'est-à-dire dont la durée de la protection des droits d'auteur est arrivée à terme. «En général, le droit d'auteur demeure valide pendant toute la vie de l'auteur, puis pour une période de 50 ans suivant la fin de l'année civile de son décès. Par conséquent, la protection inhérente au droit d'auteur prend fin le 31 décembre de la 50e année suivant le décès de l'auteur. Après cette date, l'œuvre appartient au domaine public et quiconque le désire peut l'utiliser» (Office de la propriété intellectuelle du Canada). Notez que la période de protection du droit d'auteur sur une œuvre n'est pas nécessairement de même durée d'un pays à l'autre (France, 70 ans).

«La guerre du Mexique de 1862 à 1866, Journal de marche du 3e régiment des chasseurs d'Afrique» est l'œuvre du Français Paul Laurent, capitaine, 3e régiment des chasseurs d'Afrique.

Elle fut publiée en 1867 par l'éditeur parisien AMYOT sous les presses de l'imprimeur E. DE SOYE (Paris).

Le projet d'édition revue et corrigée de cette œuvre nous a été proposé par l'un de nos auteurs, Pierre Bonin. Nous avons accepté d'emblée ce projet parce qu'il s'inscrit dans la mission première de la Fondation littéraire Fleur de Lys : «Valoriser le patrimoine littéraire de la francophonie québécoise, canadienne et internationale (…)».

Pierre Bonin a réalisé un travail de correction et de révision minutieux pour rendre ce texte le plus accessible possible aux lecteurs d'aujourd'hui, et ce, dans le plus grand respect de l'originalité de l'œuvre. Je l'en remercie sincèrement en votre nom et en mon nom personnel.

Bonne découverte de cette page d'histoire,

Serge-André Guay, président éditeur
Fondation littéraire Fleur de Lys

Préface

Aussi longtemps que je me souvienne, j'ai toujours été impressionné par le folklore mexicain. Pour moi, les danses, la musique et les chansons de ce pays avec ces balades tristes ou joyeuses jouées par les *mariachis* évoquent ce qu'il y a de plus beau dans l'âme du peuple mexicain : la mélancolie et la *fiesta*. Il y a quelques années, lors de deux courts séjours au Mexique, à Cancun et Puerto Vallarta, j'ai eu le bonheur d'assister à des concerts donnés à nos hôtels par des troupes folkloriques et de musiciens locaux très talentueux.

J'ai été vivement stupéfait dans un autobus local de Puerto Vallarta, quand un *niño* (petit garçon) s'est mis à chanter, avec une voix inoubliable, une complainte révolutionnaire relatant les exploits d'Emiliano Zapata et de Pancho Villa. J'en ai encore des frissons aujourd'hui. L'enfant tendait la main à la sortie des passagers, une façon subtile de faire l'aumône en échange de son talent.

Je conservais de ce pays et de sa culture des images inoubliables de nombreux films qui avaient marqué mon imagination dont *Viva Zapata!* D'Elia Kazan, *Dieu est mort* de John Ford, adaptation du roman *La puissance et la gloire* de Graham Greene, *Les sept mercenaires* de John Sturges et non le moindre *La horde sauvage* de Sam Peckinpah.

J'étais fasciné par la beauté des paysages et surtout par le portrait du peuple mexicain, à la fois fier et combatif, dans sa survie quotidienne contre les bandes de voleurs qui semaient la terreur dans les *pueblos* (villages) reculés de la *sierra* (chaîne de montagnes) mais aussi résigné à faire le coup de feu avec toutes ces dictatures, révolutions et contre-révolutions qui se sont succédées depuis l'accession à l'indépendance en 1821, jusqu'à l'avènement de la démocratie avec le président Cárdenas en 1934.

J'ignorais tout ou presque de cet épisode méconnu de l'histoire du Mexique avec la présence française de 1862 à 1867. Ma première découverte remonte au visionnement du film *Le major Dundee* du réalisateur Sam Peckinpah. Vers la fin de la guerre de Sécession, un détachement de la cavalerie américaine nordiste et de prisonniers sudistes volontaires se rend au Mexique pour délivrer des captifs enlevés par des Apaches tout en devant livrer bataille aux troupes françaises.

Mais c'est le film *Juarez*, réalisé en 1939 par William Dieterle, qui fut une révélation avec Paul Muni dans le rôle du président Juarez et de Bette Davis et Brian Aherne, respectivement dans les rôles de l'impératrice Charlotte et de l'empereur Maximilien, victimes d'un destin tragique.

C'est ainsi qu'au fil du temps, ces dernières semaines, j'entrepris des recherches sur le sujet. Quelle fut ma surprise de découvrir que certains de mes compatriotes avaient participé à ce conflit ! Je cite entre autres les souvenirs de voyage de Narcisse Henri Edmond Faucher de Saint-Maurice, écrivain et député à l'Assemblée législative du Québec, racontant son séjour au Mexique dans le livre *De Québec à Mexico* comme capitaine stagiaire dans l'armée française.

Sans oublier Honoré Beaugrand, écrivain, journaliste et ancien maire de Montréal dans les années 1880 qui, ayant combattu dans sa folle jeunesse à titre de sergent avec les contre-guérillas du colonel Dupin, relate un événement mouvementé dans le texte intitulé : *Anita, souvenirs d'un contre-guérilla*.

Selon certaines sources consultées, d'autres de nos compatriotes auraient aussi endossé l'uniforme de l'armée française tout comme certains auraient appuyé la cause des juaristes comme mercenaires. Par ailleurs, de nombreux Européens et Américains ont aussi participé à ce conflit offrant leurs services à l'un ou l'autre des belligérants.

De tous les textes que j'ai lus sur cette période, j'ai retenu dans l'intérêt du lecteur, celui du capitaine Laurent (officiant comme lieutenant au moment où se déroulent les événements décrits dans son récit) pour lequel j'ai éprouvé un véritable coup de cœur. En effet, son récit est particulièrement intéressant et révélateur sur cette époque et fourmille d'informations pertinentes sur les événements

et les personnages historiques qui en furent les acteurs.

Dans un style alerte et incisif, l'officier nous décrit le Mexique avec ses yeux mais aussi avec ses émotions. Il observe et commente avec un regard critique. L'homme est impressionné par le pays, son peuple, ses coutumes et son Histoire. Il a rédigé un récit vivant au rythme soutenu d'une charge de cavalerie, un témoignage crédible et fort bien documenté par un esprit ouvert et confronté à un nouvel univers dans lequel il doit se débattre pour assurer sa survie et celle de ses frères d'armes.

Il importe de mettre en contexte le témoignage du capitaine Laurent au moment où démarre et se termine son récit. Rappelons brièvement et de façon simpliste que ce conflit entre la France et le Mexique doit son origine à la décision du président Juarez de suspendre le remboursement de la dette extérieure pour une période de deux ans. Cette mesure visant à renflouer le Trésor public à la suite d'une guerre civile ayant vidé les caisses de l'État, suscita la colère des créanciers étrangers. La France détenait une créance de quinze millions de pesos et réclamait son remboursement sans plus de délai. L'Espagne, la France et l'Angleterre avaient convenu de monter une expédition militaire punitive.

Finalement, seule la France débarqua ses troupes en prévision d'une invasion. L'empereur Napoléon III endossa la cause du parti conservateur et du clergé pour renverser le gouvernement libéral républicain du président Benito Juarez. Conçue au départ comme une promenade militaire, l'armée française, constitué de 3 000 hommes, fut arrêtée

dans sa marche vers Mexico à Puebla, où elle subit une défaite honteuse le 5 mai 1862. Mise en déroute, elle regagna ensuite Veracruz. Cette catastrophe provoqua une onde de choc en France et l'empereur Napoléon III décida d'en finir en ordonnant l'envoi de renforts pour casser la résistance du gouvernement juariste.

C'est ainsi que débute l'odyssée du capitaine Laurent et du nouveau corps expéditionnaire. Cette armée réorganisée avec les survivants de la première expédition constituera une force mobile de 35 000 soldats, toutes armes confondues : artillerie, cavalerie, génie, infanterie, administration, intendance et service sanitaire, incluant des lanciers autrichiens et des fantassins belges. Se joindront par la suite plus de 20 000 Mexicains ralliés à la cause de l'empereur Maximilien 1er, désigné par Napoléon III et acclamé par le parti conservateur et le clergé.

Le Mexique sombra à nouveau dans une guerre fratricide qui prit fin en juin 1867 avec la débâcle de l'armée impériale mexicaine à Querétaro face à l'armée juariste. Auparavant, au début de l'année, l'empereur Napoléon III ordonna le retrait de l'armée française sous la pression accrue du gouvernement des États-Unis menaçant alors de s'impliquer directement dans ce conflit. Il abandonna Maximilien à son sort, privé du soutien d'une armée de métier qui avait réussi à contenir les efforts incessants des partisans juaristes.

Dès lors, les jours de l'empereur du Mexique et de son régime étaient comptés. Quant à l'impératrice Charlotte, elle avait quitté le Mexique l'année précédente pour solliciter l'aide accrue de

Napoléon III afin de consolider le pouvoir de son mari. Elle essuya un refus sans équivoque et sombra ensuite dans la folie. Maximilien et les généraux Miramon et Méjia furent fusillés le 19 juin 1867. Une autre page sanglante de l'histoire du Mexique était tournée.

Benito Juarez exerça le pouvoir jusqu'à sa mort subite en 1872, n'ayant pu appliquer dans sa totalité son vaste programme de réformes. Au Mexique, le souvenir de Benito Juarez demeure toujours aussi vif, comme héros populaire de la résistance face à l'envahisseur étranger. La ville d'El Paso del Norte, où il s'était réfugié à la frontière du Texas, fut nommée Ciudad Juarez pour perpétuer sa mémoire.

Bonne lecture aux passionnés de l'Histoire,

Pierre Bonin

Auteur et directeur de la collection du domaine public de la Fondation littéraire Fleur de Lys

A M. LE COMTE DU BARAIL

Général, Commandant de la Brigade de Cavalerie légère de la Garde

Ex-colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique

Mon Colonel,

Laissez-moi vous appeler ainsi; car, malgré moi, je vous vois toujours menant au feu notre beau régiment, c'est à vous que je dois d'avoir fait la campagne du Mexique, et, par conséquent, d'avoir pu écrire ces quelques lignes.

À vous seul revenait de droit leur humble dédicace, que je vous prie d'accepter comme l'expression sincère de mon respectueux attachement.

Paul LAURENT

Abbeville, 20 janvier 1867

LIVRE I
DE CONSTANTINE A MEXICO

1862

Le départ

Fin juin — Grande nouvelle au régiment. — Deux escadrons partent pour le Mexique, — Nous prendrons la voie de terre jusqu'à Alger, où nous devons embarquer sur l'Aube. Chacun fait valoir ses titres pour passer dans les escadrons partants. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. — J'ai la chance d'être du départ.

4 juillet — Nous quittons Constantine sur l'air de circonstance *Partant pour la Syrie* que nous joue pour ses adieux la musique du régiment. Au bout d'une heure de marche, on met pied à terre pour la pause.

Le drapeau, la musique et ceux de nos camarades qui ne partent pas se rangent sur un des côtés de la route pour que nous défilions devant eux. On se serre la main, on s'embrasse une dernière fois, on remonte à cheval, et la moitié de la famille militaire s'en va du côté d'Alger, tandis que l'autre rentre à Constantine. Nous tournons la tête pour envoyer de loin un dernier adieu à nos amis et jeter un dernier regard sur le plateau de Sidi Mabrouck et la vallée du Rummel. Quand reverrons-nous ce paysage si connu des chasseurs d'Afrique ?

Au moment où je relis ces lignes, écrites il y a quatre ans, six de ces joyeux officiers qui partaient ce matin-là pour le Mexique ne reverront ni l'Afrique, ni la France. Ils dorment sous ce sol mexicain qu'ils étaient si impatients de connaître.

27 juillet — Jusqu'à Blida, route connue, chaleur, poussière et absinthe. — À Blida, rencontré le 3e hussards, bu avec lui à la conquête du Mexique, d'autant plus volontiers que nous sommes en plein mois de juillet. — Arrivés à Alger, on nous fait camper sur le terrain des courses de Mustapha, devant l'établissement des bains de mer de Tivoli ; nous passons là plus de quinze jours à attendre l'embarquement. Beaucoup de dames d'Alger éprouvent immédiatement le besoin de prendre les bains de mer à Tivoli, et leur patriotisme les pousse à embellir les derniers moments que nous passons en Afrique. Mon capitaine, qui a plus d'expérience que moi prétend que l'entrée en campagne de 500 francs que nous allons toucher, influe beaucoup sur

leur manière de voir. Moi, qui ai encore des illusions, je ne veux pas le croire.

Nous avons été passés en revue par le général Yusuf. — Quel homme singulier que cet ancien janissaire du dey d'Alger ! Il avait un harnachement et un uniforme qui rappelaient Murat. Le colonel du Barail lui a présenté le régiment.

Ces deux soldats, dont le brillant passé est écrit à grands coups de sabre dans tous les coins de l'Algérie, m'ont frappé par l'opposition vivement tranchée de deux types magnifiques d'hommes de guerre. — Le général, c'est le cavalier du désert, fantaisiste et irrégulier. Notre colonel, c'est, au contraire, le soldat aussi discipliné que brillant. Sa moustache avait l'air scandalisée des excentricités de tenue du général.

Leurs chevaux eux-mêmes semblaient avoir pris quelque chose du caractère de ceux qui les montaient. L'étalon bai brun du général soufflait en bondissant par saccades nerveuses, les crins épars et couvrant à demi son œil brillant; plié sur les jarrets, il avançait par une série de petits bonds inquiets; tandis que le cheval syrien du colonel, d'un blanc à reflets argentés, la tête haute, les oreilles en avant, ses naseaux rosés dilatés, son grand œil noir bien ouvert, marchait ce pas calme et léger qui est l'apanage de sa race.

A bord

8 septembre—L'embarquement a commencé à cinq heures du matin : à deux heures tout était fini, à quatre heures on est en route pour le Mexique. L'Aube a empilé à son bord 400 chasseurs d'Afrique et 350 chevaux; nous sommes un peu serrés, mais espérons que, comme dans les omnibus, ça se tassera par le mouvement.

Nous allons quitter la Méditerranée : c'est une vieille amie pour nous ; ne nous a-t-elle pas portés en Crimée, en Italie, en Syrie? Un de nous fait la remarque qu'il ne nous manquera plus qu'une campagne en Océanie, pour avoir dégainé dans les cinq parties du monde. Beaucoup de nos chevaux sont dans le même cas : nés en Afrique, ils ont vu l'Europe dans la guerre d'Italie, l'Asie dans la guerre de Syrie, et viennent de s'embarquer pour l'Amérique. On devrait plutôt nous appeler chasseurs cosmopolites que chasseurs d'Afrique.

Nous passons le détroit de Gibraltar. La vue du pavillon anglais qui flotte sur ces terribles fortifications, nous fait émettre sur le compte de l'Angleterre des réflexions qui certainement auraient trouvé de l'écho dans le cœur de M. le marquis de Boissy.

Ténériffe

16 septembre — Nous voici en rade de Ténériffe, avec la permission de descendre à terre pour deux jours : nous en profitons comme des collégiens en vacances. La population nous regarde avec éton-

nement, les officiers espagnols nous saluent d'un air froid, mais poli; nous cherchons à étudier avec les jolies *manolas* (demoiselles) cette langue castillane que nous allons parler au Mexique. Les moins avancés remplacent le dialogue par une pantomime éloquente. Aussi tout le monde finit par s'entendre et... s'apprécier.

Nous nous rembarquons, pour ne plus relâcher qu'à la Martinique.

La tempête

3 octobre — Ce matin, M. Rozier, le commandant de l'Aube, est monté sur le pont plus souvent que de coutume. Il s'entretient souvent à voix basse avec le second et avec l'officier de quart. On fait appeler le colonel, et nous sommes très surpris de voir jeter à la mer tout le fourrage qui encombrait le pont. On fait descendre une partie des chasseurs d'Afrique aux écuries ; des câbles de renfort sont tendus devant les chevaux. Ces préparatifs sont à peine terminés qu'un sifflement terrible, passant sur nos têtes, fait gémir les cordages et ployer la mâture. L'Aube se couche sur le flanc pour se relever immédiatement ; la tempête a commencé... elle va durer cinq mortels jours.

Le commandant Rozier, sur le pont à toute heure, bravant le ciel et la mer révoltés, se tient froid et impassible à côté des timoniers. Sa figure est impénétrable.

Le soir du troisième jour, les chevaux de tribord brisent leurs stalles et vont rouler sur l'autre bord pêle-mêle dans les jambes des autres chevaux, qui, affolés par la peur, les foulent aux pieds. Ce poids anormal, jeté entièrement sur l'un des côtés du navire, en compromet sérieusement la position: l'Aube est engagé sur bâbord et ne gouverne plus... Officiers, marins, soldats, tout le monde se met à l'œuvre, et après un quart d'heure d'angoisses, on parvient à remettre les chevaux à leur place. Le navire se relève alors, comme un lutteur un moment terrassé et reprend sa course... Il était temps. Quels hommes que ces chasseurs d'Afrique!

Ici, l'un retient par les naseaux un cheval qui, fou de terreur, a déjà passé les jambes de devant par-dessus le bastingage; là, trois d'entre eux, cramponnés à la tête et à l'encolure d'un cheval dont l'arrière - train a déjà disparu par l'écoutille, le soutiennent à la force du poignet, au risque d'être entraînés avec lui.

Au milieu d'un pêle-mêle de chevaux terribles, un chasseur a sauté sur le dos du plus méchant et le contient ainsi ; tout cela se fait sans cris, sans tumulte, naturellement, avec le calme de gens vraiment forts.

L'ordre rétabli, le commandant du bord se retourne vers notre colonel et, se découvrant lentement, lui dit avec une simplicité touchante : « Colonel, je remercie le 3e chasseurs d'Afrique d'avoir aidé l'équipage à sauver le navire. »

Après là pluie, le beau temps. Vieille rengaine, mais vraie, agréable surtout aux gens mouillés.

La Martinique

7 octobre — Nous arrivons dans les eaux tranquilles de Fort-de-France (Martinique), et nous débarquons sur la savane.

Nos pauvres chevaux, encore tout pantelants de cette secousse, vont jouir d'un repos réparateur dont ils ont grand besoin.

Martinique, terre enchanteresse! Aux mœurs douces et hospitalières ! Quels souvenirs charmants tu as laissés au cœur des officiers du 3e chasseurs d'Afrique ! Toi, le port après l'orage ; toi, le dernier endroit où l'on nous aura dit en français : « 0 cher ! Je t'aime! » . Bonnes et braves filles de Fort-de-France, nous parlerons souvent de vous le soir au bivouac, dans les plaines de la Sonora ; et vous, nous aurez-vous oubliés?

Mais quinze jours sont bientôt passés, surtout quand on s'amuse. — Les avaries de l'Aube sont réparées. — Les chevaux sont refaits, et nous les ramenons au quai pour rentrer avec eux dans notre prison flottante.

Adieu, Zoé, Calypso, maman Titine; adieu, fillettes blanches, mulâtresses, quarteronnes, adieu ! On lève l'ancre et, de la côte où vous êtes venues nous reconduire, vous n'apercevrez plus bientôt le bateau qui emporte au Mexique vos chers petits békés (blancs) de France, comme vous nous appeliez.

2 novembre —Voilà Veracruz ! On aperçoit au loin les fortifications de Saint-Jean d'Ulloa et l'île de Sacrificios, — Le pilote monte à bord, c'est le premier Mexicain que nous voyons.

On arrive. On est arrivé. Vivat ! Nous ne sommes plus marins, nous revoilà chasseurs d'Afrique. Le voyage est fini, la guerre commence !

L'arrivée

4 novembre — Le débarquement s'est effectué sans accident, malgré le Norte (vent du nord) qui commençait à s'élever. Nous sellons nos chevaux, et nous traversons Veracruz pour aller camper à un kilomètre en dehors des murs.

Le bivouac, c'est bien là vraiment notre affaire. Au diable la navigation ! Les tentes se dressent et s'alignent, les chevaux tendent avec plaisir leur pied à l'entrave accoutumée, qu'ils préfèrent aux sangles et aux courroies qui les suspendaient à bord comme des colis vivants. Ils hennissent joyeusement, les naseaux dilatés aux effluves de la brise, qui leur arrive chargée des senteurs aromatiques des Terres Chaudes. Les feux s'allument, les gamelles chantent, et le chasseurs d'Afrique, heureux devant son fristick et son café, n'a pas assez de plaisanteries dans son sac pour établir un parallèle humiliant entre les fayots du maître coq du bord et la cuisine qu'il s'offre à lui- même au camp.

Les officiers de peloton visitent l'armement, l'équipement, le harnachement. On passe avec un soin minutieux la revue des chevaux qui ont suppor-

té la traversée mieux qu'on n'aurait osé l'espérer, et chacun s'applaudit de voir que, s'il le faut, le 3e chasseurs d'Afrique est prêt à se porter en avant. Les deux escadrons du 12e chasseurs de France, débarqués quinze jours avant nous, viennent d'avoir une jolie affaire à Plan del Rio.

Or, voyez-vous, sans être jaloux, on n'aime pas plus la concurrence dans le métier militaire que dans les autres.

Le général de Lorencez

2 novembre — Qu'y a-t-il donc ? Tout le monde court sur le bord de la route. Suivons le mouvement. On fait silence. Nos hommes, le *phécy* à la main, regardent avec respect passer au milieu d'eux un peloton de cavalerie, à la tête duquel marche d'un air pensif un homme en petite tenue de général français.

C'est le général de Lorencez qui se retire du Mexique après avoir remis le commandement au général Forey, son successeur, et qui se rend à Veracruz pour rentrer en France.

Personne n'a été prévenu. Aucun ordre n'a été donné. Le général est arrivé par la route de la Tejeria, voyageant pour ainsi dire incognito. Mais dès qu'il fut reconnu, son nom courut dans le camp comme une étincelle électrique. Tous, officiers, soldats, d'un commun accord, par un mouvement spontané, nous accourons pour saluer ce grand courage qui n'a dû un échec immérité qu'à des impossibilités matérielles. Je ne sais si les vivats

enthousiastes, si l'ovation bruyante faite à un général vainqueur valent cet élan généreux de sympathie silencieuse, éclos du bon sens sublime qui caractérise nos soldats.

Le général releva sa tête un peu pâlie et fatiguée, promena lentement son regard intelligent sur ce camp accouru tout entier sur son passage, et nous salua profondément en souriant d'un air triste. Il me semblait lire sur sa figure : « Ah ! Si j'avais eu cette belle cavalerie à la retraite de Puebla. » Puis il passa sans parler.

Mais en campagne les émotions, si vives qu'elles soient, ne sont pas de longue durée; au bout de cinq minutes chacun avait repris le cours de ses occupations habituelles, et l'on ne pensait plus au général de Lorencez.

Les rires, les chansons recommencèrent. La nuit vint, on sonna la retraite, puis l'appel. Les causeries continuèrent encore quelque temps autour des feux du bivouac, mais peu à peu le silence se fit, la lune monta au ciel, énorme, radieuse, éclatante, éclairant les objets de reflets bleuâtres inconnus en Europe, la mer se brisait doucement sur la plage, les grandes herbes parfumées dans lesquelles nous étions campés ondulaient sous la brise du soir, ma tente était entrouverte, et je jouissais en silence d'une de ces belles nuits des Tropiques dont on parle tant en Europe.

Je me surpris en flagrant délit de poésie intime. Honteux de cette tendance déplorable chez un chasseur d'Afrique, je me gourmandai vigoureusement au troisième vers, et je m'endormis.

Veracruz

Le lendemain, nous allons visiter Veracruz et Saint Jean d'Ulloa aux fortifications démantelées. Nous ouvrons de grands yeux dans cette ville étrange, à la physionomie morne et désolée, qu'illuminent ça et là de splendides hôtels et d'étincelantes maisons de jeu d'où sortent par bouffées la lumière et le bruissement des pièces d'or.

Veracruz me fait l'effet d'une grande belle fille qui, minée par la fièvre, n'aurait conservé de sa première beauté que deux yeux magnifiques qui flamboient sur son visage ravagé.

Cependant la présence de l'armée française donne un peu d'animation. Les restaurants, les cafés s'ouvrent et s'emplissent, les maisons de jeu surtout regorgent. Je veux tenter la fortune comme les autres, et, malgré le proverbe qui prétend que l'on gagne toujours la première fois que l'on joue, je vois avec douleur mon once d'or passer de ma poche à la masse du croupier. Ceci me guérit à tout jamais de ma passion naissante pour la roulette. Je descends au café prendre une *sangria* au madère, puis je vais regarder la sortie des vêpres pour voir un peu les jeunes Veracruzanaises. J'ai passé ma journée comme Robert le Diable, entre le vin, le jeu, les belles, et j'ai beau répéter avec lui que l'or est une chimère, je regrette vivement mon once perdue.

Pour changer le cours de mes idées, je m'amuse à lire la proclamation du général Forey, en date du 25 septembre, qui dit que de nombreux renforts vont se joindre à la glorieuse armée d'Orizaba : le général flétrit en termes énergiques les tendances

du parti juariste qui, pour se soutenir au pouvoir, ne craint pas de vendre « par lambeaux » le territoire du Mexique.

Il fait un appel chaleureux à la concorde du pays, sans distinction de partis. Il proteste contre la pensée prêtée à l'Empereur des Français de vouloir imposer au peuple mexicain un gouvernement qui ne soit pas de son consentement ; il termine par ces nobles paroles :

« II n'entre pas dans la politique de la France de se mêler, pour son avantage personnel, des querelles intestines des nations étrangères; mais lorsque, par des raisons légitimes, elle est forcée d'intervenir, elle le fait toujours dans l'intérêt du pays où son action s'exerce. Souvenez-vous que partout où flotte son drapeau, en Amérique comme en Europe, il représente la cause des peuples et de la civilisation. »

Marche sur Puebla

17 novembre — Notre arrivée coïncide avec la cessation des pluies; les chemins, qui sèchent si vite sous les Tropiques, s'améliorent chaque jour davantage. Les communications entre la Veracruz et Orizaba n'offrent déjà plus ces difficultés inouïes qui ont mis à une si grande épreuve l'énergique constance de nos soldats.

Tout est prêt et l'ordre est donné : nous voilà en route pour rejoindre le gros de l'armée qui marche sur Puebla. Les deux escadrons se déroulent comme un serpent, marchant par deux sous les

grands arbres de la Tejéria, sur la route qui conduit à Puebla. A l'extrême avant-garde, quelques Mexicains alliés servent de guide. Nous regardons avec curiosité ces cavaliers tout à fait nouveaux pour nous. Leurs lances, leurs lassos, leurs vestes de cuir, leur physionomie étrange, aux sourcils charbonnés qui se détachent sous les vastes ailes de leur large sombrero (chapeau), leurs éperons démesurés et leurs lourdes selles, qui contrastent avec la petite taille et la maigreur de leurs chevaux à demi-sauvages, excitent la curiosité et les lazzis de nos vieux chasseurs.

Nous sommes en belle humeur; il retourne de pique. On jase et l'on rit en fumant, pendant que les chevaux allongent le pas dans la poussière du chemin.

− Ah ! Que j'étais malade en mer, dit un chasseur à son voisin.

− Quelle veine tu avais alors !

− Pourquoi cela ?

− Tiens ! Pendant ce temps-là, ta santé se reposait et je faisais tes corvées.

Je suis d'extrême arrière-garde aujourd'hui. Je vois défiler tout ce monde devant moi; je marche derrière les voitures régimentaires, que nous sommes chargés d'escorter et de défendre au besoin. Le sable de cette route, aux ornières profondes, me donne de sérieuses inquiétudes sur l'heure probable où j'arriverai au bivouac. Heureusement que le dîner de MM. les officiers est dans mes voitures, et que l'on ne pourra pas m'attendre les pieds sous la table.

Je m'en étais douté, les voitures ne marchent pas. Trop chargées, mal attelées, en moins d'une heure j'ai déjà perdu une lieue sur la colonne. Il faut tirer des plans, comme disent les troupiers. Un convoi d'arriéros (muletiers) passe à vide. Je l'arrête, et bon gré, mal gré, nécessité faisant loi, je décharge en partie mes voitures sur les bêtes de somme. J'attèle en flèche deux ou trois chevaux de troupe avec les cordes de bivouac, et j'arrive enfin, à dix heures du soir, au camp, avec les bagages et le dîner.

Je suis accueilli avec l'enthousiasme qu'éprouvèrent les naufragés de la Méduse à la vue du brick l'Argus.

Orizaba

Toutes ces journées de marche dans les Terres Chaudes à la fin de la saison des pluies, dans des routes défoncées, se ressemblent à peu près. Chacun de nous fait à son tour l'arrière-garde; seulement l'expérience perfectionne chaque jour les moyens de transport. Après avoir passé le Fortin, le Chiquehuite, Cordoba, nous arrivons à Orizaba, où nous rencontrons, pour la première fois depuis Veracruz, une garnison française.

Campés au village d'Ingénio, à trois kilomètres d'Orizaba, nous retrouvons dans cette ville nos camarades, nos prédécesseurs sur cette terre étrangère, et nous leur donnons des nouvelles de France et d'Afrique. Eux, à leur tour, nous disent les émouvants détails de la première expédition, la retraite après l'échec de Puebla, le siège d'Orizaba, l'enne-

mi, la garnison affamée, et sa merveilleuse délivrance par la folle, la gigantesque attaque du Borrégo par le vaillant Détrie.

22 novembre — J'ai visité le Borrégo et je n'ose en croire mes yeux. Cent cinquante grenadiers, sous les ordres du capitaine Détrie, ont, par une nuit obscure, enlevé, en passant par des chemins difficiles pour une chèvre, trois mille Mexicains dans une position retranchée qui dominait la ville. Ce coup de main inexplicable, incroyable, a frappé l'ennemi de stupeur, et toute son armée a levé le siège, désespérée, renonçant à attaquer à cent contre un cette poignée de vaillants. Ils sont aussi terrifiés par l'attaque de ces étrangers que leurs ancêtres le furent par celle des cavaliers de Fernand Cortez.

Je viens de voir M. Détrie, il rentre en France, nommé chef de bataillon dans un autre régiment. Il y a trois mois, il était lieutenant. On l'a fait capitaine à l'affaire de la Barranca Secca, et il n'avait pas encore sur sa tunique les insignes de son nouveau grade, quand il monta enlever à la baïonnette sa grosse épaulette au sommet du Borrégo. C'est beau. Ça fait rêver. Ça vous rendrait chauvin, si on ne l'était pas un peu déjà.

La brigade Berthier a pris la route de Jalapa et à la date du 1er novembre ce général avait occupé Puente Nacional. Le général Berthier est entré le 8 à Jalapa; son avant-garde, composée de cent chevaux du 12e chasseurs, commandée par le lieutenant-colonel Margueritte, a rencontré 200 lanciers rouges, la meilleure cavalerie du pays. Nos chasseurs

chargèrent vigoureusement; et après une mêlée de quelques minutes, les lanciers mexicains prirent la fuite, poursuivis, pendant neuf kilomètres, le sabre dans les reins.

Ce succès a eu pour effet de jeter la démoralisation dans un corps de trois à quatre mille hommes de garde civique, réunis sous le commandement de Diaz Miron, gouverneur de l'État de Jalapa. À cette date, les troupes expédiées de France et d'Algérie sont arrivées et débarquées à la Veracruz. Mais le général Forey attend, avant d'aller plus loin, les moyens de transport nécessaires à l'alimentation et au mouvement de l'année.

1er décembre — Bonne nouvelle ! Nous sortons enfin de l'inaction. On va se porter en avant. Nos hommes se grisent de joie, et la vieille chanson des chasseurs d'Afrique retentit toute la soirée au bivouac :

Escadrons, marchons !

Escadrons, marchons !

Chasseurs d'Afrique, en avant-garde,

Escadrons, marchons !
La France nous regarde,

En avant, escadrons !
Nos bras sont forts, et nos lames sont fines, etc.

Cette énergique poésie, qui date de 1833, est trop connue pour la citer ici toute entière. C'est ce refrain aux lèvres qu'on a chargé à Isly, à Balaklava, à la Tchernaïa, à Pékin, à Solferino.

Nous la redirons demain matin, car les avant-postes de Carvajal sont à trois lieues de nous.

Passage des Cûmbres

2 décembre — Nous sommes au pied des Cûmbres. — Quelques coups de fusil pétillent. — Nos éclaireurs mexicains reviennent nous annoncer que l'ennemi s'est fortifié dans ce passage difficile pour nous arrêter. — Les chasseurs d'Afrique prennent le galop, et l'on entre à toute bride dans le petit village d'Aculzingo, placé au pied de la montagne. Quelques retardataires sont sabrés dans le village, mais le gros de l'ennemi est retranché au sommet des Cûmbres, et son feu commande la route.

Il faut attendre l'infanterie. — Elle arrive en couronnant les hauteurs. Les Mexicains, se voyant dominés à gauche par les zouaves, à droite par les chasseurs à pied, se retirent en envoyant une dernière fusillade qui ne fait mal qu'aux arbres du chemin.

3 décembre — Nous arrivons à la Cañada, — Le village est abandonné, pas un habitant : nous nous installons dans des maisons vides.

4 décembre — Nous entrons à fond de train dans Palmar. Le général de Mirandol s'est lancé avec la cavalerie à toute vitesse, espérant comme il dit, pincer quelques cavaliers ennemis. Malgré son âge, ses blessures et ses rhumatismes, ce vieil enragé (les troupiers l'appellent ainsi) est plus galopeur qu'aucun de nous.

Malgré cette course au clocher, nous n'attrapons que de la poussière et un bon coup de soleil.

Prise de San Andrés

6 décembre — Nous recevons de bonnes nouvelles de la colonne commandée par le colonel l'Hériller, qui est partie d'Orizaba le 1er décembre pour s'emparer de la petite ville de San Andrés.

Je copie le rapport officiel :

«Le 4 décembre, à trois heures du matin, le colonel l'Hériller partait avec ses trois compagnies d'élite et le 6e escadron du 1er chasseurs d'Afrique, capitaine de Montarby. Après six kilomètres de marche, une grand-garde ennemie est surprise et en partie enlevée par les chasseurs, qui prennent huit hommes et huit chevaux. M. de Prud'homme, lieutenant au 99e de ligne, officier d'ordonnance du colonel l'Hériller, qui marchait à la tête des chasseurs et dirigeait leur mouvement, a été tué de deux coups de feu. Le colonel continua à se diriger sur San Andrés; aux portes de laquelle une vive fusillade l'arrêta. L'ennemi cependant ne tarda pas à se retirer. Le capitaine de Montarby fut envoyé à sa poursuite

avec deux pelotons. Au bout d'un kilomètre, il le joignit et le chargea sans hésiter, bien qu'il eût devant lui cinq à six cents hommes, infanterie et cavalerie, sous les ordres du général Alvarez. Les Mexicains, voyant le petit nombre des chasseurs, s'arrêtèrent et cherchèrent à les entourer. La situation du capitaine de Montarby devenait difficile, lorsqu'il fut rejoint par le commandant Jamin avec les deux autres pelotons de l'escadron. Chargés de nouveau, les Mexicains se retirèrent en désordre. Les chasseurs d'Afrique revinrent à San Andrés, ramenant neuf prisonniers et douze chevaux. Nous n'avons eu que quelques cavaliers contusionnés ou légèrement blessés; l'ennemi a eu, disent les renseignements, cinquante hommes hors de combat. À huit heures du matin, le colonel l'Hériller occupait San Andrés ; le reste de sa colonne y arrivait à midi. »

Prise de Tampico

Nous recevons un rapport qui nous fait un double plaisir.

C'est un succès pour l'armée française, et une brillante affaire pour un de nos bons camarades du régiment.

Le 22 novembre, le 81e de ligne a débarqué près de Tampico, après avoir heureusement franchi la barre du fleuve dans les embarcations de la flotte. La ville a été prise et occupée. Le but de cette expédition était principalement de ramener des chevaux de remonte de la province de Tamaulipas, célèbre

par ses élevages. Le 3e chasseurs d'Afrique avait envoyé un détachement de 40 hommes, commandés par le sous-lieutenant Jeantet.

Les chevaux venaient d'être achetés, et notre ami se préparait à nous les ramener, lorsqu'on signala la présence de bandes ennemies autour de la ville. Le colonel de la Canorgue, commandant le 81e, dut conserver quelque temps de plus M. Jeantet, dont les 40 hommes composaient l'unique cavalerie de la colonne française.

On fit une sortie, et les chasseurs d'Afrique, montés sur les chevaux achetés la veille, abordèrent les premiers l'ennemi. Jeantet tua de sa propre main le chef de la cavalerie mexicaine, et la déroute fut complète. C'est le premier du régiment qui a eu les honneurs du feu au Mexique. Il vient d'être décoré.

A qui le tour à présent ?

1863

1er janvier — Nous nous souhaitons la bonne année sur la terre du Mexique, à l'hacienda de San Pedro, où toute la cavalerie de la division est massée sous les ordres du général de Mirandol ; et nous partons le même jour pour Quecholac.

Marche de la colonne Bazaine

9 janvier — Je reçois une lettre d'un de mes amis qui marche avec la colonne Bazaine. Cette partie du corps expéditionnaire est venu à Veracruz

par la route de Pérote, qui était le chemin stratégique du temps des Espagnols.

Je copie textuellement :

« La place de Pérote, jouit dans tout le Mexique d'une réputation qu'elle ne mérite pas. La ville, contrairement à l'opinion générale, n'est pas fortifiée ; mais, à environ cinq kilomètres et dans le nord-ouest, se trouve une grande forteresse, située au milieu d'une plaine, et dominée de tous côtés par des hauteurs. Cette forteresse construite vers 1560, est un parallélogramme allongé. Un vaste fossé l'entoure, mais, quoiqu'en bon état, il est incapable de soutenir un siège. Des batteries, placées sur les points élevés qui l'entourent, la réduiraient en quelques heures. Sous la domination espagnole, elle servait de place de dépôt. Les troupes qui se rendaient de la Veracruz à la capitale s'y arrêtaient et y trouvaient des vivres et des approvisionnements de tous genres. Les Mexicains l'ont évacuée avant l'arrivée des Français, et la division Bazaine l'a immédiatement occupée.

La distance qui sépare Jalapa de Pérote est de 32 kilomètres en ligne droite ; mais la route, par suite des circuits qu'elle décrit, a près de 70 kilomètres de développement. Elle monte toujours, et on peut juger combien elle est ardue, par ce fait que la place se trouve à 1 860 mètres au-dessus du niveau de la mer, et Pérote à 2 380. Il y a donc entre les deux villes une différence de niveau de plus de 1 000 mètres. Ces détails sont importants, parce qu'ils montrent combien sont grandes les difficultés matérielles que nos troupes rencontrent au Mexique.

Le général Bazaine devait quitter Pérote, le 11 janvier, pour faire sa jonction, à San Andrès, avec le général Douay. La distance entre ces deux points est d'environ 75 kilomètres ; mais cette partie de la route, passant à travers de vastes plaines, est beaucoup moins pénible que la précédente. L'armée, en avançant sur la route de Jalapa, comme sur celle d'Orizaba, a découvert partout de grandes ressources, au point qu'un objet qu'on payait jusqu'à 7 piastres est tombé à 3. Elle a trouvé aussi quelque chose de bien précieux : des blés en abondance et des moulins pour les moudre. Les juaristes, en se retirant, avaient cassé les meules ; cependant, comme le pays produit d'excellentes pierres meulières, il a été facile de les rétablir, ce qui a permis d'économiser les farines venant de France ou de New-York.

1er au 15 février — Marches et contremarches dans toutes les directions, pour aller chercher des ravitaillements. On organise le siège de Puebla. Quand donc cela commencera-t-il ?

22 février — Le général Forey se met en marche vers Quecholac et prend ses dispositions pour se diriger sur Puebla.

Combat de Los Llanos

11 février. — Les deux escadrons font quarante lieues en vingt heures, pour secourir le colonel Garnier, du 51e qui escorte un convoi venant de Pérote, et qui, au dire de nos espions, doit être atta-

qué par toute la cavalerie de Carvajal. Malgré la fatigue de nos chevaux, le bruit de la fusillade les réveille, et nous traversons au galop la plaine de Los Llanos pour prendre part à la bagarre.

Notre marche a été si prompte, on nous attend si peu que, nous voyant arriver dans la poussière, une compagnie du 51e de ligne nous prend pour l'ennemi et nous tire dessus. Il n'y a heureusement de blessé que la giberne d'un chasseur. Les nuées de cavaliers qui harcelaient l'infanterie du convoi se replient précipitamment devant nos escadrons et vont se reformer au fond de la plaine, à une lieue environ au pied de la montagne. On laisse souffler les chevaux quelques minutes.

On repart en priant Dieu qu'ils veuillent bien enfin nous attendre. Quelle chance ! Ils tiennent ! — Bravo ! — A mesure que nous approchons, nous distinguons une ligne parfaitement régulière et présentant un front de quatre à cinq cents chevaux. On voit très-bien les petites flammes vertes et rouges de leurs lances.

On se redresse, on se regarde, on se serre la main, on va charger : les trompettes sonnent, on part à toute vitesse, et l'on arrive... sur une ligne de chevaux parfaitement tranquilles, chacun d'eux ayant à ses côtés la lance de son maître plantée en terre. Quant aux cavaliers... disparus, évanouis; ils ont gagné au pied dans la montagne, et le bruit lointain de leurs derniers coups de carabine, tirés à des distances impossibles, nous prouvent que ce serait folie de songer à les atteindre. Nous nous contentons de ramener les chevaux enlevés à l'ennemi. Le colonel Garnier a mal pris notre brusque arrivée. Il mar-

ronne, et dit tout haut que nous sommes venus lui enlever sa petite affaire.

Investissement de Puebla

17 mars — Le général Forey est à Amozoc, à deux lieues de Puebla. Les approvisionnements sont faits; les troupes sont montées. On se met enfin en marche avec toute l'armée. Un seul coup de canon tiré par l'ennemi, du fort de Loretto, annonce que le siège a commencé. L'armée française se divise, en arrivant à la Garrita (porte) del Pulque, comme les deux bras d'un fleuve, et commence à tracer autour de Puebla de los Angeles ce terrible cercle qui ne s'ouvrira que le jour de la reddition de la place. Les deux têtes de colonne se relient au mamelon de San Juan, où le général en chef plante son pavillon de commandement, et chaque troupe s'installe immédiatement au bivouac.

Position de l'armée française — Première division : général Douay ; première brigade, général l'Hérillier ; deuxième brigade, général Neigre. Cette division s'étend de Puente de Mexico à la Garrita del Pulque, surveillant tout le côté ouest de la ville. A la Garrita del Pulque, le général Marquez, avec les Mexicains, relie la première division à la seconde.

Deuxième division : général Bazaine; première brigade, général Bertier ; deuxième brigade, général de Castagny. La deuxième division donnant la main à Marquez, à la Garrita del Pulque, ferme

tout le côté est delà ville, en reliant sa gauche à la droite de la première à Puente de Mexico.

C'est aujourd'hui que la campagne va commencer sérieusement.

18 mars — L'ardeur et l'impatience des troupes sont grandes. Les corps qui ont fait partie de la première expédition frémissent de colère en repassant par les mêmes sentiers où ils ont soutenu en retraite l'effort de toute la cavalerie mexicaine qui n'a pu les entamer. En revoyant ces fossés où l'on achevait lâchement nos blessés, ils brûlent de se venger. Les nouveaux débarqués sont avides de joindre enfin corps à corps cet ennemi insaisissable que nous ne voyons qu'à l'horizon depuis Veracruz. Si l'on écoutait l'armée, l'assaut serait donné immédiatement.

Mais le général Forey a un plan plus profond qu'une attaque de vive force, dont le succès, si brillant qu'il puisse être, n'aurait pour résultat que la prise de la ville, laissant échapper une armée de fuyards qui irait se reformer à Mexico, suscitant de nouveaux embarras.

Des rapports certains ont fait savoir que toutes les forces régulières dont peut disposer le Mexique sont divisées en deux corps d'armée. L'un est à Mexico avec le général Comonfort, l'autre, commandé par le général Ortéga, s'est jeté dans la ville avec l'intention de la défendre jusqu'à la dernière extrémité. On va donc couper toute communication entre Comonfort et Ortéga. L'infanterie et l'artillerie se chargent de serrer les mailles du filet qui va prendre d'un seul coup l'armée d'Ortéga enfermée

dans la ville. À nous, cavalerie, la mission de tenir la plaine, pour empêcher l'armée de Comonfort de ravitailler et renforcer celle de Puebla.

G'Hilardi

Nous trouvons Puebla fortifiée d'une manière remarquable par plusieurs ingénieurs étrangers, sous la direction d'un certain G'Hilardi, conspirateur italien qui a longtemps, suivant son expression, travaillé avec Garibaldi, et qui, après une série d'aventures assez tourmentées au Chili et au Pérou, est venu se mettre au service du Mexique contre la France, pour laquelle il professe une haine traditionnelle.

Depuis deux ans qu'il sert Juarez, il s'est fait un nom dans l'armée mexicaine, autant par sa science réelle d'ingénieur que par sa cruauté et sa fortune rapide, produit de vols impudents.

L'épée, d'ailleurs, s'allie très bien, dans l'armée mexicaine, avec les idées commerciales, et lorsque, par hasard, un peu de tranquillité empêche les affaires de marcher, le fier hidalgo, attendant le retour de jours meilleurs pour faire des opérations plus larges avec le revolver comme mise de fonds, débite philosophiquement pour un réal de chandelle aux Indiens de son *rancho* (village), assis derrière son comptoir avec des épaulettes et un uniforme de colonel.

Le transfuge

19 mars — Quelques cavaliers ennemis viennent de sortir des murs de Puebla; on les distingue parfaitement dans l'espace vide qui sépare l'assiette de notre camp des remparts de la ville. Le soleil donne, sur leurs armes et sur l'argent dont est couvert le harnachement de leurs chevaux. Ils paradent devant nos avant-postes. Un plus hardi s'avance à portée de la voix et vient nous insulter en mauvais français. Deux ou trois chasseurs à pied embusqués dans des trous à loups, en avant des lignes, interrompent l'orateur par des arguments à balle cylindro-conique. Une autre troupe d'une cinquantaine de cavaliers arrive à fond de train, poursuivant un officier bien monté qui se dirige sur notre camp en agitant un mouchoir blanc. Arrivés à portée de nos embuscades, un feu nourri force les cavaliers à se retirer, et le malheureux nous arrive haletant et essoufflé. C'est un officier d'état-major mexicain qui change d'opinion et passe de notre côté. Il donne des renseignements détaillés sur l'état de la ville. Non seulement les fortifications extérieures sont sérieuses, mais des barricades sont faites dans toutes les rues ; les couvents sont transformés en forts. L'enceinte enlevée, il faudra se battre encore dans chaque rue, dans chaque maison, dans chaque chambre.

Marquez

20 mars — Je viens d'être chargé de conduire notre transfuge aux troupes franco-mexicaines, qui sont campées à la Garrita del Pulque sous les ordres de Marquez.

J'ai donc pu approcher ce général célèbre au Mexique et dont on m'avait tant parlé. C'est un homme de taille au-dessous de la moyenne : un pied d'enfant, le front élevé et dégarni, la barbe noire et très fournie, l'air froid et contraint ; son regard couvert justifie sa réputation de froide férocité, qui est le seul reproche que l'on ait à lui faire, car ses plus cruels ennemis admirent son désintéressement.

Il m'a reçu avec cette sérieuse courtoisie espagnole qui forme un contraste bien marqué avec notre cordialité un peu bruyante. Il paraît très flatté de me voir lui parler castillan. Il met un certain amour-propre à me faire visiter son camp. Ses troupes sont de beaucoup les mieux tenues que j'aie vues au Mexique:

Sombre, sévère, fanatique, Marquez est impitoyable et a su inspirer à ses soldats une terreur qui n'est pas exempte d'un certain mélange d'affection. Mais un passé sanglant l'environne ; chargé d'un nombre effrayant d'exécutions politiques, il est le bouc émissaire des haines qu'a suscitées le parti clérical, dont il est le bras droit et l'âme damnée.

Il m'a avoué qu'au point de vue militaire, la chose qu'il obtenait le plus difficilement, c'était de faire disparaître de son corps d'armée les femmes, qui suivent depuis un temps immémorial les troupes mexicaines. Tout ce qu'il a pu obtenir jusqu'à ce

jour, c'a été de les reléguer en dehors de son camp dans un bivouac à part. Curieux de les voir de près, j'y suis allé, accompagné d'un officier russe attaché comme aide-de-camp à la personne du général Marquez.

Las Soldaderas

Je suis enchanté de ma journée. Le camp des *soldaderas* (féminin de soldat) est une des exhibitions les plus fantastiques que j'aie jamais pu rêver.

Je les avais bien déjà aperçues de loin, marchant à distance sur le flanc des colonnes, leurs pieds nus soulevant la poussière du chemin, risquant un œil hardi et craintif tout à la fois sous les ailes de leur grand chapeau, qui couvre des cheveux un peu gros, mais fournis et brillants, tombant sur leurs épaules, séparés en deux longues tresses, attachés par un nœud de rubans, tantôt frais, tantôt flétri, indice certain de nouvelles ou anciennes amours ; les unes jeunes, les autres vieilles, mais conservant à distance, sous leurs haillons, une certaine élégance de forme qui ne manquait pas de poésie. De près, quelle différence ! Je ne me sens pas assez réaliste pour dire ce que j'ai vu.

Une armée mexicaine ne peut se passer de ce surcroît de bagage. Le soldat indien, déjà enclin à la désertion, ne resterait pas dix minutes sous son drapeau si on tranchait ces liens indispensables à sa vie. Il est incapable de suffire à ses besoins matériels comme le soldat français, qui sait se nourrir, se blanchir, et se raccommoder lui-même, d'une façon

à humilier la meilleure ménagère : aussi toutes ces exigences de la vie sont remplies dans un camp mexicain par la plus belle moitié du genre humain.

Terribles après le combat, ces mégères se précipitent sur les morts et les blessés, les achèvent, les dépouillent, les déshabillent avec une célérité que n'atteindra jamais le plus pillard des bandits armés qui déshonorent le nom de soldat. Les femmes des officiers ont un cheval ou une mule, ou un bourricot, suivant que les chances du jeu ou de la guerre ont plus ou moins favorisé leur tendre époux. La femme du soldat marche à pied, rêvant quelquefois aussi à l'avancement ; mais dans cette portion de l'armée c'est rarement à l'ancienneté qu'on l'obtient.

Je remonte à cheval et rentre au camp français, où je n'aperçois, en fait de jupons, que le bas bien tiré et la basquine de notre cantinière, qui, sans être précisément jolie, au moins se débarbouille.... quelquefois.

Combat de Cholula

22 mars — Nous montons à cheval à sept heures avec les deux escadrons du 12e chasseurs de France. Nous sommes commandés par le général de Mirandol. Les chasseurs d'Afrique sont sous les ordres du colonel du Barail; les chasseurs de France sous ceux du lieutenant-colonel Margueritte. Nous avons avec ces trois hommes tout bonnement la fine fleur de la cavalerie légère.

On va en reconnaissance à Cholula, petite ville à deux lieues de Puebla. C'était la ville sainte au temps de Montezuma ; c'est là que se retrouvent encore chaque jour les traces des Aztèques. Assez d'archéologues et de savants en ont parlé et en parleront sans moi. Du reste, je ne l'ai pas vue en savant, la journée a été trop chaude pour cela. Nous voulions de la besogne, eh bien ! Nous venons d'en avoir suffisamment. À onze heures du matin, nous entrons, trompettes en tête, dans Cholula. Les cloches sonnent, les habitants sont sur les portes, les femmes sont en toilette aux fenêtres, tout le monde nous accueille avec enthousiasme. Cholula a toujours été dévouée à l'intervention.

On fraternise beaucoup, on s'embrasse un peu, et pendant que le général, le colonel et les grosses épaulettes échangent des accolades avec les alcades, les juges et toute la municipalité, je profite de la modestie de mon grade pour manifester la sympathie de la France et faire aussi un peu d'intervention du côté des mantilles et des éventails. Cette petite fête de famille devenait fort agréable, lorsqu'elle a été interrompue par une volée de coups de fusils, nous venant d'une hauteur qui domine la ville. Une douzaine de lanciers rouges, qui caracolent sur le sommet du plateau, nous annoncent l'arrivée de l'ennemi. Les femmes poussent des cris aigus, les boutiques se ferment; nous remontons à cheval et nous sortons de la ville nous ranger en bataille sous les murs, du côté où l'on voit poindre les libéraux.

Les éclaireurs qui sont venus nous reconnaître dans Cholula se replient, après nous avoir remis leur carte de visite. Nous envoyons à notre tour, au devant de l'ennemi qui s'avance, deux pelotons de tirailleurs, qui se déploient dans un champ d'orge verdoyant sur lequel se détachent nettement les hommes et les chevaux. C'était vraiment joli à voir, avant que l'on ne soit venu faire un horrible gâchis sur ce champ vert. Au fond du tableau, un moulin avec un pont en élévation, que l'on distinguait parfaitement. De l'autre côté de la rivière, de la poussière d'abord, puis une grande ligne noire qui s'avance. Un groupe nombreux s'en détache et s'engage sur le pont, un soleil magnifique l'éclairé ; on les voit, on les compte ; ils sont six ou sept escadrons. Les uniformes se voient nettement : ce sont les lanciers rouges du *Nuevo-Léon y Cohahuila*, troupe d'élite envoyée par les provinces du nord du Mexique à la défense de la république. On nous en avait déjà parlé; c'est, dit-on, la fleur des pois de leur cavalerie. Nous allons les reconduire.

La fusillade commence entre les deux troupes de tirailleurs, mais les Mexicains ont engagé deux escadrons contre nos deux pelotons qui ont fort à faire, pendant que notre colonne se glisse silencieusement, masquée par les aloès, dans un chemin creux, qui débouche sur ce joli plateau vert dont l'herbe est déjà rougie par le sang des premiers blessés.

Nos pelotons ont déjà commencé un mouvement de retraite et se replient sur nous. Les lanciers rouges, enivrés de ce premier succès, se jettent à corps perdu, la lance croisée, dans les terrains que

les chasseurs d'Afrique viennent d'abandonner, quand nos escadrons, haut le sabre, débouchent en même temps par l'extrémité opposée.

Les deux cavaleries se mêlent. Cela dura vingt-cinq minutes. Nous eûmes une cinquantaine d'hommes hors de combat dans nos deux escadrons, mais aussi pas un seul des lanciers qui étaient entrés dans le champ d'orge n'en est sorti.

Le restant de la ligne ennemie, composée d'infanterie et d'artillerie, se retire en bon ordre, sans avoir pris part à l'action. Nous nous expliquons ce mouvement en entendant battre la marche des zouaves sur la route de Puebla. Le général Forey avait vu du quartier général, placé sur le Cerro San Juan, le mouvement de l'ennemi et avait envoyé à notre secours.

Nous rentrons à Cholula au milieu des acclamations des habitants qui, du haut des terrasses, ont vu le combat dans tous ses détails. On fait l'appel. Nous avons perdu du monde, entre autres un brave capitaine, M. Petit, blessé à mort en chargeant en tête de l'escadron, mais aussi nous avons littéralement anéanti, trois escadrons de leur meilleure cavalerie, dont nous emmenons prisonnier le lieutenant-colonel, blessé grièvement [1].

---

[1] Le régiment des lanciers rouges de Nuevo-Léon y Cohahuila a été détruit le 22 mars à Cholula, par le 3e chasseurs d'Afrique, et n'a plus jamais été reconstitué dans l'armée de Juarez. Son colonel, don Manuel Arce, que j'ai vu depuis à Durango, a fait sa soumission au nouvel ordre des choses, et a complètement quitté le service.

Sur les cinq heures, un orage épouvantable éclate. Nous mettons six mortelles heures à faire, avec nos blessés et nos prisonniers, par une nuit obscure, par une pluie battante, par des chemins inconnus, les deux lieues qui nous séparent de la lagune de San Balthazar où sont nos tentes.

Pendant notre mouvement sur Cholula, l'infanterie et le génie ont travaillé. La tranchée est ouverte devant le fort San Xavier, à six cent cinquante mètres des ouvrages ; le feu a commencé. Les Mexicains tirent dans toutes les directions et sous le moindre prétexte. Nous nous endormons, harassés de cette journée, au bruit incessant du canon.

C'est bien certainement une des faces bizarres du métier que cette insouciance militaire à laquelle on arrive insensiblement et sans s'en apercevoir. Dans ces opérations de siège, nous autres cavaliers, nous n'avons absolument rien à faire pendant la nuit, et ayant fini notre travail de la journée, nous ne nous occupons nullement de la partie du drame où nous ne figurons pas, semblables en cela à l'acteur, qui ne suit guère les scènes de la pièce dans lesquelles il n'a pas à paraître, gardant son énergie et son attention pour le moment de sa réplique.

Le camp de cavalerie est à une certaine distance de la ville, et naturellement hors de portée du canon. Placés devant la lagune de San Balthazar, qui sert d'abreuvoir à nos chevaux, nous voyons devant nous se dresser la ville en amphithéâtre, avec les tranchées françaises au premier plan.

Parfois le soir, en sortant de table, on jette un coup d'œil en passant sur les feux croisés qui sillonnent l'ombre épaisse de la nuit comme un feu d'artifice, et après quelques minutes de curiosité distraite, on rentre se coucher sous sa tente, pour dormir avec l'empressement de l'homme qui sait que le lendemain il peut avoir une journée de fatigue.

24 mars — Hier, une batterie de deux gros mortiers mexicains que nous avons apportés de Veracruz, et de six obusiers de montagne disposés pour tirer en bombe, a essayé son tir, afin de pouvoir protéger l'ouverture de la tranchée qui devait avoir lieu dans la nuit. La première grosse bombe est tombée dans l'angle gauche du couvent San Xavier, qui est notre objectif; la seconde est tombée sur le couvent même, et, au dire d'un canonnier de ce fort, qui a déserté ce matin, elle aurait éclaté dans une pièce occupée par le général Negrette, qui aurait manqué d'être tué. Le tir des petits obusiers était aussi très bon en sorte que cette batterie était en mesure, avant la nuit, de protéger les travailleurs. Pendant toute la soirée et une partie de la nuit les batteries de San Xavier ont tiré sur la nôtre, qui est établie à la *garrita* de Mexico, mais sans ne lui faire aucun mal.

A sept heures du soir, nous avons ouvert la tranchée avec 1 600 travailleurs. Une première parallèle a été tracée sur une étendue de 900 mètres entre les deux faubourgs de San Iago et San Mathias. L'ennemi ne s'en est pas même douté, quoique cette parallèle ne soit qu'à 600 mètres de San Xavier. L'église de San Iago étant minée, le génie a

recherché le fil électrique, et, à, l'aide du sacristain[2] de cette église, a pu le trouver et le couper. Tout le feu de San-Xavier s'étant concentré, sans succès du reste, sur notre batterie de mortiers, le travail de la tranchée s'est fait dans la plus grande sécurité et pas un homme n'a été touché.

Prise du Pénitencier

20 mars — Toutes les dispositions étant prises, et notre artillerie ayant éteint le feu des batteries ennemies, l'assaut a été donné avec une vigueur et un entrain admirables au fort de San Xavier, qui a été enlevé rapidement et est resté entre nos mains, malgré une résistance vigoureuse.

Du 30 mars fin 1er avril. — Dans la nuit, on s'est rendu maître de l'îlot de maisons dans lequel se trouve le couvent de Guadalupe, et le lendemain, de tous les îlots de maisons situées le long de la promenade jusqu'à l'ouvrage de Morelos, sur la droite, ainsi que de plusieurs autres au-delà du couvent de Guadalupe, dans la direction de la grande place centrale.

[2] Le sacristain regardait l'église comme sa maison et ne voulait pas qu'on la fît sauter.

Combat d'Atlisco

12 avril — Le fourrier me communique les ordres du rapport :

« Deux escadrons à cheval demain à six heures ; deux jours de vivres; n'emmener que des chevaux en très bon état ; laisser au camp les indisponibles et les mulets de bât ; colonne légère ; absence présumée de quatre à cinq jours. Le commandant de Tucé prendra le commandement et ira se mettre à la disposition du colonel de Brincourt, qui va en ravitaillement à Atlisco. Le colonel, signé : Du Barail. »

Nous rallions à sept heures, au moulin de San José, la petite colonne du colonel de Brincourt, composée de deux bataillons du 1er zouave, deux obusiers de montagne et cent cavaliers alliés, commandés par le colonel mexicain Abraham la Pena del Sûr.

À deux lieues d'Atlisco, nous faisons grande halte au bord d'un ruisseau pour déjeuner. La ville est, dit-on, occupée par les cavaliers de Carvajal. Quelques coups de feu tirés dans le lointain nous font lever le nez de dessus nos assiettes. — Ce sont les Mexicains de la Pena qui tiraillent avec les éclaireurs ennemis. Nous mettons les morceaux doubles ; tout est prêt, on repart. Les coups de feu continuent toujours à un kilomètre en avant de la colonne, puis ils cessent brusquement : évidemment la Pena qui marche en avant est entré dans la ville.

Effectivement, nous venons à peine de nous former en bataille sur la place, quand il rentre. Il a poursuivi les cavaliers de Carvajal jusqu'au pied de la montagne, et ramène quelques chevaux qu'il leur

a enlevés. Atlisco est une petite ville charmante et coquette. Au centre, une grande place avec des arbres énormes et une fontaine jaillissante. C'est dans ce petit jardin anglais que la cavalerie campe. Nos chevaux ont l'air enchanté. Tout le monde vient nous voir et nous accable de questions.

C'est une guerre très bizarre : on ne nous traite ni en ennemis ni en conquérants. Nous représentons un parti, une opinion, un principe qui se bat contre un autre; et comme au Mexique c'est l'état de choses habituel depuis à peu près cinquante ans, les gens qui n'ont pas d'opinion. — et il y en a beaucoup, — regardent les deux armées belligérantes avec curiosité, mais sans se passionner pour les uns ou pour les autres.

Aussi, quand deux troupes ennemies se rencontrent dans une ville, les habitants ferment philosophiquement leurs boutiques, pour ne pas attraper d'éclaboussures dans la bagarre, et les rouvrent avec la même placidité après l'affaire, quel que soit le vainqueur.

Ils viennent parler avec nous du siège de Puebla, en discutant les chances bonnes ou mauvaises comme une chose qui peut nous intéresser nous ; mais qui pour eux est complètement indifférente.

On nous raconte d'un air détaché qu'il n'y avait à notre venue qu'une cinquantaine de lanciers libéraux, qui se sont retirés à notre approche, mais qu'en partant ils ont annoncé qu'ils reviendraient en force. Puis les principaux négociants traitent avec l'intendant pour les approvisionnements de l'armée,

car cette petite ville regorge de richesses territoriales.

14 avril — Je suis de très mauvaise humeur. J'avais découvert un établissement de bains, il y avait longtemps que cela ne nous était arrivé. J'en profitais, et mon ordonnance avait emporté, pour la raccommoder, mon unique chemise, nos bagages étant restés au camp. On sonne à cheval par alerte : me voilà forcé de mettre mon spencer sans chemise, et de partir ainsi. Il paraît que cela presse. Les cavaliers, à mesure qu'ils sont prêts, rejoignent au galop. Le commandant de Tucé est déjà en avant, à un kilomètre de la ville, avec ce qu'il a trouvé sous sa main.

Heureusement que nos hommes sont lestes et, au bout de vingt minutes, tout le monde est là. Nous prenons le trot dans un chemin couvert. Une chose me taquine beaucoup : si je suis tué par hasard et que les Mexicains me trouvent sans chemise, je leur laisserai une très mauvaise idée des officiers de chasseurs d'Afrique.

La route est tellement encaissée que nous ne voyons rien en avant de nous, mais après avoir trotté un quart d'heure, nous débouchons sur une plaine dont nous sépare un petit ravin, au fond duquel coule un petit ruisseau. La plaine est complètement nue et déserte d'ordinaire, mais aujourd'hui elle est occupée par douze escadrons mexicains formés en échelons. Nous sommes cent vingt-deux chasseurs d'Afrique, y compris le commandant et le docteur.

La disposition du terrain nous forçait à descendre dans le ravin et à le remonter, un par un, pour nous former à notre tour de l'autre côté. Là, franchement, j'ai eu peur. Heureusement que l'ennemi n'a pas eu l'idée de nous charger avant que notre formation fût achevée.

J'étais au premier peloton et j'attendais avec impatience le moment où je verrais arriver sur la ligne la tête du dernier cheval de la gauche.

Enfin nous y sommes, tout le monde a passé, et ces maladroits-là se sont contentés de nous opposer un feu de tirailleurs. Quant à nous, on n'use pas de cartouches aux chasseurs d'Afrique ; le commandant de Tucé n'est pas homme à s'amuser à brûler de la poudre. Il nous montre le premier échelon du bout de son sabre et nous dit, avec son air bonhomme :

− «À fond!... et dans le tas!... nom de D...! »

Nous entrons comme un coin dans ce qu'il appelle le tas. Je vois encore dans la poussière ce premier escadron. C'étaient des dragons ! Ils avaient des casques, les malheureux ! Je ne sais quel pacotilleur européen leur avait fourni cette espèce de ferblanterie mince comme du papier, — de vrais casques de théâtre, — nos hommes s'en donnaient à cœur joie. La poussière abattue, le premier échelon supprimé : nous voyons les onze autres qui, désirant se conserver pour des temps meilleurs, s'en vont par où ils étaient venus.

Mais ils comptaient sans les zouaves. Le colonel de Brincourt, qui du haut du clocher d'Atlisco découvrait toute la plaine, avait envoyé ses deux obusiers enfiler la seule route qui leur servît de retraite, appuyant leur feu de celui d'un bataillon entier, de sorte que les *lanceros* et les *rifleros* qui formaient les derniers échelons eurent peu de chose à envier aux dragons du premier. Nous rentrons à Atlisco, je retrouve ma chemise raccommodée, et j'ai le lendemain tout le temps de prendre mon bain sans être dérangé.

En trois jours, les achats de l'intendance sont achevés. On charge les énormes chariots des *arriéros* attelés de douze, quinze et quelquefois dix-huit mules ; le troupeau de bœufs est livré et nous repartons pour Puebla. À moitié chemin, nous recevons avis que le camp de cavalerie est levé, et que nous devons nous diriger sur Cholula, où nous allons être cantonnés.

J'en suis enchanté, parce que, malgré toute la poésie traditionnelle de la tente, je ne suis pas insensible au bien-être d'une maison. Et puis, nous serons bien logés : la ville nous est sympathique, et toute dévouée à l'intervention. Elle nous a vus à l'ouvrage sous ses murs, et ma foi! Il y avait de bien jolies femmes à ses balcons quand nous y sommes passés.

Cholula

Cholula, qui joue un rôle important dans la guerre actuelle, est située à vingt-huit kilomètres de Puebla, entre cette place et Mexico.

On la considère avec raison comme une des villes les plus intéressantes du pays. Elle était autrefois la cité sainte de l'Anahuac et la capitale d'un État indépendant. A l'époque de Cortez, elle occupait une étendue immense, possédait quarante mille maisons, et autant de temples qu'il y a de jours dans l'année. On voit encore les ruines d'un grand nombre de ses monuments.

Cholula a perdu son ancienne splendeur depuis la fondation de Puebla, commencée par les Espagnols en 1530. Néanmoins, elle possède encore un grand nombre de beaux établissements et une population d'environ quinze mille habitants, qui, ayant toujours été hostile au gouvernement des présidents, a accueilli les Français avec une sympathie toute particulière.

On a trouvé à Cholula de nombreux approvisionnements qui ont été mis immédiatement à notre disposition. En outre, les habitants, qui ont conservé contre Puebla une hostilité que le temps paraît n'avoir pas diminué, nous ont donné sur cette ville des renseignements précieux et très exacts. L'occupation de Cholula nous permet de surveiller les deux routes de Mexico pour empêcher des renforts ou des approvisionnements d'arriver à Puebla. C'est un centre d'où notre cavalerie pourra rayonner avec avantage.

Affaire de Camerone

30 avril — Soixante-deux hommes de la Légion étrangère, commandés par le capitaine adjudant-major Danjou, ayant sous ses ordres le lieutenant Vélain et le sous-lieutenant Maudet, vont au devant du courrier qu'on attendait à la Soledad. Arrivée à Camerone, cette poignée d'hommes est enveloppée d'une nuée de cavaliers, elle se réfugie dans une maison du village où elle perça des créneaux. Elle y soutint un véritable siège pendant toute la journée. Les munitions s'épuisaient lorsque l'ennemi, désespérant de triompher d'une telle défense, mit le feu à la maison... et ceux des braves que la mort n'avait pas atteints ont été faits prisonniers. Un tambour seul est parvenu à s'échapper.

On estime à 1 000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie les forces mexicaines auxquelles 62 soldats de la Légion étrangère ont si héroïquement résisté, en leur mettant 260 hommes hors de combat, dont 140 tués. Le capitaine Danjou et le lieutenant Vélain ont été tués. Le sous-lieutenant Maudet a été fait prisonnier.

Combat de San Pablo

5 mai — Le deuxième régiment de marche, composé des 1er et 2e chasseurs d'Afrique, vient aussi d'avoir un engagement très brillant à San Pablo del Monte. L'armée de Comonfort a voulu, le 5 mai, jour anniversaire de notre malheureux échec de Puebla, tenter un coup de main pour essayer d'intro-

duire dans la place un convoi attendu depuis longtemps. Une nombreuse cavalerie, évaluée à 1 000 chevaux et soutenue en arrière par de l'infanterie et de l'artillerie, s'étant présentée en avant le village de San Pablo del Monte, le général l'Hérillier, après l'avoir fait reconnaître, dirige de ce côté un escadron de chasseurs d'Afrique et une section de grenadiers du 99e de ligne.

La tête de la colonne a été vigoureusement reçue par nos camarades. Les Mexicains ont laissé deux drapeaux entre nos mains, mais la victoire a coûté cher. M. le commandant de Foucault est tué, M. le capitaine de Montarby a le poignet presque séparé du bras par un coup de sabre, et le malheureux sous-lieutenant de James est laissé pour mort avec onze blessures. II en est miraculeusement revenu.

Les bouchers bleus

Tous ces beaux mouvements de cavalerie ont appris aux Mexicains à compter avec les chasseurs d'Afrique. Du reste, chose extraordinaire, ces gens qui, comme les Arabes, tiraillent galamment toute une journée, ne peuvent attendre le choc de nos charges et fuient devant une lame de sabre. Nos hommes sont pleins d'enthousiasme, on leur ferait faire des tours de force : ils sont arrivés à un mépris du Mexicain qui permet de tenter avec eux l'impossible. C'en est même venu à un point incroyable.

Voici un fait que nous racontait, avec stupéfaction, le colonel Garnier, du 51e de ligne. Partant en reconnaissance avec deux compagnies d'élite, il avait avec lui quatre chasseurs d'Afrique d'escorte, pour porter rapidement un ordre dans un moment donné. Il rencontra un parti ennemi de 200 chevaux, qui se retirait toujours, de mamelon en mamelon devant l'infanterie, en tiraillant, se fiant aux jambes de ses chevaux, n'ayant affaire qu'à de l'infanterie. Le colonel, furieux de ne pouvoir les atteindre, s'écria:

− « Que n'ai-je un peloton de cavalerie pour les tourner, pendant que je les attaquerais à la baïonnette !

− Mon colonel, lui dit un des chasseurs d'escorte, si vous voulez, mes camarades et moi nous irons les tourner, pendant que vous ferez le mouvement avec vos grenadiers. » (Historique)

Et cet homme le disait de bonne foi ; il l'eût fait avec conviction, persuadé qu'à eux quatre ils auraient maintenu ces 200 cavaliers jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. Le découragement, au contraire, se manifestait clans la colonne ennemie. Ils n'attaquaient plus un convoi où ils apercevaient des chevaux arabes et des vestes bleues. Ils trouvaient « brutale » notre manière de guerroyer, et nous baptisèrent : *Los carniceros azules* (les bouchers bleus).

Ce surnom inspira à nos chasseurs la chanson suivante, intitulée :

LES BOUCHERS BLEUS

Alerte ! Alerte ! Prenez garde,
Fiers Mexicains, car ce sont eux 1
Que votre avancada (poste avancé) regarde :
Voici venir les bouchers bleus.

Ils débarquent, et leur trompette sonne,
Sur le chemin qui conduit à Puebla,
A San Andrés, cueillant une couronne,
Courent signer leurs noms à Cholula.
On les nommait les vieux chasseurs d'Afrique,
Jadis en l'an mil huit cent trente-deux,
Mais à présent, sur le sol du Mexique,
Vous les nommez les cruels bouchers bleus.
Près d'Atlisco, traversant la rivière,
Ils sont cent-vingt contre douze escadrons,
Chargent à fond, criant dans la poussière,
Les boucliers bleus égorgent les moutons.
Quand du cinq mai rêvant l'anniversaire,
Vous vous heurtez contre ces fiers géants,
Un escadron devient propriétaire
Des deux drapeaux de vos deux régiments.

Il est trop long de faire l'historique
De cent combats à vous livrés par eux ;
Ils sont six cents débarqués au Mexique,
Et vous combien ? O cavaliers fameux !
Les bouchers bleus n'usent pas de cartouches,
Ils disent, eux : « qu'un sabre au bout du bras
Du vrai courage est la pierre de touche. »
Pauvres moutons, ne les rencontrez pas.

S'ils sont connus ? — demandez à vos filles,
Car en amour comme au combat vainqueurs,
De vos balcons ils connaissent les grilles :
La Mexicaine a rêvé des chasseurs.
Laissez les faire, et c'est votre avantage,
Ils donneront du cœur à vos enfants,
Dans votre sang infusant leur courage,
La race gagne à ces beaux croisements.

Alerte! Alerte ! Prenez garde,
Pères, maris, car ce sont eux;
Fermez, car la nina regarde :
Voici venir les amants bleus !

Les nouvelles du siège nous arrivent tous les matins, et l'on tremble de trouver un nom ami parmi les listes des morts et des blessés qui sont bien longues. Le Pénitencier et quelques autres points sont déjà à nous, mais Ortéga se défend avec énergie, pied à pied, maison par maison.

Profils de zouaves

II vient d'arriver, à une section de zouaves, la plus fantastique histoire que puisse rêver un soldat. Des barricades impossibles coupent les rues de Puebla. Pour ne pas perdre inutilement du monde, au lieu d'attaquer les ouvrages de front, on prend chaque maison une à une, « mouvement connu, » disaient quelques zouaves qui avaient été dans la

mobile en 48. Chaque journée amène son travail, et vers le soir, chaque troupe se fortifie dans la position qu'elle a conquise dans le jour, ou bien se retire suivant les ordres du major de tranchée.

Après un mouvement de retraite des autres troupes, un malentendu avait fait oublier une section de zouaves, commandée par le lieutenant Galland, dans la maison où elle avait pénétré à la baïonnette pendant l'après-midi. Les autres colonnes d'attaque s'étaient repliées, tandis qu'au milieu de la poussière et de la fumée, nos zouaves continuaient la partie pour leur compte.

Les Mexicains, s'apercevant de la position, en profitent immédiatement, et cernent la maison. On propose aux zouaves de se rendre : naturellement, ils répondent à coups de fusil.

Figurez-vous cette petite maison où sont barricadés nos quarante Français, entourée de plusieurs bataillons d'infanterie qui ouvrent un feu roulant sur les murs. De temps en temps s'échappe des fenêtres de la maisonnette une petite fumée grisâtre. C'est la balle cylindro-conique d'une carabine rayée qui va droit au but frapper un officier mexicain.

Les masses mexicaines s'agitent en hurlant comme des démons au pied de cette muraille blanche ; les zouaves silencieux ajustent froidement et manquent rarement les plus avancés. Le flot des assaillants rugit et se recule en frémissant.

Quelques-uns des plus hardis mettent des échelles et grimpent : aussitôt un sabre-baïonnette brille comme un éclair par-dessus le mur de l'*azotéa* (terrasse) ; l'imprudent retombe dans les bras de ses camarades qui n'osent tenter l'assaut... Bref, après

une défense de six ou huit heures, on vient parlementer une seconde fois avec le lieutenant Galland, qui a supporté avec quarante hommes l'effort de toute la garnison de Puebla. Il est forcé de transiger, car il n'a pas de vivres et ses munitions s'épuisent, mais c'est lui qui dictera les conditions.

Il n'évacuera la maison que si lui et ses zouaves conservent leurs armes. On les nourrira et on les logera — convenablement, — ajoute l'officier, à la place d'armes de Puebla, et ils se garderont eux- mêmes.

Gonzalès Ortéga est bien forcé de passer par les conditions de ces héroïques entêtés. Il vient en personne engager sa parole.

La porte de la maison s'ouvre alors, et nos zouaves sortent en goguenardant devant les Mexicains, étonnés de n'en voir que quarante. Le fez en arrière, la pipe aux dents, l'arme sur l'épaule droite, les lèvres noires de poudre, ils se rendent, clairons en tête, prendre le poste qui leur est assigné, sur la place d'armes, avec la même placidité qu'ils iraient relever la garde descendante aux Tuileries.

Pendant huit jours les défenseurs de Puebla eurent l'étrange spectacle d'un poste de zouaves établi au milieu d'eux, ayant à sa porte son propre factionnaire, giberne au dos et baïonnette au canon, parfaitement inoffensif, mais aussi parfaitement respecté. Messieurs les zouaves recevaient des visites et les rendaient. Ils étaient la coqueluche de la ville, et les vivres les plus frais de cette garnison affamée étaient pour eux. Au bout de huit jours de cette existence singulière, ils furent échangés contre les prisonniers faits à la prise du Pénitencier.

Gonzalez Ortéga exigea qu'on lui rendît trois officiers ou dix simples soldats contre chacun de ces vaillants. Encore trouvait-il qu'on lui donnait moins qu'il ne cédait ; moi je suis de son avis.

Une aventure bien singulière aussi est celle de M. Tulpin, lieutenant aux zouaves.

Un côté d'une rue était occupé par les Français et l'autre par l'ennemi. La fusillade allait son train par les fenêtres ; tout à coup les Mexicains cessent leur feu et font des signes incompréhensibles. Veulent-ils parlementer? Veulent-ils se rendre ? On ne sait à quoi s'en tenir. M. Tulpin dépose son sabre et son revolver, agite un mouchoir blanc et s'avance sans armes vers les Mexicains dont les signaux redoublent de plus en plus. On lui tend la main, et on le hisse au milieu de la barricade ennemie. Arrivé là, il demande ce qu'on veut.

− Mais vous-même, que voulez-vous? lui dit dans un français mêlé d'italien un grand monsieur porteur d'un képi de général. —C'était G'Hilardi.

− Nous avons supposé, d'après vos mouvements, que vous vouliez vous rendre ou tout au moins parlementer, répond l'officier français.

− Allons donc! Vous venez tout simplement observer nos moyens de défense ; vous n'êtes qu'un espion, et vous allez être fusillé, séance tenante, s'écria G'Hilardi.

− Un homme de votre espèce, fusiller un officier de zouaves, vous n'oseriez pas, lui dit M. Tulpin en haussant les épaules.

− Monsieur, hurle G'Hilardi écumant de rage, soyez plus respectueux, voyez à mon képi les insignes de général au service de la république mexicaine.

− Moi, je suis lieutenant de zouaves, répond le Français en lui tournant le dos.

L'Italien, furieux, fait un geste et l'on entraîne notre camarade dans une maison plus éloignée; on place une sentinelle à sa porte et on le laisse seul pendant une heure. G'Hilardi revient avec du papier et des plumes :

− Nous ne sommes pas positivement des sauvages, dit-il en souriant d'un air bassement cruel, voici de quoi écrire à voire famille pour faire vos derniers adieux.

L'officier de zouaves achève tranquillement de rouler sa cigarette, l'allume, et lui répond entre deux bouffées :

− Je vous remercie beaucoup, mais j'ai déjà écrit par le courrier de ce matin. (Sic.)

G'Hilardi, exaspéré de ce sang-froid dédaigneux, le fait saisir immédiatement par un piquet d'infanterie. On le descend dans la cour, on l'adosse à un mur, et déjà les canons de fusil s'abaissaient vers sa poitrine, quand Gonzales Ortéga, prévenu à temps, accourt en toute hâte pour empêcher cet assassinat. Il démonte G'Hilardi de son commandement, invite l'officier français à dîner, le renvoie à

nos lignes avec force compliments et lui remet une lettre d'excuses pour le général Forey, contenant un désaveu formel de la conduite de G'Hilardi.

Combat de San Lorenzo

L'armée de Comonfort s'est massée à quelques lieues de Puebla, au village de San Lorenzo, et s'y est établie dans un camp retranché. Chaque nuit, Comonfort essaye de jeter dans la place soit des hommes, soit des vivres, soit des munitions. Si grande que soit la vigilance de nos postes, il y parvient quelquefois. Cette armée est en même temps l'appui moral de la garnison assiégée, c'est un point de ralliement pour elle si la place est emportée d'assaut.

7 mai — Nous montons à cheval à quatre heures du soir et nous venons camper au pied du Cerro San Juan. Un petit corps d'armée y est déjà installé : zouaves, turcos, artillerie de la garde. — La tente du général Bazaine est au centre. — Minuit. — Les capitaines sont appelés chez le colonel. Au retour, ils réveillent sans bruit leurs officiers. Chaque officier de peloton réveille son monde avec les mêmes précautions. Défense de fumer et de causer. On part en silence à une heure du matin. Pour où?... on n'en sait rien. On sait seulement que le général Bazaine dirige le mouvement. — Cela suffit, on a confiance.

8 mai — Nous marchons toute la nuit. À cinq heures du matin, on entend aboyer des chiens. Une lumière brille dans une maison isolée à cent pas sur la gauche. La colonne marche silencieusement dans l'ombre. En tête, nos chasseurs roulés dans leurs longs manteaux blancs à capuchon, puis les zouaves, puis l'artillerie, enfin les turcos. La porte de la maison s'ouvre, éclairant un coin de la route. Quelques hommes en sortent, montent à cheval et s'approchent :

− *Quien viva !* (qui vive !) — *Libertad y reforma* (liberté et réforme), répond la Pena, qui marche en tête avec ses amis les chasseurs d'Afrique.

La vedette ennemie s'arrête indécise et laisse passer; puis, s'apercevant tout à coup de son erreur, pousse un effroyable juron. Le poste avancé nous envoie cinq ou six coups de feu et disparaît au galop. Les premières lueurs du jour nous trouvent devant le village de San Lorenzo. Voilà le secret de ce mouvement si mystérieux. La marche a été admirablement réglée. Arrivés plus tôt, il nous fallait attendre le jour ; plus tard, l'ennemi n'était pas surpris.

La colonne française, présentant son flanc droit à l'ennemi, s'avance en silence, marchant au pas, sans répondre au feu roulant de vingt-six pièces de campagne. Puis, au moment où la cavalerie a dépassé le village, dès que l'infanterie est arrivée à hauteur des retranchements, on fait face aux batteries par un mouvement d'ensemble à droite; les tambours battent, les clairons sonnent; on se rue à la baïonnette sur les pièces : San Lorenzo est à nous.

Pendant ce temps la cavalerie, qui a fait son à droite au galop, est allée couper la retraite du convoi. Vingt-quatre pièces de canon, 60 voitures pleines de vivres, de munitions, d'argent ; 250 mules d'attelage et 1 500 prisonniers sont le résultat de ce coup de main, qui a semé l'épouvante chez les défenseurs de Puebla dont on vient de briser le dernier espoir. L'armée de Comonfort, extrême ressource de Juarez, fuit sans chefs, sans armes, sans matériel, répandue comme un troupeau dispersé sur tous les chemins qui mènent à Mexico.

La prise de Puebla

15 mai — Gonzales Ortéga a demandé au général Forey la permission de faire sortir de la ville les non combattants : la famine commence à sévir cruellement dans cette ville bloquée. Si l'on consultait l'intérêt militaire, on devrait le lui refuser, car c'est lui donner un moyen de prolonger sa défense. Mais le cœur généreux du général Forey ne peut supporter les souffrances de ces innocentes victimes des malheurs de la guerre. Les portes se sont ouvertes et l'on a vu sortir lentement par la garrita de Mexico, de longues files de femmes, d'enfants, de vieillards qui viennent se réfugier à Cholula.

Ils ont faim!.... leurs vêtements sont en lambeaux. Tout le long des lignes françaises, les visages sont empreints d'émotion en voyant les souffrances écrites sur les traits flétris de ces malheureux, et plus d'une larme furtive coule le long d'une vieille moustache. Ça, c'est le vilain côté de la

guerre; le beau, c'est le jour de la poudre, quand on a le sabre à la main et son bon cheval entre les jambes. Le troupier français s'émeut, il tend son pain de munition sur lequel se jettent avec avidité ces affamés, et plus d'une chemise d'ordonnance quitte le sac du soldat pour couvrir la nudité des femmes et des enfants. Ce nouveau cas de dissipation d'effets de petit équipement n'a pas été prévu par les conseils de guerre.

Les échappés de Puebla sont campés tant bien que mal dans Cholula. Les portiques, les galeries des places, les porches des maisons, et les portails des églises sont les seuls abris qu'on peut mettre à leur disposition. La nuit, ils allument de grands feux pour se réchauffer, et pendant le jour ils errent ça et là, mendiant leur pain à nos soldats avec lesquels ils se sont familiarisés, et dont ils connaissent déjà l'exquise bonté cachée sous de rudes dehors. Plus d'un chasseur d'Afrique détourne la tête avec intention pour ne pas voir la main d'un enfant plongeant furtivement dans le sac de maïs du cheval, pour y prendre la poignée de grains qu'il va porter à sa mère. Ça n'est pas gai. Tirons le rideau.

Après avoir battu l'armée extérieure à San Lorenzo, le général Bazaine revient prendre sa place au siège qui commence à durer. Son coup d'œil certain a vu depuis longtemps l'endroit faible de la ville. Vingt fois, dans les conseils de guerre, il a insisté pour l'attaque du fort de Totiméhuacan. Sa dernière victoire donne plus de poids à ses paroles : son avis prévaut. La parallèle est ouverte à 180 mètres du fort de Totiméhuacan, et tout l'effort de l'artillerie porte sur ce point.

La marine a envoyé de Veracruz trois pièces de 30. Nous ne connaissons pas ce calibre dans l'armée de terre, et nous nous arrêtons stupéfaits, en voyant arriver ces énormes engins. Il faut un de ces grands chariots mexicains attelés de vingt-quatre mulets pour transporter une seule pièce : leur effet est foudroyant, c'est le mot.

16 mai — La parallèle est continuée et poussée jusqu'au pied de l'ouvrage. La brèche est faite ; on la voit de loin comme un point noir dans la ligne blanche de la muraille. Elle est suffisante pour donner l'assaut. Voilà l'instant suprême; voici le jour qu'attend l'armée depuis si longtemps. Les colonnes d'attaque arrivent, se groupent et se massent. Allons, enfants, un dernier coup de collier, et Puebla est à nous. Là-haut, sur ce rempart où flotte le drapeau mexicain, bientôt vont s'abattre les aigles victorieuses de la France : sonnez clairons, battez tambours il y aura bien des casquettes par terre dans un moment ; mais qu'importe ! Le devoir est là, et la gloire nous montre le chemin.

Il est onze heures, le soleil s'élève sur l'horizon, pourquoi tarde-t-on? Il fera bien assez chaud tout à l'heure. Les violons sont prêts, qu'est-ce qui empêche d'ouvrir le bal?

Un bruit court sur toute la ligne : les Mexicains ont envoyé un parlementaire.

− Ah ben ! Zut... alors... il n'y a plus de plaisir, dit un vieux zouave en frappant la terre avec violence de la crosse de son fusil, dont il était en train d'essuyer avec amour la baïonnette, c'est moi

qui leur-z-en f...des conditions, après nous avoir fait poser comme ça.

La nouvelle est certaine. Voyez cette petite troupe de cavaliers mexicains qui monte le Gerro San Juan où le général Forey a planté son pavillon de commandement ; c'est le général Mendoza et son escorte ; il vient traiter de la reddition de la place. Il demande que les troupes mexicaines sortent de la ville, avec une partie de leur artillerie, pour se diriger sur Mexico.

Le général Forey est de l'avis du zouave dont nous parlions tout à l'heure ; il trouve que nous avons assez posé comme ça. Voici ses conditions à lui : Ortéga se rendra purement et simplement à discrétion. Nous sommes maîtres de la position. C'est à prendre ou à laisser. Ortéga refuse, ces allées et venues ont pris toute la journée, la nuit arrive, il est trop tard pour donner l'assaut; à demain matin le grand coup

Pendant la nuit, on entend dans la ville un mouvement extraordinaire et des détonations inexplicables; les grand-gardes redoublent d'attention. L'ennemi s'agite beaucoup à l'intérieur, cependant il ne fait aucune démonstration hostile. Le jour paraît, nous avons l'explication de ce mystère. Pendant la nuit, Gonzalès Ortéga a prononcé la dissolution de son armée; il a fait briser les armes, enclouer les canons; ces déformations que nous ne pouvions nous expliquer, c'étaient les magasins de poudre qui sautaient.

17 mai — Le général Mendoza revient en parlementaire annoncer que la garnison a fini sa défense et qu'elle se rend à discrétion.

Le colonel Manèque, second chef d'état-major du général, vient occuper la place avec le 1er bataillon de chasseurs à pied aux ordres du commandant de Courcy, et l'escadron du 5e hussard (capitaine Barbut).

Pendant que les Français entrent par la garrita del Pulque, regardant avec curiosité cette ville démantelée, par la garrita de Mexico sortent la tête basse 12 000 hommes sans armes, sans uniformes, sans équipement, le tout ayant été brisé et jeté dans les rues de la ville. Gonzales Ortéga marche à leur tête. On les campe dans les terrains vagues qui sont autour du *Molino del Rey* (moulin du roi).

On les installe au bivouac, entourés par un cordon de factionnaires; on leur fait des distributions régulières de pain, de viande et d'eau-de-vie; ils mangent !!! Et reprennent une autre physionomie, il y a si longtemps qu'ils étaient rationnés.

Deux heures après, des rires et des chansons joyeuses avaient remplacé l'abattement chez les prisonniers. Le soldat mexicain se trouvait plus heureux prisonnier de Napoléon, que soldat de Juarez. Il n'a pas de préjugés sociaux. En Crimée et en Italie, j'ai fait également cette remarque sur les Russes et les Autrichiens. Le Français n'est pas de même : le dernier de nos tambours ressent la gloire et la honte avec une délicatesse de sensation égale à celle de son général. Pourquoi cette différence? Vous le savez bien, et moi aussi.

Cependant le grand prévôt de l'armée française est venu occuper le palais désigné pour servir de prison temporaire aux officiers de la garnison de Puebla. Ici la scène change, les physionomies sont altières, insolentes même. Nous leur pardonnons de bon cœur : ils sont vaincus.

18 mai — Les troupes françaises entrent successivement pour empêcher tout pillage, tout désordre. Les habitants expulsés rentrent derrière nous ; chacun court à sa maison constater les dégâts, supputer les pertes qu'il a pu subir. Quelques têtes craintives et curieuses paraissent aux fenêtres. On regarde avec étonnement ces Français, si terribles dans le combat et si rieurs après la bataille.

J'entre avec la cavalerie; nos chevaux arabes grimpent comme des chèvres par-dessus les barricades. Quand je vois les moyens de défense accumulés dans les rues, je me sens pénétré d'admiration pour notre infanterie.

Puebla de los Angeles (la ville des Anges] a été bouleversée de fond en comble ; les travaux des assiégés, et le canon des assiégeants ont fait de cette ville coquette un monceau de ruines. Les beaux arbres de l'Alameda sont abattus, et les statues, criblées de balles ou mutilées par les boulets, ont une étrange physionomie. Mais comme les hommes ont toujours la rage de reconstruire après avoir démoli, le génie et l'artillerie, qui viennent de passer deux mois à détruire, sont employés ensuite à remettre tout en ordre pour l'entrée du général Forey.

19 mai — Onze heures du matin. Les cloches sonnent à toute volée, les barricades sont abattues, les troupes sont sous les armes et le général Forey fait son entrée officielle à Puebla. Les habitants ont l'air enchanté de voir le siège fini. Car, pour dire vrai, ils ne sont pas plus pour Juarez que pour l'intervention, et sont très satisfaits de voir terminer cette discussion entre lui et nous qu'ils ont trouvée un peu longue.

20 mai — Les officiers mexicains prisonniers, supérieurs ou subalternes, ont quitté ce matin Puebla et sont dirigés les premiers sur Veracruz, à destination de la France, les seconds sur Cordoba, pour être employés à surveiller les travaux de la route.

Les officiers généraux ne partirent que le 22. Quatre d'entre eux ont réussi à s'enfuir avant le départ. L'un des évadés est le fameux G'Hilardi.

A la date de ce jour, il y a :

Aux hôpitaux, 822 hommes ;

Aux convalescents, 382 hommes.

Voici le chiffre des pertes éprouvées au siège de Puebla par l'armée française :

Tués : 18 officiers, 167 hommes de troupes ;

Blessés : 79 officiers, 1 039 hommes de troupes.

On a profité de toutes les ressources trouvées dans Puebla pour réorganiser l'armée alliée. On lui a donné des canons, des armes et des effets de toute nature trouvés dans les magasins de l'ennemi, mais le tout en très mauvais état, Ortéga ayant, au moment de la reddition, cherché à anéantir toutes ces ressources. On a incorporé dans les troupes de Marquez tous les prisonniers qui ont accepté d'y servir. L'effectif du corps de ce général s'est élevé à 7 300 hommes de toutes armes et 1 100 chevaux.

Marche sur Mexico

21 mai — Excellente affaire ! Le régiment part avec le général Bazaine qui marche sur Mexico avec une division française. Les autres vont avoir quelques jours de repos, mais je préfère de beaucoup être des premiers entrants à Mexico. C'est toujours plus avantageux sous tous les rapports.

Et puis, somme toute, que va être cette marche? Y aura-t-il combat? Faudra-t-il recommencer ce siège de Puebla? Les uns disent que Juarez veut se défendre dans Mexico et inonder les alentours à l'aide des lacs qui entourent la ville. Les autres prétendent qu'il se retirera dans le nord du Mexique à Chihuahua.

26 mai. — Nous faisons séjour dans la petite ville de San Martino. Les nouvelles générales sont que Juarez ne tiendra pas. On nous fait un tableau assez pittoresque de la fuite des *derrotados* (déroutés) de San Lorenzo qui ont traversé San Martino,

courant toujours. Ils n'avaient plus de chapeaux, nous disait-on, pour témoigner de leur terreur : perdre son chapeau, dans ce pays de coups de soleil, c'est presque perdre la tête.

Nous n'avons rien de curieux à San Martino que l'arrestation d'une femme, chef de bande. Son mari, ancien colonel de cavalerie, lisez chef de voleurs, avait été tué quelques années avant, et depuis, comme la veuve de feu le marchand de moutarde, dont on peut lire encore aujourd'hui au Père-Lachaise l'épitaphe ainsi conçue :

« Sa veuve inconsolable continue son commerce. » Cette excellente personne continuait la suite des affaires de son époux. Une section de grenadiers du 99e de ligne lui fit faire faillite.

Le 1er juin — Nous avançons avec les précautions prescrites par l'art militaire sur la redoute de Puente Tezmalucan qui commande le passage; nous ne trouvons pas l'ombre d'un ennemi dans ces positions formidables. Décidément Juarez abandonne la partie.

2 juin — On nous écrit de Puebla : « C'est le dimanche 31 mai, vers quatre heures de l'après-midi, que Juarez a quitté Mexico avec son ministère, un certain nombre de membres du congrès et une partie des troupes qui lui restent. Il se dirige, dit-on, non pas sur Morelia, comme il en avait toujours eu le projet, mais sur San Luis de Potosi, qu'il aurait déclaré capitale provisoire de la République. »

Pour que Juarez, au lieu de se rendre à Morelia, où les *puros* (libéraux) dominent en ce moment, se soit décidé à se réfugier à San Luis de Potosi, où, au contraire, le parti conservateur est en immense majorité, il faut qu'il ait eu des motifs très sérieux. Il a craint sans doute que la nouvelle de sa fuite ne fît tomber Guadalajara entre les mains des conservateurs qui, depuis quelque temps déjà, en occupaient plusieurs faubourgs. D'un autre côté, on annonce qu'à la suite de la mort du vieil Alvarez, le chef des Pintos, une insurrection contre les puros aurait eu lieu dans l'État de Guerro, limitrophe de celui de Michoacan, dont Morelia est la capitale.

« Un des derniers actes de Juarez a été l'expulsion des Français habitant Mexico. Une décision, en date du 18 mai, a enjoint à tous les Français résidant dans le district fédéral, de le quitter sous trois jours, après avoir remis toutes leurs armes au gouvernement. Il leur est ordonné de se rendre à Morelia ou à Querétaro, et ils ne peuvent séjourner à moins de quarante lieues de la capitale. »

Pour donner une idée des dangers auxquels sont exposés les malheureux frappés par le décret d'expulsion, il suffît de dire qu'une diligence, arrivée hier de San Luis de Potosi, a été volée quatorze fois pendant le trajet de cette ville à Mexico. »

Le même courrier nous apprend l'évasion de six des généraux mexicains prisonniers. Ce sont les généraux Gonzales, Ortéga, La Llave, Pinson, Patoni, Garcia et Prieto. C'est dans la soirée du 27 mai, en arrivant à Orizaba, qu'ils échappèrent à leur escorte, à la faveur de déguisements que leur avaient apportés des gens autorisés à les visiter. Leur fuite

fut d'autant plus facile qu'on leur laissait une liberté assez grande, car ils étaient PRISONNIERS SUR PAROLE. Leurs camarades de captivité, et surtout le général Mendoza, sollicités par eux de s'enfuir également, refusèrent de trahir leur serment.

3 juin — Tous les bois et les passages, si faciles à défendre, du Rio Frio, point culminant de la route qui atteint en cet endroit 3 302 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont traversés sans un coup de feu. Nous allons entrer à Mexico comme des amis attendus depuis longtemps. Lorsqu'on a franchi le Rio Frio, on descend le versant sud-est des montagnes, et on découvre la vallée de Mexico. Six grands lacs occupent une notable partie de ce vaste plateau. À douze kilomètres de Mexico, près du village d'Ayotla, commence une chaussée, dite chaussée de l'Est, qu'on suit en venant de Puebla. Elle est construite sur le lac Tezcuco.

La route serpente à travers des montagnes et des forêts superbes. Partout la végétation est splendide. Vers le milieu du parcours, on aperçoit les deux plus belles montagnes du Mexique, l'une est l'Ixtaccihuatl qui a 4 785 mètres d'élévation, et l'autre le Popocatépetl dont la hauteur est de 5 410 mètres.

6 juin — Nous venons d'arriver en reconnaissance au Penon, à trois lieues de Mexico.

Nos pointeurs d'avant-garde ont rencontré, au lieu de l'ennemi, des compatriotes qui accourent au devant de nous. Ce sont les commerçants français résidant à Mexico. Ils nous donnent les derniè-

res nouvelles. Juarez préfère prolonger la guerre en fuyant devant nous. La capture de Gonzales Ortéga lui a donné à réfléchir. Le gouvernement s'est retiré avec toutes les troupes. La garde de la ville est entre les mains des commerçants étrangers, qui se sont formés en garde civique pour maintenir l'ordre et défendre leurs propriétés. Craignant les désordres d'une populace abandonnée à elle-même, ils nous attendent avec impatience, et voudraient nous faire entrer de suite avec eux. Mais les ordres sont précis : Nous devons coucher au Penon, et nous n'irons que demain dans la ville.

Les plus enthousiastes de nos compatriotes ne veulent pas se séparer de nous, ils restent pour passer la nuit avec nous au Penon. Ils envoient chercher à Mexico toute espèce de provisions de bouche ; le bordeaux et le Champagne coulent à flots : on boit à la France, on chante, on rit, on crie, on s'embrasse, pendant que nos braves chevaux mangent leur provende en faisant beaucoup moins de bruit que leurs maîtres plus intelligents qu'eux.

Cette soirée a été vraiment fort curieuse : au milieu des cris, des rires, des chants, des toasts insensés, privilège de ces sortes de réunions, quelques hommes plus calmes et vraiment observateurs nous racontaient des choses très intéressantes sur ce pays et sur ses habitants. Ils nous firent un tableau amusant du départ de Juarez. Tout ce gouvernement partit avec armes et bagages, comme on dit au régiment; les bagages surtout furent le point capital. Les énormes contributions levées les jours précédents sous le prétexte de la défense de Mexico ne furent point oubliées. De longues files de mulets

stationnaient devant les maisons des principaux chefs juaristes, et de temps en temps une fausse alerte faisait activer les préparatifs.

On entendait crier tout d'un coup : *Jà vienen los Franceses* (voilà les Français qui arrivent); alors tout ce monde de domestiques, de soldats et de maîtres courait effaré par les rues. Pendant ce temps *los pelados* (les pelés, c'est-à-dire la lie du peuple), voyant partir le gouvernement et la force armée commençait à lever la tête. Les riches magasins des commerçants étrangers leur donnaient le vertige, et tout ce qui n'était pas mexicain dut prendre les armes pour défendre sa propriété. Ces messieurs s'en étonnaient fort. Je me mordis la langue pour ne pas leur dire que c'était à peu près la même chose en Europe à chaque changement de gouvernement.

Le besoin que l'on avait de nous pour rétablir l'ordre, joint à la joie bien naturelle de revoir des compatriotes, nous fait accueillir à bras ouverts. La nuit entière se passa à fraterniser, et le lendemain matin le jour nous vit monter à cheval pour faire enfin notre entrée dans la capitale de Montezuma et de Juarez, deux types assez différents, bien que de même origine.

Entrée à Mexico

7 juin — À neuf heures du matin, le général Bazaine, commandant l'avant-garde du corps expéditionnaire, fait son entrée à Mexico. Tout ce qui est Européen vient au devant de nous, à pied, à cheval, en voiture. Pour toutes les raisons décrites ci-

dessus, on nous attendait avec impatience, on nous espérait ; en conséquence, nous sommes reçus comme dès sauveurs. Chaque troupe se rend au casernement qui lui est indiqué. L'on s'arrache les uniformes français : chacun veut en avoir au moins un à promener à son bras et à présenter à ses amis et connaissances. L'enthousiasme des masses pour le soldat est quelquefois immense. J'avais déjà assisté à de pareilles scènes en Italie. Cela dédommage des moments où l'on vous tourne le dos avec le même empressement qu'on a mis à vous tendre les bras.

Nous traversons tout Mexico, car mon régiment est caserné à Tacubaya, le bois de Boulogne de Mexico, situé à une demi-lieue de la ville. C'est le but obligé des promenades des cavaliers et des voitures de la fashion mexicaine. Tout homme à la mode a forcément sa villa à Tacubaya. D'où il résulte que nous sommes logés dans de petits palais, et des relations charmantes nous dédommagent des ennuis du siège.

10 juin — Nous n'étions que l'avant-garde; les troupes arrivant successivement de Puebla se sont massées autour de la ville, et ce matin l'armée franco-mexicaine a fait son entrée solennelle et pacifique dans la capitale.

Je vois avec un profond chagrin que, dans le Nouveau Monde aussi bien que dans l'Ancien, des gens qui ne sont pas militaires éprouvent à un moment donné le besoin de s'emprisonner dans un uniforme, de se mettre une arme au côté, un plumet sur la tête, et de se promener dans les rues au son de la musique avec de vrais soldats derrière eux.

Des arcs de triomphe sont dressés, les rues sont jonchées de fleurs. Tout Mexico est aux fenêtres; nous suivons un itinéraire désigné d'avance pour arriver à la cathédrale où l'on chante un Te Deum. — C'est bien naturel. Dans tous les pays et à toutes les époques, les vainqueurs ont toujours chanté un Te Deum. Marquez, Almonte, la Pena et les autres chefs mexicains alliés, à la tête de leurs troupes, reçoivent comme nous un tribut d'acclamations et de fleurs.

Résumé de mes impressions : — Musique, cloches, pétards, arcs de triomphe, bouquets, rubans, regards profonds, mantilles, éventails et balcons. Je suis bien heureux de ne pas être un grand chef pour ne pas avoir à m'occuper d'autre chose que cela. Je laisse le soin d'expliquer la question politique à la proclamation suivante, du général Forey.

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL FOREY AUX MEXICAINS

11 juin 1863

" Mexicains !

Est-il nécessaire que je vous dise encore dans quel but l'Empereur a envoyé au Mexique une partie de son armée? Les proclamations que je vous ai adressées, malgré la politique ombrageuse du gouvernement déchu, vous sont certainement connues, et vous savez que notre magnanime souve-

rain, ému de votre triste situation, n'a voulu qu'une chose en faisant traverser les mers à ses soldats : vous montrer le noble drapeau de la France qui est le symbole de la civilisation. Il a pensé avec raison, qu'à sa vue ceux qui vous opprimaient au nom de la liberté, ou tomberaient vaincus ou s'enfuiraient honteusement.

La mission que l'Empereur m'a confiée avait un double but : j'avais à faire sentir aux prétendus vainqueurs du 5 mai 1862 le poids de nos armes et à réduire à sa juste valeur ce fait de guerre, auquel la jactance de quelques chefs militaires avait donné les proportions d'une grande victoire.

J'avais ensuite à offrir le concours de la France au Mexique, pour l'aider à se donner un gouvernement qui fût l'expression de son libre choix; un gouvernement pratiquant avant tout la justice, la probité, la bonne foi dans ses relations extérieures, la liberté à l'intérieur, mais la liberté comme elle doit être entendue, marchant avec l'ordre, le respect de la religion, de la propriété, de la famille.

La déroute des troupes ennemies dans toutes les circonstances où elles ont osé affronter nos sabres ou nos baïonnettes, puis le siège de Puebla, ont donné ample satisfaction à notre honneur militaire.

Arrivés avec de faibles moyens d'attaque devant Puebla, dont le gouvernement déchu avait fait une place de premier ordre et qu'il regardait comme un boulevard où viendraient se briser nos efforts et où, dans sa forfanterie habituelle, il prétendait que nous devions trouver notre tombeau, nous l'avons forcé à se rendre à discrétion ; et chose

extraordinaire dans les fastes militaires, une garnison de 20 000 hommes a été obligée de se constituer prisonnière avec tous ses généraux, tous ses officiers, à abandonner en notre pouvoir un immense matériel de guerre, et cela lorsqu'elle avait encore de puissantes ressources, ainsi que nous avons pu le constater.

Après la chute de Puebla, nous allions marcher sur la capitale, qui, disait-on, se préparait à une sérieuse résistance; nous avions de puissants moyens d'action, et la victoire, fidèle au drapeau de la France, n'était pas douteuse. Mais Dieu n'a pas permis une nouvelle effusion de sang, et le gouvernement, qui savait très bien qu'il ne pouvait s'appuyer sur le peuple de cette capitale, n'a pas osé nous attendre derrière ses remparts; il s'est enfui honteusement, laissant cette grande et belle cité à elle-même. S'il doutait encore de la réprobation générale dont il était l'objet, la journée du 10 juin 1863, qui appartient désormais à l'histoire, doit lui enlever toute illusion et lui faire sentir son impuissance à conserver les débris d'un pouvoir dont il a fait un si déplorable usage. La question militaire est donc jugée. Reste la question politique.

La solution, Mexicains, dépend de vous. Soyez unis dans des sentiments de fraternité, de concorde, de véritable patriotisme; que tous les honnêtes gens, les citoyens modérés de toutes les opinions se confondent en un seul parti, celui de l'ordre; n'ayez pas pour but mesquin et peu digne de vous la victoire d'un parti sur un autre ; voyez les choses de plus haut.

Abandonnez ces dénominations de libéraux, de réactionnaires, qui ne font qu'engendrer la haine, que perpétuer l'esprit de vengeance, qu'exciter enfin toutes les mauvaises passions du cœur humain. Proposez-vous avant tout d'être Mexicains et de vous constituer en une nation unie, forte, par conséquent grande, parce que vous avez tous les éléments nécessaires pour cela.

C'est à quoi nous venons vous aider; et nous arriverons ensemble à créer un ordre de choses durable si, comprenant les vrais intérêts de votre pays, vous entrez résolument dans les intentions de l'Empereur que je suis chargé de vous exposer.

Ainsi à l'avenir il ne sera plus exigé aucune contribution forcée, ni réquisition de quelque nature et sous quelque prétexte que ce soit; il ne sera commis aucune exaction sans que leurs auteurs ne soient punis.

Les propriétés des citoyens, ainsi que leurs personnes, seront placées sous la sauvegarde des lois et des mandataires du gouvernement. Les propriétaires des biens nationaux qui ont été acquis régulièrement et conformément à la loi, ne seront nullement inquiétés et resteront en possession de ces biens; les ventes frauduleuses seules pourront être l'objet d'une révision.

La presse sera libre, mais réglementée d'après le système des avertissements établi en France: deux avertissements entraînent la suppression du journal. L'armée sera soumise à une loi de recrutement modéré, qui mettra fin à cette odieuse habitude de prendre de force et d'arracher à leur famille les Indiens et les laboureurs, cette intéres-

sante classe de la population, que l'on jette dans les rangs de l'armée la corde au cou, et qui ne peuvent que donner ce triste spéciale de soldats sans patriotisme, sans la religion du drapeau, toujours prêts à déserter ou à quitter un chef pour un autre, et cela se conçoit, par cela seul qu'il n'y a point au Mexique d'armée nationale, mais des bandes aux ordres de chefs ambitieux qui se disputent le pouvoir, dont ils ne se servent que pour détruire de fond en comble les ressources du pays, en s'emparant des richesses d'autrui.

Les impôts seront réglés comme dans les pays civilisés, de manière que les charges pèsent sur tous les citoyens proportionnellement à leur fortune, et l'on recherchera s'il ne convient pas de supprimer certains droits de consommation, plutôt vexatoires qu'utiles, et qui frappent principalement les producteurs les plus pauvres de la campagne.

Tous les agents qui ont le maniement de la fortune publique seront convenablement rétribués, mais ceux qui n'exerceront pas leur emploi avec la probité et la délicatesse que l'État est en droit d'exiger d'eux seront remplacés, indépendamment des peines qu'ils auront pu encourir pour malversation.

La religion catholique sera protégée, et les évêques seront rappelés dans leurs diocèses. Je crois que l'Empereur verrait avec plaisir qu'il fût possible au gouvernement de proclamer la liberté des cultes, ce grand principe des sociétés modernes.

Des mesures énergiques seront prises pour réprimer le brigandage, cette plaie du Mexique qui en fait un pays à part dans le monde et paralyse tout

commerce, toute entreprise d'utilité publique et privée qui, pour prospérer, ont besoin de sécurité.

Les tribunaux seront organisés de manière à ce que la justice soit rendue avec intégrité et qu'elle ne soit plus le prix du plus offrant et dernier enchérisseur.

Tels sont les principes essentiels sur lesquels s'appuiera le gouvernement à établir; ce sont ceux des peuples de l'Europe qui se distinguent entre tous; ce sont ceux que le nouveau gouvernement du Mexique devra s'efforcer de suivre avec persévérance et énergie, s'il veut prendre sa place parmi les nations civilisées.

Cette seconde partie de la tâche qui m'est imposée, je ne pourrai la remplir que si je suis secondé par les bons Mexicains.

Aussi je ne terminerai pas ce manifeste sans faire appel à la conciliation. J'invoque le concours de toutes les intelligences ; je demande aux partis de désarmer, et d'employer désormais leurs forces, non à détruire, mais à fonder. Je proclame l'oubli du passé, une amnistie complète pour tous ceux qui se rallieront de bonne foi au gouvernement que la nation, librement consultée, se donnera.

Mais je déclarerai ennemis de leur pays ceux qui se montreront sourds à ma voix conciliatrice, et je les poursuivrai partout où ils se réfugieront. »

Le Gouvernement Provisoire

11 juin — On s'est beaucoup amusé hier: on a beaucoup défilé, fait beaucoup de musique, tiré beaucoup de pétards. Mais enfin, ce matin, il faut penser aux choses sérieuses : le troupeau n'a pas de berger. Juarez, par sa fuite, a tacitement reconnu sa déchéance. Il faut donc, avant tout, reconstituer un gouvernement et mettre quelqu'un à la tête de ce peuple abandonné.

23 juin —En conséquence, le général Forey convoque les notables et adresse au peuple mexicain une proclamation qui déclare que la junte supérieure a élu, comme représentants temporaires du pouvoir provisoire, l'archevêque de Mexico et les généraux Almonte et Salas. Ces trois noms répondent à peu près aux exigences de tous les partis. La proclamation du général Forey est affichée dans toutes les rues, en mexicain et en français. Voici l'affiche française :

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL FOREY AUX MEXICAINS

13 juin 1863

« Mexicains !

La nation a prononcé par la voix de ses représentants, institués par un décret du 16 juin.

Le général Almonte, le vénérable archevêque de Mexico et le général Salas ont été élus, dans la journée d'hier, par la junte supérieure, pour être chargés du pouvoir exécutif et diriger les destinées du pays jusqu'à l'établissement d'un pouvoir définitif.

Les noms que je viens de citer vous sont connus; ils jouissent de l'estime publique et de la considération qui s'attache aux services rendus et à l'honorabilité du caractère. Vous pouvez donc être tranquilles, comme je le suis moi-même, sur l'avenir qui va vous être préparé par ce triumvirat, qui prendra les rênes du pouvoir à partir du 14 juin.

Mexicains !

En résignant entre les mains de ces trois chefs provisoires de la nation les pouvoirs que les circonstances m'avaient donnés pour les exercer à votre profit, je veux vous remercier encore du concours actif et intelligent que j'ai trouvé en vous. Je conserverai toujours un souvenir précieux de ces relations qui m'ont donné une juste mesure de votre patriotisme et de votre dévouement à l'ordre, et qui vous rendront si dignes de l'intérêt de la France et de l'Empereur. »

Le bal des officiers français

20 juillet — « Monsieur, les officiers du corps expéditionnaire du Mexique ont l'honneur de vous prier d'honorer de votre présence le bal qu'ils offrent à la ville de Mexico, le 21 juillet, dans la salle du théâtre. »

22 juillet — Eh bien ! Oui, nous venons de donner un bal, — et il était très brillant, je vous le jure. — Le génie avait décoré la salle d'une manière splendide : des arbres entiers transplantés sur la scène, où l'on avait rapporté des terres, la transformaient en un bosquet réel, dans les allées duquel on se promenait quand on cessait de danser. Toute la ville était là : les dames les plus libérales, après avoir juré leurs grands dieux de ne pas se compromettre avec les envahisseurs, ont fini par se laisser entraîner, ne fût-ce que pour se venger, en les désespérant par leurs rigueurs, de ces Français si présomptueux. La chronique prétend qu'il y eut des vaincus dans les deux camps.

La saison des pluies

Notre bal nous a ouvert les portes de la société de Mexico. Nous commençons à *habler* suffisamment le castillan ; profitons donc, insouciants chasseurs d'Afrique, mes chers camarades, de quelques semaines de vacances que nous donnent le général et la saison des pluies. C'est l'entr'acte ; le drame recommencera dans quelque temps.

Les zouaves ont organisé un théâtre qui a le plus grand succès. Les Tertulias, les sérénades, les bals, les invitations, les parties de campagne à Chapultepec, à Tacubaya, les bains au Penon, les cavalcades au Paseo, remplissent largement la journée, et la soirée n'est pas sans occupation. Je prévois que, quand nous partirons, el Correo (poste aux lettres), doublera ses recettes. On s'arrache chez les libraires,

les grammaires franco-espagnoles et hispano-françaises, et le Guide de la conversation. Et puis, vois-tu, hija demi alma, preciosita de mios ojos (fille de mon âme, perle de mes yeux), la vie est courte, les balles sont promptes ; laisse-moi bien vite t'apprendre le français : qui sait si je pourrai te donner longtemps des leçons?

L'arrestation de Buitron

24 septembre — Je reçois l'ordre de prendre le commandement de la 2e division de l'escadron (3e et 4e pelotons), ayant avec moi le sous-lieutenant Leclère, et de me tenir prêt à partir le lendemain matin en reconnaissance.

Pour aller où? Je n'en sais rien : le colonel du Barail m'a fait donner l'ordre de passer chez lui cinq minutes avant le départ pour prendre ses instructions. Je suis enchanté de ce petit mystère, cela me prouve qu'il ne s'agit pas d'une chose banale.

25 septembre — Cinq heures du matin. Mes hommes sont à cheval sur la place de Tacubaya; je me rends chez notre colonel qui, matineux suivant ses habitudes, est déjà au travail depuis une heure avec le capitaine du Vallon.

Penché sur une carte, il relève la tête en me voyant entrer et me dit :

− Connaissez-vous San Angel?
− Oui, mon colonel.

− Savez-vous par où l'on peut passer pour arriver à ce pueblo (village), en traversant le *rancho* de Miscoac?

− Oui, mon colonel.

− Votre mission, mon cher ami, est aujourd'hui plus diplomatique que militaire : vous battrez tout le pays autour de San Angel ostensiblement, feignant de faire de la topographie et d'étudier l'état des routes. Vous ferez des pauses dans tous les points habiles, et vous questionnerez adroitement la population sur la conduite de Buitron. Vous savez que Buitron s'est rallié à l'intervention avec sa bande et que le gouvernement provisoire l'a accepté ; mais il paraît que l'on a introduit le loup dans la bergerie, et que le drôle vole impunément à présent à l'ombre de notre drapeau. Votre reconnaissance a pour but exprès de vous informer d'une manière précise de l'état des choses. Gardez-vous, quoi que vous puissiez voir ou apprendre, de toute démonstration hostile, et rendez-moi un compte exact de ce que vous aurez vu.

Je remonte à cheval et me mets en route pour Miscoac. À Miscoac, je fais une longue pause. Les hommes font le café, on donne le maïs aux chevaux, et moi je flâne dans tout le village. J'en apprends de belles. Maître Buitron, le bien nommé (en castillan, Buitron veut dire vautour), est tout simplement la terreur d'alentour. La moitié de ses hommes fait la police des grandes routes, escorte les diligences, pendant que l'autre moitié se promène dans les endroits opposés, en arrêtant les convois et pillant les *haciendas* (fermes).

− Nous avions, me dit un des Indiens du village, trois ou quatre voleurs connus dans le *Pedragall* (la forêt de Bondy de l'endroit), eh bien! On y était résigné, c'était un tribut fixe : mais à présent que Buitron est à San Angel pour nous protéger, avec ses 350 cavaliers, nous avons 350 voleurs de plus à satisfaire. »

Les mêmes renseignements se répètent tout le long du chemin, à chaque rancho où je m'arrête, ma conviction se forme de plus en plus, mais pour que ma mission soit complète, il faut que j'aille jusqu'à San Angel même, dans le nid du vautour, savoir comment il est installé et s'il se doute de cette surveillance. Là est le côté difficile de ma mission. Il s'agit de ne pas l'effaroucher; s'il part avec sa bande, s'il se jette dans le Pedragall, nous ne pourrons jamais l'arrêter. Rengainons notre grand sabre pour ce matin, et faisons une figure de circonstance. Quel bizarre métier que celui de soldat en campagne!

Les *Pékins* (civils) se moquent un peu de nous, nous appellent traîneurs de sabre et disent tout bas que nous sommes des imbéciles ; pourtant il me semble qu'un bon officier de cavalerie doit avoir bien des aptitudes. Il ne s'agit pas ici de donner ou de recevoir des coups de fusil : si je ne suis pas plus fin que ce Buitron, ce bandit d'une habileté proverbiale; si mon visage lui laisse deviner la moindre chose, il décampera cette nuit, et les populations que je viens protéger auront à craindre des ennemis insaisissables, invisibles, contre lesquels nous ne pourrons rien. Je crains d'échouer ; mais je serai

plus fier de moi si je réussis, que d'un beau coup de sabre donné dans une charge.

Voici les premières maisons de San Angel. J'arrive tranquillement le sabre au fourreau ; mon trompette sonne la marche. Les bandits que Buitron a l'audace d'appeler des soldats se rangent devant la porte de leur caserne. Le drôle s'est installé dans le palais qui servait de couvent aux moines. Ils nous rendent les honneurs. Je fais mettre le sabre à la main pour leur rendre leur salut. Mes chasseurs sont furieux, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir. Mon ami Leclère monte jusque sur la place d'armes et met pied à terre avec les hommes. Je lui recommande de ne laisser personne s'absenter, et suivi de mon trompette, j'entre dans le quartier de maître Buitron, qui a l'audace de se faire appeler général.

On court chercher le général de la part de l'officier français. Le général paraît ; ses soldats en guenilles lui présentent les armes, il leur fait un salut à la *Castellane*. J'ai toutes les peines du monde à ne pas lui rire au nez. Je me contiens ; le colonel du Barail m'a dit : « Soyez diplomate. »

Si les soldats de Buitron sont mal habillés, en revanche leur chef est splendide. Ce ne sont que broderies d'or et d'argent, que boutons d'or massif. Son sombrero (chapeau) est entouré d'une toquilla (cordon) au centre de laquelle brille un gros rubis. Ses doigts sont chargés de bagues, et une énorme chaîne d'or fait deux ou trois fois le tour de son cou. Gérard, mon trompette, le regarde du coin de l'œil. S'il l'attrapait dans une charge, quelle razzia! Le général est un peu souffrant, il se plaint du temps. On lui apporte du bouillon aux herbes; il frissonne à

chaque instant, est-ce conscience, est-ce pressentiment? Il m'interroge sur ma venue. Je lui bâtis une fable sur les reconnaissances, la topographie, et, sous prétexte d'achever un plan, je me fais montrer en détail tout son casernement.

Je n'éprouve aucun scrupule à duper ce monstre, dont le passé est chargé des crimes les plus vils, et dont le nom seul est la terreur du pays. Il me présente son lieutenant-colonel et ses deux chefs d'escadron. Ils ont des figures si patibulaires que machinalement je mets la main sur mon revolver et cherche de l'œil mon trompette. Gérard a lié connaissance avec ses collègues, MM. les trompettes du régiment Buitron, qui lui ont offert un petit verre d'aguardiente (eau-de-vie). Gérard est un beau trompette de chasseurs d'Afrique, toujours ficelé et astiqué ; son cheval et ses armes font l'admiration générale : je le crois bien ! Il est beaucoup plus beau que les officiers supérieurs de Buitron.

Buitron a une physionomie fine et intelligente. Ses yeux sont expressifs, mais il ne regarde jamais en face. Il a, en me parlant, une sorte de gêne, qu'il cache sous l'emphase des grands compliments mexicains. Le lieutenant-colonel a un ventre énorme et des allures qui tiennent le milieu entre le garçon boucher et le bourreau. C'est du reste sa profession. Il est chargé d'accomplir les ordres du général Buitron, relatifs aux exécutions des prisonniers et aux abattages de bestiaux nécessaires à l'alimentation de la troupe. On dit même qu'il met la main à la pâte dans les grandes circonstances.

Les deux chefs d'escadron, deux Indiens à cou de taureau, ne disent pas un mot; ils passent tout le temps à tourner autour d'Ali, mon cheval arabe, qu'ils regardent avec admiration pendant que le trompette le tient en main, et qu'il hennit en sentant les juments mexicaines. Quand ils s'approchent de trop près, Gérard les regarde de travers.

J'ai fait complètement la conquête du lieutenant-colonel. C'est bien flatteur pour moi. Il me demande si l'on fait beaucoup de razzias en Afrique et s'il y a beaucoup de part de prises. Il cligne malicieusement de l'œil en me regardant; j'en fais autant en frappant sur son énorme ventre, ce qui le fait beaucoup rire. Nous voilà amis comme deux élèves de saint Antoine. Cependant j'ai fini mon croquis, je sors de cet antre qui pue le sang, je respire ; sans avoir eu précisément peur, je me sens plus à mon aise quand je rejoins mes hommes. Je remonte à cheval et je rentre à Tacubaya. Je rends compte de ma mission au colonel du Barail.

− C'est bien, me dit le colonel sans commentaires. Vous connaissez bien la route ?

− Oui, mon colonel.

− À propos, ajouta-t-il en partant, il est inutile de parler de cette reconnaissance à qui que ce soit.

26 septembre — Deux heures du matin. Le fourrier vient me réveiller : les deux escadrons montent à cheval avec deux compagnies des chasseurs à pied ; le colonel me demande.

− Buitron, me dit-il, a été arrêté hier soir à dix heures dans une maison de jeu de Mexico ; ses hommes ignorent encore son arrestation. Vous allez marcher à côté de moi, puisque vous avez fait la reconnaissance, et m'indiquer les chemins par lesquels nous pouvons cerner la bande de telle façon que pas un ne s'échappe.

Puis se retournant vers son adjudant-major, le capitaine du Vallon : « Marche de nuit... Défense de parler et de fumer. » Le crépuscule du matin nous trouve autour de San Angel. Je dis autour, car, à partir de Miscoac, j'ai indiqué quatre routes différentes qui font arriver par toutes les directions que peuvent prendre les bandits pour s'évader.

Le jour se lève, et nos chasseurs à pied, la baïonnette au canon, cernent les murailles du couvent de San Angel qui sert de repaire aux hommes de Buitron. Les chasseurs d'Afrique à cheval, le sabre au poing, occupent tous les sentiers. Tous les trous du terrier sont bouchés, quand le colonel du Barail se présente avec deux pelotons de cavalerie devant la grand' porte. Le maître était parti la veille au soir pour Mexico sans se douter qu'il courait à sa perte. La bande, commandée par le lieutenant-colonel, bandit de second ordre, oublieuse des précautions habituelles que lui imposait d'ordinaire la finesse de Buitron, s'est endormie tard après une nuit d'orgies. La grand' porte verrouillée n'a même pas un factionnaire devant les armes, au moment où la loi, la justice vengeresse, représentée par le drapeau français, vient demander compte à ces monstres de leur passé sanglant. Deux chasseurs d'Afri-

que mettent pied à terre et frappent à coups redoublés sur les deux battants de la porte massive du couvent,

− Quien viva? (Qui vive?) demande une voix endormie.

− La France ! répond à haute voix le brigadier d'avant-garde.

La porte s'entrouvre, un Mexicain passe sa tête effarée et regarde avec ses yeux gros de sommeil, cette troupe de cavaliers français dont les sabres nus brillent au soleil levant. Avant qu'il ait eu le temps de revenir de son étonnement, le peloton d'avant-garde, commandé par M. Jeantet, s'est précipité sous la voûte et, sautant sur le râtelier d'armes, a désarmé le poste mexicain qui se réveille prisonnier.

Je m'approche du colonel du Barail :

− Si vous voulez me laisser faire, mon colonel, je connais tous les recoins du couvent, je me charge de vous les livrer tous prisonniers, sans qu'il en manque un seul.

Le colonel me regarde, puis après un instant :

− Faites, me dit-il.

Je grimpe l'escalier et cours droit à la chambre de mon gros ami de la veille. Il avait le sommeil lourd; je le réveille en le bousculant un peu.

La brute eut un mouvement désagréable, mais en me reconnaissant il sourit.

− Debout, *amigo* (ami) lui dis-je, il se passe des choses graves, il ne s'agit pas de rire.

− Qu'y a-t-il, *compadre* (compère)? Car la veille, dans son enthousiasme pour moi, il m'avait décerné ce titre amical de compagnonnage usité au Mexique.

− Il y a, mon gros père, que Buitron a été arrêté hier à Mexico.

− Ave Maria purissima, sancta Virgen madre de Dios ! (il est à noter que les bandits mexicains les plus effrontés prennent à chaque instant la Vierge à témoin). Et pourquoi donc a-t-il été arrêté?

− Figurez-vous, *compadre*, que votre général était tout bonnement un filou de première classe.

− Il faut que ce soit vous qui me le disiez pour que je le croie, me dit le gros homme.

− C'est pourtant comme cela.

− Valga me Dios (Dieu me délivre) ! À qui donc se fier? dit-il en se mettant sur son séant, et croisant avec désolation ses mains sur son abdomen majestueux. Qu'a donc fait le général ?

− Il a eu l'audace de demander au général Marquez de la solde pour un nombre d'hommes double de celui qu'il avait. On l'a démonté de son commandement, et l'on vient, ce matin, compter les hommes un par un.

− Et moi, que dois-je faire? gémit piteusement cette brute toute désorientée.

− Vous? Il faut rassembler vos hommes de telle façon qu'on puisse vérifier leur nombre et attendre les événements. Qui sait, si en faveur de votre bonne volonté, on ne vous nommera pas à sa place?

Il me toisa d'un air assez incrédule, nos regards se croisèrent, mais la vue des chasseurs à pied qui entraient par toutes les fenêtres du couvent, pendant que les chasseurs d'Afrique s'emparaient des chevaux dans les écuries, le forcèrent à faire contre fortune bon cœur.

− Sta bueno (c'est bien), dit-il en se servant de l'expression habituelle des Mexicains qui, profondément philosophes, savent supporter avec une indifférence feinte ce qu'ils ne peuvent empêcher. Il appelle un trompette, lui fait sonner l'appel ; tous ses hommes viennent, l'oreille basse et sans armes, se mettre au rang. Ainsi, sans avoir brûlé une cartouche, nous tenons prisonniers les 350 bandits qui désolaient la vallée de Mexico.

Pendant que l'on groupe les prisonniers et que l'on forme des escortes, le restant de nos hommes déménage le couvent. Les richesses de la bande, produit du pillage de longues années sont énormes : 300 magnifiques chevaux, — les bandits ayant le choix, prennent toujours les meilleurs, — tombent entre nos mains avec une quantité considérable d'armes et de munitions ainsi que deux petits canons de campagne.

La colonne des prisonniers défile lentement sous le porche, au milieu de la joie et des acclamations de la population de San Angel, heureuse d'être délivrée de ses bourreaux. Les chasseurs à pied sont montés sur les chevaux des voleurs et se donnent toutes les joies du fantassin à cheval. Notre étape est une marche triomphale jusqu'à Mexico. Tout le monde, femmes, enfants, vieillards, respirant enfin en se voyant délivré de ce fléau, veut jeter un dernier reproche à ces misérables.

Ah! Ce n'est pas là une question politique. Libéraux, réactionnaires, interventionnistes, tous les partis nous font une ovation. Buitron, le digne chef de la bande, était au Mexique une variété de Cartouche ou de Mandrin, avec cette différence qu'il avait toujours coloré ses brigandages d'une nuance politique. C'est là la plaie de ce malheureux pays. La cour martiale vient d'instruire son procès, et quand on l'a condamné à mort, il était atteint et convaincu de 269 assassinats (je n'exagère pas), encore disait-on qu'on ne connaissait pas tout.

15 octobre — Ce matin, on a fusillé Buitron. Il est mort en lâche, il a fallu le traîner sur le terrain de l'exécution, ses jambes refusaient de le porter. Digne fin d'une telle vie.

Nomination du maréchal Forey

1er octobre — Le général Forey vient d'être nommé maréchal de France, par un décret impérial en date du 2 juillet. Le général Bazaine prend le commandement du corps expéditionnaire. Le vainqueur de San Lorenzo et de Totiméhuacan a depuis longtemps la sympathie et la confiance du soldat. Vienne la fin de la saison des pluies qui nous condamne à une inaction forcée, et nous allons entreprendre sous ses ordres la campagne de l'intérieur. Le maréchal Forey va nous quitter; l'Empereur et la France le rappellent pour qu'il puisse jouir un peu de ses nombreux succès. Il laisse en partant deux proclamations adressées l'une à l'armée, et l'autre au peuple mexicain. Je les reproduis ici tout au long, au lieu d'esquisser un portrait de cet homme célèbre, me rappelant que quelqu'un a dit quelque part :

« Le style, c'est l'homme. »

Du reste, je ne suis qu'un soldat et nullement un diplomate; c'est ce qui me fait choisir cette manière commode de traiter la question politique.

ORDRE GÉNÉRAL ADRESSÉ AUX TROUPES PAR LE MARÉCHAL FOREY

Mexico, le 30 septembre 1863

« À dater du 1er octobre, le général Bazaine prendra le commandement en chef du corps expéditionnaire.

Soldats!

L'Empereur m'avait mis à votre tête pour abaisser l'orgueil des prétendus vainqueurs de Guadalupe, en prenant Puebla, et pour rendre le Mexique à lui-même, en chassant de la capitale un gouvernement dont la tyrannie et la cupidité ont rempli depuis trop longtemps ce beau pays de ruines et de misères. Puebla ayant succombé sous vos coups et Mexico ayant été délivrée de ses oppresseurs, l'Empereur a pensé que la mission qu'il m'avait confiée était terminée, et il me rappelle en France.

Le plaisir que je ressens à la pensée de revoir bientôt notre belle patrie, après avoir rempli un grand devoir, à la satisfaction de notre bien-aimé souverain, n'est pas sans être mêlé de regrets. Comment, en effet, pourrais-je oublier que c'est à votre vaillance dans les combats, à votre persévérance dans les fatigues et les privations, à votre résignation, dans les moments difficiles, à votre dévouement en toutes circonstances que je dois mon bâton de maréchal, bien plus qu'à mon mérite ?

Avec des soldats comme vous, quels obstacles sont insurmontables ? Quelle victoire est douteuse? Mais si je pars avec le regret de ne plus partager les travaux qui vous restent à accomplir, j'aime à croire que j'en laisserai quelques souvenirs parmi vous dont, je me suis constamment attaché à prévoir et à satisfaire tous les besoins, à épargner le sang dans les combats, à faire valoir les services, à récompenser les plus méritants, à exalter les vertus guerrières.

Ce sont ces vertus qui font la force et la supériorité de notre armée, et que vous ne cesserez de pratiquer sous les ordres de votre nouveau chef. Je n'ai pas besoin de vous faire son éloge. Vous savez aussi bien que moi tout ce qu'il vaut, et pour ne parler que de ses services au Mexique, souvenez-vous de San Lorenzo où, à la tête de quelques bataillons, il a détruit tout un corps d'armée, dont les débris, ne se croyant pas en sûreté derrière les fortifications de la capitale, se sont enfuis jusqu'aux frontières des États-Unis d'Amérique.

Rappelez-vous encore que la prise du fort de San Xavier a commencé le siège de Puebla, que celle du fort de Totiméhuacan l'a terminé, et que c'est sous son intelligente et vigoureuse direction que ces deux faits d'armes ont été accomplis. Alors vous serez fiers d'avoir un tel chef à votre tête. Si vous avez de nouveaux combats à livrer, vous serez certains de la victoire; et votre ancien général en chef applaudira de loin à vos succès, s'il ne lui est plus donné de les partager avec vous. Et puis, lorsque, à votre tour, vous reviendrez en France, si les hasards de la guerre vous plaçaient de nouveau sous

mes ordres, ce serait avec bonheur que je me retrouverais à la tête de mes vaillants soldats du Mexique. »

Forey

ADIEUX DU MARÉCHAL FOREY AUX MEXICAINS

« Mexicains,

C'est la dernière fois que je vous adresse la parole, et c'est pour vous faire mes adieux.

L'Empereur, considérant comme terminée la mission qu'il m'avait confiée au Mexique me rappelle en France. Que cette détermination de mon souverain ne vous cause aucune crainte sur le résultat final de l'entreprise à laquelle je vais cesser de prendre part ; elle n'implique point de changement dans la politique de l'Empereur. L'armée vous reste, et à sa tête un général en qui vous pouvez avoir toute confiance.

Avant de quitter le commandement du corps expéditionnaire, j'aurais voulu que tous mes désirs fussent satisfaits en voyant les partis opposés réunis en un seul, le parti de la nation tout entière. Parvenir à constituer ce parti a été mon rêve, et s'il ne s'est pas encore réalisé, c'est que les loyales intentions de l'Empereur ont été méconnues et perfidement dénaturées par ceux qui, sous le masque du patriotisme trompent les crédules, et se servent de vils instruments pour se cramponner au pouvoir qui leur échappe.

Mais en quittant le Mexique, j'emporte l'espoir que la vérité ne tardera pas à dessiller les yeux des moins clairvoyants, et que les faux patriotes qui ont couvert ce malheureux pays de ruines, en prenant la licence, le désordre, l'anarchie pour la liberté, seront bientôt abandonnés à eux-mêmes. Alors les vrais patriotes, les bons Mexicains, en comptant ceux qui les ont mis à deux doigts de leur perte, seront étonnés de leur petit nombre.

Je sais bien que leur audace supplée à leur faiblesse; que dans leur orgueil, ils traitent avec dédain, avec mépris même le gouvernement actuel, et qu'ils se vantent de renverser ce que la nation, par l'organe de ses meilleurs citoyens a fondé. Mais Dieu qui dirige l'épée de la France dans ses desseins ne le permettra pas et confondra leurs projets fratricides.

Adieu! Mexicains! Je pars plein de confiance dans l'avenir de votre beau pays, pour le bonheur duquel je ne cesserai de faire des vœux, heureux et fier d'avoir mis la main à la grande œuvre de sa régénération, que la Providence, par celle de l'Empereur Napoléon, mène à bonne fin.

Unissez-vous donc dans un même sentiment, celui de la concorde. C'est la prière que, du navire qui va me ramener en France, je vous adresserai en jetant un dernier regard sur cette terre du Mexique arrosée par le sang de nos meilleurs soldats. Puisse-t-il la fertiliser et y faire fleurir enfin la paix, l'ordre et la vraie liberté, après lesquels vous courez depuis si longtemps sans en avoir encore atteint que l'ombre. »

Forey

Départ du maréchal Forey

10 octobre — Le général Bazaine rend compte au maréchal ministre de la guerre de sa mise à l'ordre du jour, à la date du 1er octobre, comme commandant en chef le corps expéditionnaire, et du départ de Mexico, le 4 du même mois, du maréchal Forey, se rendant à Veracruz pour s'embarquer, le 20, sur la frégate le Panama qui doit le ramener en France.

À son passage à Puebla, le maréchal Forey a accordé des décorations à des militaires blessés qui se trouvaient encore dans les hôpitaux de cette place. Il a également accordé la croix de la Légion d'honneur à un Indien nommé Medel, chef de la garde civile de Tépeji, qui a tenu une conduite héroïque en se défendant avec trente hommes dans cette ville, depuis huit heures du matin jusqu'à la nuit.

LIVRE II
LA CAMPAGNE DE L'INTERIEUR

Les adieux

20 octobre — Nous étions trop heureux, ma chère Incarnation. — Te rappelles-tu comme tu as ri, le soir où je t'ai appelée Intervention ? — II faut partir, le cruel devoir qui a pris le chapeau du général Bazaine, le commande. Mon cheval est là. Ce pauvre Ali, il connaissait si bien ta porte, lui qui se croit obligé toujours de caracoler quand il passe sous ton balcon.

En route !

25 octobre — Le général Bazaine se met en route avec douze bataillons de 500 hommes, six escadrons de cent chevaux, l'artillerie et le génie nécessaires à cette colonne pour aller attaquer

l'armée mexicaine qui se concentre de Querétaro à San Juan del Rio.

Coup d'œil en arrière

Avant de nous porter en avant, jetons un coup d'œil sur la position que nous laissons derrière nous, c'est-à-dire de Veracruz à Mexico.

Les bandes de guérilleros se réorganisent dans les Terres Chaudes depuis le retour de la belle saison. Le 2 octobre, une de ces bandes, partie de Jalapa, avait tenté d'enlever le convoi du chemin de fer entre Veracruz et la Téjéria, mais elle fut repoussée par l'escorte composée de dix-sept hommes. Par une fatalité malheureuse, dans ce convoi se trouvaient comme voyageurs : le commandant Ligier, du Régiment étranger, qui a été tué: le lieutenant Sehour, du génie indigène de la Guadeloupe ; M. Lyons, directeur du chemin de fer, et l'abbé Savelli, curé de la Soledad, qui ont été blessés. Le général en chef, pour pacifier cette contrée et désorganiser les bandes, vient d'ordonner l'occupation immédiate de Jalapa et de Puente Nacional.

L'attaque du 2 octobre n'a diminué en rien la confiance des travailleurs du chemin de fer. Cette lutte opiniâtre, où dix-sept hommes en ont fait reculer deux cents, leur a prouvé au contraire qu'on ne compte pas en vain sur la protection de nos troupes. Dans leur admiration pour ce combat, ils ont même offert un sabre d'honneur au lieutenant Sehour.

Pour activer les travaux du chemin de fer, le général en chef fait diriger sur la Soledad 700 prisonniers qui étaient restés à Puebla. La ligne télégraphique va être rétablie de la Veracruz à la Soledad et de là, à Puebla.

Création de la contre-guérilla

Pendant que le général en chef se porte en avant avec une colonne choisie en hommes et en chevaux, que Puebla et Mexico sont occupées par des garnisons françaises, on organise une nouvelle troupe pour courir le pays et combattre les guérillas mexicaines.

Pour bien comprendre l'idée qui a présidé à la formation de la contre-guérilla, il faut savoir que depuis la prise de Puebla et l'occupation de Mexico, l'armée régulière de Juarez étant remontée vers le nord, il n'est resté en arrière de nous que des bandes irrégulières de 100 à 150 chevaux chacune, qui battent le pays dans tous les sens, rançonnant les habitants au nom de la liberté et arrêtant les diligences pour s'entretenir la main. Cet essaim de guêpes ne vaut pas la peine qu'on emploie un escadron régulier pour leur courir sus. Du reste, il y a peu de cavalerie dans le corps expéditionnaire, et il faut la réserver pour les batailles rangées.

Le général Bazaine créa donc la contre-guérilla, et la mit aux ordres du colonel Dupin, qui avait déjà rendu des services analogues en Chine. Cette troupe, composée d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, se recrute ainsi : un certain nombre de

volontaires de chaque régiment français, sous le commandement d'officiers de l'armée, forme un noyau autour duquel viennent se grouper des engagés mexicains.

La contre-guérilla organisée à la légère, touche en argent ses vivres et son fourrage, au lieu de les recevoir en nature, ce qui la rend excessivement mobile et susceptible de se porter à la minute dans toutes les directions.[3]

10-15 novembre — En attendant le mouvement général, l'escadron passe par Toluca et Istlahuaca, pour faire une petite tournée du côté de Témascaltepec, dans les pays les plus accidentés que j'aie encore vus. — Voici les premières mines d'argent. — Nous passons dans des chemins impossibles, et nous ne rencontrons pas l'ombre d'un ennemi. Nous rejoignons le général de Castagny.

Escarmouche de Maravatlo

22 novembre — En arrivant à Maravatio, le peloton d'avant-garde a bousculé une bande de cavaliers. Le chef s'était porté un peu en avant de la troupe, le revolver au poing, derrière un fossé assez large qui coupait le chemin. Mais il avait compté sans les jarrets des chevaux arabes, le peloton

[3] Les services qu'ont rendus la contre-guérilla, et son organisation ont été décrits, dans la Revue des Deux-Mondes, par mon ancien camarade de régiment, M de Kératry (aidé des notes de M. le colonel Dupin) d'une façon trop remarquable, pour qu'il soit nécessaire d'en reparler ici.

franchit le fossé, le cheval de l'officier français tombe en sautant juste sur le flanc du cheval de l'officier mexicain et culbute avec lui.

Tout cela tombe ensemble. Le Mexicain seul ne se relève pas, le sabre du lieutenant de chasseurs d'Afrique lui était entré dans la poitrine jusqu'à la garde. Son cheval fut pris et acheté, le lendemain à la vente de la razzia, par un officier d'infanterie. Ce malheureux bidet avait été tellement impressionné du choc de l'arabe, que son maître, assez mauvais cavalier, du reste, ne pouvait jamais le faire approcher, pendant la route, du cheval de notre camarade, qu'il reconnaissait parfaitement.

Commencement des opérations

Le général Bazaine, parti de Mexico le 18, nous rejoint à Acambaro et prend le commandement. Voici les dernières nouvelles. Le général Méjia, notre allié, s'est emparé sans résistance, le 8 octobre, de San Juan del Rio.

Le 13, cette place a été occupée par le colonel Margueritte, avec un bataillon du 2e zouave, six pelotons de cavalerie, et deux sections d'artillerie. Il a été rejoint le 14 par le général l'Hérillier, avec le 1er bataillon du 2e zouave, un bataillon de chasseurs à pied, deux sections d'artillerie et un convoi d'administration. Le 15, le général Douay y est arrivé avec le 99e d'infanterie et les parcs d'artillerie et du génie.

Méjia écrit au général Bazaine, à la date du 13 novembre, que les généraux juaristes Urraga, Etcheagaray et G'Hilardi ont concentré leurs forces entre Opuseo et Celaya, abandonnant Querétaro. Le général Douay occupe cette place avec toute sa division sans coup férir, et au milieu d'une réception enthousiaste de la population.

8 décembre —Occupation de Guanajuato par les troupes françaises sous les ordres des généraux Douay et Méjia ; de Zamora par le général Berthier et la division Marquez ; de Salamanca et de Léon. La prise de ces dernières places entraîne nécessairement la chute de Guadalajara, la capitale de l'État de Jalisco, et la seconde ville du Mexique.

Le fait caractéristique de cette campagne, c'est la retraite perpétuelle des troupes juaristes, qui cèdent le terrain à nos soldats sans oser leur disputer aucune position, aucune ville. Les habitants continuent à accueillir l'armée franco-mexicaine avec de grandes démonstrations de joie, et l'on organise sur un grand nombre de points des milices bourgeoises chargées de maintenir l'ordre.

Quinze généraux de division [4] et 80 généraux de brigade, 200 colonels et de nombreux officiers de tout grade se sont ralliés au nouveau gouvernement.

[4] Il y a au Mexique plus de généraux et colonels que de commandements.

Décembre et janvier — Les colonnes rayonnent dans toutes les directions. Nous occupons tout le centre du Mexique, et le général en chef combine avec une précision terrible ses mouvements. Cette rapidité d'opération à laquelle l'ennemi ne s'attendait pas, après les lenteurs sagement calculées du siège de Puebla, a désorganisé complètement, sur tous les points à la fois, la résistance. Depuis Veracruz jusqu'à Guadalajara, Zacatecas et San Luis, tout le pays est à nous, et toutes les autorités locales sont rétablies par les soins de la France.

Nous changeons de colonel

Le courrier de France nous apporte la nomination du colonel du Barail au grade de général de brigade, et celle de M. Margueritte, lieutenant-colonel du 12e de chasseurs, qui le remplace comme colonel.

Tout le régiment, officiers et soldats, regrette le colonel du Barail. Il avait parfois la main dure (style troupier), et nos hommes l'avaient baptisé la Panthère noire. Mais quel brillant soldat ! Quelle bravoure ! Et quel fond de bonté généreuse cachée sous cette brusquerie apparente.

Deux choses nous consolent de son départ : il reste à notre tête comme commandant la cavalerie, et nous mènera encore au feu. De plus, son successeur, M. Margueritte, a une réputation à la Murat, justifiée par vingt actions d'éclat accomplies au grand jour et à la face de tous. C'est de lui qu'à la

quinzième citation à l'ordre du jour, le maréchal Forey disait :

« Le colonel Margueritte, dont on ne sait plus en quels termes faire l'éloge. »

Ces deux nominations, qui datent en France du 5 juillet, ne nous sont parvenues qu'aujourd'hui. Nous avons passé ces deux mois sur les grandes routes, et toujours en courant. Aussi je ne sais plus où j'en suis : marches de nuit, marches de jour Je n'ai pas eu le courage de prendre une note. Tout est confus dans ma tête; je ne vois plus que des étapes, longues, longues, et, au bout de la route, des villes où l'on entre en triomphe et d'où l'on repart brusquement la nuit, pour courir après un ennemi qui fuit sans cesse.

Je vais, pour ne pas me tromper, copier littéralement le Moniteur:

RAPPORT OFFICIEL DE LA CAMPAGNE DE L'INTÉBIEUR

« Le général Bazaine, arrivé le 16 décembre à Lagos, résolut de poursuivre rapidement Doblado qui se dirigeait sur Aguascalientes, et organisa une colonne légère avec deux jours de vivres. Pendant qu'il était en marche, un chef de bande nommé Chavez, qui occupait le pays de Lagos depuis trois ans, est venu se mettre sous ses ordres avec 500 cavaliers. Le général en chef l'a dirigé à marche forcée sur Ledesma, où cet ancien chef juariste est arrivé le 18 décembre, à quatre heures du soir, dépassant ainsi la colonne française, qui est arrivée à

cinq heures vers Puerto, à trois lieues et demi en arrière de Ledesma.

Le général Douay, qui s'était mis à la poursuite d'Uraga depuis l'affaire de Morelia, atteignit son arrière-garde à Zamora ; serré de près, le général mexicain n'a trouvé d'autres moyens d'empêcher son parc de munitions de tomber entre nos mains que de le livrer aux flammes. Arrivé à Ledesma dans la nuit du 18 au 19 décembre, le général Bazaine est parti le 20 pour Aguascalientes, où il espérait atteindre Doblado ; mais l'ennemi s'était dirigé dans la même journée sur Guadalajara ou sur Zacatecas, avec tout son matériel.

Du 20 au 23, le général a fait d'inutiles efforts pour rejoindre l'ennemi. L'armée juariste était en pleine retraite, dispersée et fuyant de tous côtés sans plan arrêté. Le 5 janvier au matin, il est entré à Guadalajara sans coup férir ; l'ennemi n'a pas défendu les deux positions de Puente Calderon et de Puente Grande; quelques coups de fusil tirés par nos auxiliaires ont suffi pour mettre en fuite une grand-garde de cavalerie qui a annoncé notre approche aux troupes juaristes; elles ont immédiatement évacué la place.

La population est animée de bons sentiments. Le général Bazaine a procédé à l'organisation administrative du pays avant de rétrograder sur Mexico. L'armée ennemie, dispersée et désunie, éloignée de la capitale d'où elle ne peut plus tirer aucune ressource, s'est jetée dans les *sierras* (chaînes de montagnes), ou s'est avancée vers le nord, dans les États les plus pauvres et les moins peuplés.

Elle se fondra infailliblement dans un certain temps et ne pourra alors agir que comme guérilla.

Les populations dépouillées par ces bandes, se sentant appuyées par l'armée française et par les troupes mexicaines bien armées maintenant par nos soins, auront facilement raison des restes de l'armée juariste. Le général Bazaine avait reçu, à la date du 30 décembre, des nouvelles du général Douay, qui s'était mis à la poursuite du général Uraga, dont il avait atteint l'un des convois. Le général Uraga a perdu, dans cette rencontre, un matériel considérable, destiné au forage des canons, au frappage de la monnaie, des lingots de cuivre, et 143 mulets chargés d'avoine et de munitions.

Le général en chef rend compte au maréchal ministre de la guerre que le général Douay, arrivé le 2 février à Aguascalientes, après avoir châtié la ville de Téocalitche, qui a servi de refuge aux juaristes, en est parti le 3 pour Zacatecas, tandis que le général de Castagny, quittant Real de los Angeles, prenait la même direction par le chemin de Blancas et de Troncoso.

Tous les renseignements reçus annonçaient l'évacuation de Zacatecas par l'ennemi. Le 6, la ville fut occupée par les troupes de la première division, et le 7, le général de Castagny fit son entrée à la tête de la cavalerie. On y trouva dans la place quatre pièces de vingt-quatre et deux obusiers de siège.

Le général repartit pour Frésnillo, où il arriva le 9 février. Dans le voisinage de cette localité se trouvent des mines d'argent dont l'exploitation avait été interrompue par les événements de la guerre, mais elle va être reprise par les compagnies qui en

sont propriétaires, et le produit en sera expédié sur Zacatecas, où se trouve un hôtel des monnaies.

D'après les renseignements parvenus, le général Ortéga était en retraite sur Durango ; il ne lui était pas possible de se jeter dans l'est, où il devait rencontrer le général Méjia. À San Luis, le colonel Aymard fait connaître que Doblado est arrivé lé 8 février à Monterey, avec 1 500 hommes environ, et que Juarez devait y arriver le 10, pour peu de temps seulement, Vidauri, le gouverneur de Nuevo-Léon étant animé de dispositions peu favorables à sa cause. L'État de San Luis de Potosi est tranquille et les relations avec Tampico sont rétablies.

Une force juariste de 8 à 900 cavaliers s'est montrée dans les environs de Guadalajara ; elle a été promptement mise en fuite par une sortie combinée du colonel Garnier, qui commande dans cette place, et du général Miramon. Ce mouvement rapide de nos troupes a donné à la population la mesure de leur entrain, et a produit un excellent effet. Zamora est occupé par les tirailleurs algériens. Le général Marquez, qui commande à Morelia, s'est mis en route sur Pazacarra, où il est arrivé le 17 février. La marche de cette colonne a fait fuir toutes les bandes qui se trouvaient dans cette partie du pays.

La route de Mexico vers l'intérieur était également inquiétée par des guérilleros; le général en chef a envoyé contre eux deux petites colonnes, sous les ordres du capitaine Delloye, commandant la compagnie de volontaires de Mexico, et du chef de bataillon Franchessin, du 3e zouave, qui ont parcouru le pays entre Huichapa, Ixmiquilpan, Tula et

Tepéji : le lieutenant-colonel Cottret, du 62e venant de Pachuca, a pris part à cette opération, qui a eu pour résultat de disperser les bandes.

Les bruits les plus récents annoncent qu'Uraga est en retraite sur Zapothlan et Colima. Des lettres de cet officier général, saisies sur le navire *le Francisco* par la corvette *la Cordelière*, donnent des détails intéressants sur sa position ; nous en extrayons quelques passages qui révèlent la pénurie des bandes juaristes :

« Nous payons, écrit Uraga, la maladresse et la brutalité de nos hommes, qui paraissent s'être proposé de semer des difficultés sur le chemin de la défense de ce pauvre pays ; les approvisionnements sont épuisés, l'esprit public perdu. Celui qui n'est pas traître est égoïste, et les populations nous repoussent comme une charge. J'ai besoin d'armes, de couvertures ; j'ai encore 3 000 hommes, mais sans chevaux, et avec un armement mauvais et irrégulier. »

Prise de G' Hilardi

Une dépêche du 17 février, reçue du général de Castagny, qui se trouvait à Colotlan, au sud de l'État de Zacatecas, rend compte d'une opération faite par ses ordres.

Ayant appris qu'Ortéga s'était rabattu au sud sur Jerez, avec 2 000 hommes et quelques pièces d'artillerie, il le poursuivit avec une colonne légère composée du 20e bataillon de chasseurs, quatre compagnies d'élite du 95e de ligne, deux sections de

montagnes, le 4e escadron du 3e chasseurs d'Afrique et 80 chevaux de Chavez. À l'*hacienda* de Mal Paso, 300 cavaliers mexicains prévenus à temps purent prendre la fuite. Le 14, la colonne trouva Villanueva évacuée ; le 15, le général de Castagny, après une marche dans des chemins difficiles, atteignit, à quatre heures du soir, l'*hacienda* de Huagasco et y apprit qu'il y avait encore à Colotlan 300 hommes et trois pièces de montagne, sous le commandement du général Fernandez.

Le commandant Lepage de Lonchamps, avec le 20e bataillon de chasseurs à pied, 100 chasseurs d'Afrique, 5 sapeurs du génie et 60 chevaux alliés aux ordres du colonel mexicain Menas, fut chargé de les poursuivre. Il partit à 10 heures du soir et arriva au point du jour à Colotlan. Signalé par un avant-poste ennemi; il redoubla de vitesse; sa cavalerie cerna les issues de la ville, et l'infanterie arrivant au pas gymnastique, enleva aux juaristes tout moyen de résistance. En une heure, tout était terminé. Une partie de la cavalerie ennemie et le général Fernandez sont parvenus à s'échapper.

Nous avons pris six officiers, parmi lesquels le colonel réfugié Gonzales, commandant en second la ligne nord de l'État de Jalisco ; le général G'Hilardi, Italien garibaldien, qui a combattu contre nous à Rome, celui-là même qui, pendant le siège de Puebla, s'était emparé par trahison de la personne de M. Tulpin ; le lieutenant-colonel Pedro Landoca, chef d'état-major, et deux aides de camp du général Fernandez ; en outre, 70 prisonniers, des armes, deux obusiers, des munitions.

Dans l'est du Michoacan, la soumission du colonel Elisondo a amené celle de toute la portion orientale de l'État. Les États de Guanajuato, Querétaro, Mexico, Puebla, jouissent d'une tranquillité complète, sauf les déprédations de quelques chefs de bandes sans importance, dont nos colonnes mobiles, aidées par les gardes municipales et les compagnies auxiliaires du général Marquez auront bientôt raison.

Dans l'État de Veracruz, du côté de Jalapa et de Pérote, un chef de bande, Marco Heredia, a tenté de réunir les dissidents et les bandits des Terres Chaudes, sur un point voisin de Huastusco. Le commandant d'Ornano, avec deux compagnies du bataillon d'Afrique, les a dispersés en leur faisant éprouver une perte de 100 hommes tués dont 5 officiers et 200 prisonniers.

Mouvements du général Douay

Une autre série d'opérations avait lieu en même temps dans une autre direction.

Le général Douay, suivant ses instructions, laissait à Zamora son artillerie roulante et ses voitures sous la garde du 18e bataillon de chasseurs à pied, afin d'alléger sa colonne, et partait, le 27 décembre, avec le 2e zouaves, le 1er bataillon de chasseurs, les tirailleurs algériens, une section du génie, une demi-batterie de montagne, trois escadrons du 2e Régiment de marche et quinze jours de vivres. Le lendemain 28, il arrivait à Reyes, à 15 lieues de Zamora, qui avait été évacué le matin même par

Uraga. Là, le général Douay apprit qu'Uraga avait fait d'Uruapan un grand dépôt de munitions, qu'il y avait installé ses ateliers de construction et de confection et qu'il avait relié ce point avec les villes principales de l'État par des routes praticables aux transports du pays et à l'artillerie de campagne. Uraga avait commencé à diriger tout son matériel sur Coalcomon et s'était placé à Reyes, afin de couvrir cette évacuation et d'activer la marche de ses convois. L'arrivée soudaine des Français jeta beaucoup de désordre dans cette opération.

Le 29, le général Douay se porta à 12 kilomètres de Reyes, et la ligne des convois se trouva ainsi coupée. Sa colonne, composée de trois bataillons d'infanterie sans sacs, de la cavalerie et d'une demi-batterie de montagne, rencontra un matériel considérable, un outillage important pour fondre et forer les canons, une machine pour frapper la monnaie, plus de soixante quintaux de cuivre en lingots et en lames, des outils de toute espèce et des munitions de guerre.

Le général Douay, averti qu'un convoi de mulets était parti la veille dans la direction de Tepalcatepec, lança à sa poursuite toute la cavalerie commandée par le colonel Margueritte, qui atteignit le convoi après une marche de neuf lieues, dispersa l'escorte et enleva 143 mulets chargés de matériel et de munitions de guerre.

Le 30, le colonel reprit le chemin d'Uruapan, marchant en sens inverse de l'ennemi. À mesure qu'elle avançait, les renseignements sur Uraga devenaient plus précis; à la nouvelle de l'apparition de nos troupes, l'ennemi avait enfoui ou jeté dans les

ravins tout ce qu'il escortait, pour fuir avec plus de rapidité. Au village de Sirosto, on sut qu'une batterie de 9 pièces arrivée la veille avait subitement rétrogradé et que le village de San Juan de las Colchas était encore occupé par un parti de cavaliers juaristes. Le général Douay fit alors accélérer l'allure à son avant-garde et prit des dispositions pour envelopper San Juan; mais l'ennemi n'attendit pas et s'enfuit en apercevant la tête de la colonne. La cavalerie, lancée à sa poursuite, changea la retraite en une déroute désordonnée, et le lendemain, 1er janvier, à 10 kilomètres d'Uruapan, on trouva dans un champ, au milieu d'un foyer brûlant encore, 9 bouches à feu rayées, des débris d'affûts, de roues et de caissons ; c'était la batterie signalée la veille à Sirosto, que ses conducteurs avaient abandonnée après avoir incendié les affûts.

1864

2 janvier — La marche sur Uruapan fut reprise ; mais l'ennemi avait fui en désordre par le chemin de Tautan et d'Ario, où la cavalerie put encore ramasser une dizaine de chariots.

4 janvier —Après avoir dirigé sur Zamora, sous la conduite d'un bataillon d'infanterie, les 9 pièces retrouvées, le général Douay prit lui-même cette route. De Zamora il se porta sur la Barca, où il resta jusqu'au 10. Là, il reçut du général en chef l'ordre de prendre la direction générale des opérations dans le Nord et de porter son quartier général à

Lagos, où il arriva le 18, ayant avec lui ses escadrons, le 3e de zouaves, la batterie de campagne et 4 pièces de siège, laissant le bataillon de tirailleurs pour occuper provisoirement Zamora et la Piedad.

Défense de San Luis de Potosi par le général Méjia

A San Luis de Potosi, le général Méjia, attaqué le 27 décembre dernier par Negrette, avec 5 000 hommes et 9 pièces d'artillerie, a remporté un très brillant succès.

Prévenu à quatre heures du matin par une reconnaissance, que l'ennemi s'avançait avec des forces supérieures, il fit occuper par son infanterie quelques édifices dont la position permettait de croiser les feux à une grande distance, et il se couvrit à l'aide de barricades rapidement élevées.

Les forces juaristes s'avancèrent en trois colonnes. Une première fois elles furent repoussées après une lutte courte, mais sanglante ; dans une deuxième attaque, elles parvinrent jusqu'à la place d'armes, d'où elles furent bientôt délogées; ce fut leur dernier effort : une charge de cavalerie, fournie par différents corps dispersés dans les rues adjacentes, jeta le désordre dans les rangs. Nos alliés franchissant alors les parapets prirent à leur tour l'offensive et la déroute des juaristes devint générale.

Ce succès a coûté à l'ennemi 843 prisonniers, dont 29 officiers, un drapeau, 6 pièces de 4 rayées, 2 pièces de 8, un obusier, 1 500 fusils, les parcs et les munitions. Il n'a pas été possible de

fixer le nombre des tués et des blessés, mais il est considérable.

Résultats de la campagne de l'Intérieur

Les populations acclament les troupes françaises partout où elles se présentent, et crient en les voyant : Vive l'Empereur, vive l'intervention ! On ne parle plus de Juarez ni de son gouvernement ambulant; on ne sait plus en ce moment où ils sont. L'armée, sous les ordres de son nouveau général, a parcouru, soumis et organisé politiquement plus de quatre cents lieues de terrain en moins de quatre mois.

Arrivée du marquis de Montholon ministre de France

Le général en chef est rentré à Mexico. Son retour concorde avec l'arrivée de M. le marquis de Montholon, ministre de France au Mexique; il assiste au Te Deum, chanté à la cathédrale, pour célébrer l'acceptation définitive de Maximilien.

Los Hacenderos

L'escadron est bien loin de ce Mexico, où nous nous sommes tant amusés; nous avons vu d'autres villes. Mexico n'est pas, à vrai dire, une ville mexicaine : la présence et le contact des étrangers y

ont donné aux habitants une physionomie plus européenne.

Nous avons vu San Luis, pays des chevaux ; Zacatecas, pays des mines; Guadalajara, pays des jolies filles. Nous avons habité ces magnifiques *haciendas* (fermes) qui sont de petits royaumes, où le propriétaire est maître, après Dieu — et les voleurs.

Les *hacenderos* (propriétaires) protestent quand on leur dit que leurs *péons* sont esclaves. En réalité, ce n'est pas précisément l'esclavage de la race nègre, mais c'est tout à fait le servage de la féodalité. Voici le procédé généralement adopté pour maintenir les *péons* dans la dépendance, et surtout pour les faire travailler gratis ; le majordome paye bien tous les samedis la *paga* (paie) à ses travailleurs ; mais comme 1'*hacienda* est souvent à vingt lieues de toute communication, le propriétaire tient à son compte une *tienda* (boutique), le seul endroit où ses Indiens peuvent trouver toutes les choses indispensables à la vie. En ayant soin de ne gagner que trois cents pour cent, l'argent payé le samedi rentre bien vite à la caisse pour les achats du dimanche. Puis, pour attacher le *péon* à la glèbe, on a recours à l'intervention du *padre* (chapelain) de l'hacienda. Comme au Mexique, l'Église ne vous laisse jamais naître, mourir et marier qu'à des prix insensés; il en résulte que chacun des péons, a une dette flottante avec l'administrateur, qui lui avance pour les frais du culte, dette qu'il ne pourra jamais liquider—seul héritage qu'il laissera à ses enfants.

La saison des pluies

Février, mars, avril — Nous passons la saison des pluies à Zacatecas.

Cette époque est tous les ans un repos pour les deux parties belligérantes. L'état des chemins arrête les grandes opérations. La saison des pluies, sous les tropiques, commence en mars et finit aux premiers jours de juin. Elle est en quelque sorte l'hiver de ces pays. À la Martinique et dans les Antilles, elle prend même le nom d'hivernage. Nous n'aurons que des escarmouches à droite et à gauche, dans un rayon très restreint. Ce n'est qu'au mois de juillet que vont commencer les grands mouvements.

En un mot, nous sommes jusqu'à nouvel ordre en garnison à Zacatecas. Les militaires me comprendront. Néanmoins, pour nous entretenir la main et n'en pas perdre l'habitude, nous rayonnons un peu dans toutes les directions autour de la ville, pour atteindre des partis de cavalerie qui battent la campagne plutôt en maraudeurs qu'en soldats. Ces petites sorties faites à la légère réussissent presque toutes. Nous prenons successivement une série de chefs de bandes qui étaient la terreur du pays. Ces chasses aux brigands nous rapportent d'assez jolies parts de prise. Les voleurs sont toujours riches, et nous ne faisons que leur reprendre ce qu'ils ont volé. Le diable en rit.

Prise et exécution du bandit Chiavès

Un peloton de l'escadron monte à cheval par alerte, pour aller avec une compagnie de chasseurs à pied (capitaine Grainviller) au secours de l'hacienda de Mal Paso, à huit lieues de Zacatecas, que l'on dit attaquée par la bande de Chiavès, l'ex-gouverneur d'Aguascalientes [5].

A l'annonce de l'arrivée des Français, les voleurs se retirent. Mais quel tableau ils nous ont laissé ! Les *péons* de l'*hacienda* s'étaient retirés derrière les murs pour se défendre ; une partie des femmes et des enfants, oubliés dans les cases en dehors de l'enceinte, se trouvaient séparés de leurs maris et de leurs pères. Les bourreaux ont eu l'infamie de les mettre devant eux pour s'en servir comme d'un rempart vivant.

Les chasseurs d'Afrique arrivent au galop, les bandits s'enfuient, et nous trouvons sept femmes et trois enfants étendus sur le champ de bataille.

Nos hommes, indignés, avaient soif du sang de ces misérables. Les parents des victimes, guidés par la vengeance, eurent bientôt trouvé la piste de la bande.

Deux heures après, nous savions qu'ils étaient allés se coucher à Jerez, petite ville à trois lieues de Mal Paso, et qu'ils y passeraient la nuit en orgies.

---

[5] Ne pas confondre Chiavès avec Chavez, notre allié et ennemi personnel du premier.

Le capitaine Crainviller n'hésite pas. À minuit, il repart; à quatre heures du matin, la bande entière, composée de 130 hommes, est prisonnière avec Chiavès, son digne chef.

La cour martiale vient de juger Chiavès. Cet atroce assassin a une figure vénérable, soixante-dix ans, des cheveux blancs, et un sourire plein de mansuétude. Ses soldats sont condamnés aux travaux publics, mais tout ce qui est gradé, jusqu'aux caporaux inclusivement, subira la peine capitale.

Je viens d'être désigné pour conduire les condamnés à Mal Paso, car le général en chef a décidé qu'ils seraient fusillés là où leur crime avait été commis. Ils sont trente-cinq. Le fils de Chiavès accompagne son père en pleurant. À voir cette scène de famille et leurs adieux déchirants, ce vieillard à l'air résigné qui se pose en martyr, on serait ému, si l'on n'était à l'endroit même où ce misérable égorgeait les femmes et les enfants.

Romero et Rojas

Nous recevons une triste nouvelle.

La diligence emportait à Mexico six Français et deux officiers suédois qui, après avoir servi notre drapeau avec distinction, retournaient en Europe avec l'interprète du général Bazaine. À Arroyo Zarco, elle est attaquée par Romero à la tête de quatre cents hommes. Le combat a duré six heures ; nos soldats, barricadés dans la voiture comme dans un fort, n'ont cessé leur feu que quand le dernier d'eux est tombé criblé de blessures sur le corps des autres.

La nuit venue, et les bandits retirés, des Indiens s'approchèrent timidement des cadavres dépouillés et trouvèrent l'interprète et un des officiers suédois respirant encore. Ils vivront.

Pour en finir avec ces bandes, le général en chef forme des compagnies franches qui battent le pays, se portant sur les traces de chaque guérilla, suivant l'inspiration de leur capitaine. On obtient les meilleurs résultats de cette organisation. Tous les principaux chefs ont été arrêtés. Romero, prisonnier, va expier à Mexico ses crimes d'Arroyo Zarco. On détruit en même temps la bande du fameux Rojas.

C'était un bonhomme assez réussi que ce Rojas. Voici quelle était sa manière de procéder : II envoyait à un *hacendero* une réquisition pour une somme quelconque, toujours au nom de la patrie expirante. Si la somme n'était pas complète au jour dit, il faisait amener son banquier involontaire, et d'un coup de pouce, lui faisait sauter l'œil droit; au deuxième refus de payement, c'était l'œil gauche; à la troisième traite protestée, il le pendait. Le capitaine Berthelin l'atteignit avec sa compagnie et le pendit à son tour pour lui démontrer cet axiome de géométrie : « la réciproque est également vraie. »

Toute cette période de la campagne est presque exclusivement remplie par les compagnies franches. Les troupes régulières occupent les grands centres, s'installent, se reposent un peu des fatigues de cette guerre, où l'on a franchi sans s'arrêter des distances inouïes jusque-là dans l'art militaire.

Juarez est loin, bien loin, à Chihuahua avec son fantôme de gouvernement. Il n'y a près de nous que des bandits qui couvrent la plaine et ravagent le pays en déshonorant le beau nom de liberté. On leur oppose des contre-guérillas et des compagnies de volontaires qui sont organisées suivant la nature du pays qu'elles occupent.

Les zouaves à mulet

La plus curieuse organisation est celle de la compagnie de zouaves d'Arroyo Zarco. Arroyo Zarco est une clef de route. De quatre côtés différents du Mexique, on passe par ce point pour se rendre à Mexico et à Veracruz. Aussi cet endroit a été le théâtre de maintes attaques contre les voyageurs. Il fallait donc l'occuper avec une force assez mobile pour pouvoir se porter à vingt lieues à la ronde avec rapidité.

Y mettre de la cavalerie, il n'y fallait pas songer; nous n'en avons pas assez pour les besoins de la grande guerre. L'infanterie, d'un autre côté, ne pouvait jamais atteindre ces guérillas à cheval qui se tenaient toujours à distance de ses baïonnettes. Le général Bazaine eut bientôt trouvé l'expédient : il créa les zouaves à mulet.

Je viens de passer par Arroyo Zarco; j'ai vu de mes yeux vu les zouaves et leurs mulets. J'ai tout de suite pensé au régiment des dromadaires que Bonaparte avait organisé en Égypte. C'est la même idée qui a présidé à cette formation, II fallait trouver un moyen de faire faire promptement une longue

traite à une troupe d'infanterie, tout en la laissant arriver assez fraîche et assez reposée pour pouvoir se jeter à pied dans la montagne et y faire le coup de fusil.

À présent, quand le poste d'Arroyo Zarco est prévenu par les habitants d'alentour, qui y ont tout intérêt, que l'on a vu rôder aux environs un parti de cavaliers qui, embusqués dans un chemin creux, attendent en vrais forbans l'occasion de quelque riche capture, on sonne le boute-selle comme dans un escadron de cavalerie ; les zouaves grimpent sur leurs agiles petites mules, et s'en vont à l'amble avec un train de deux lieues à l'heure, sac au dos et le fusil en bandoulière, tomber sur des cavaliers qui se croient en sûreté à une journée de marche de l'infanterie ordinaire. À une demi-lieue de l'endroit où la présence de l'ennemi a été signalée, on met pied à terre, une section garde les mules et les sacs, pendant que le restant prend le pas gymnastique pour sonner, à coups de baïonnette, le réveil aux bandits endormis.

Nos braves *zous-zous* s'amusent comme des collégiens de ce nouveau genre de cavalcade et goûtent fort cette façon d'aller au feu. Les Parisiens de la compagnie disent que cela leur rappelle les ânes de *Mémorency*. On se dispute à qui fera partie de *cette infanterie à quatre pattes*, comme ils s'intitulent, et les cadres de la compagnie à mulets sont toujours pleins, bien que les balles de l'ennemi y fassent de nombreuses vacances. Ou s'inscrit d'avance, et nos zouaves qui ont de la littérature appellent cela, *postuler un fauteuil à l'Académie*. Chacun soigne sa mule avec l'amour classique du

cavalier pour sa monture, lui donne un petit nom aimé et la pare de pompons, de verroteries, de clinquant, avec le goût fantaisiste qui caractérise MM. les zouaves.

C'est un curieux spectacle, je vous jure, que de voir passer dans la poussière cette bande de joyeux diables sur leurs montures aux longues oreilles. Celui-ci, se croyant un cavalier sérieux, se tient raide et gourmé comme un tambour-major défilant la parade; celui-là est assis de côté comme les femmes; cet autre se juche, les jambes pendantes sur la croupe, comme un ânier arabe. Tout cela marche au feu en riant, en chantant, supputant d'avance le butin qu'ils vont reprendre aux voleurs.

Les mules alertes s'en vont trottinant d'un air mutin, secouant leurs panaches et leurs grelots et se fouettant les flancs de leur queue rasée. Le cliquetis du sabre-baïonnette à fourreau d'acier les excite ; elles couchent en arrière leurs longues oreilles, ou les projettent en avant quand elles aperçoivent sur la route quelque chose d'anormal.

Pleines d'émulation, elles s'animent entre elles, et leurs cavaliers assez novices ont beaucoup de peine à leur faire garder l'ordre de bataille réglementaire. Des chutes fréquentes et peu dangereuses égayent la colonne. Quand un zouave pique une tête, la mule s'arrête d'un air étonné et regarde son maître se relever au milieu des quolibets de ses camarades, et secouer en jurant la poussière dont il est couvert.

Cependant la colonne marche toujours un bon pas et, pendant le temps que met notre maladroit à se hisser en selle, les autres mules ont gagné

du terrain. Sa monture s'impatiente, se traverse. A peine le zouave est-il monté qu'elle repart à un galop frénétique pour rattraper les autres ; notre cavalier improvisé rejoint la compagnie raccroché aux crins, à la selle, à la queue, partout où il trouve un point d'appui.

− Comme c'est heureux tout de même, disait l'un d'eux, que la nature ait donné des crins à ces animaux.

La première moitié de la route n'est qu'un éclat de rire général, et qu'une chanson aux mille couplets interminables ; mais le clairon sonne halte, l'on met pied à terre, on rajuste tout ce qu'a dérangé l'allure irrégulière des mules. Le capitaine fait un signe, les visages deviennent sérieux, les pipes s'éteignent, les mules sont attachées les unes aux autres ; un petit claquement sec annonce qu'on a mis le terrible sabre-baïonnette au bout du canon. On part à pied cette fois et en silence; peu à peu le pas s'accélère, le clairon sonne la charge, la compagnie a pris le pas gymnastique, marchant sur trois à quatre colonnes pour tourner la position.

Au bout d'un quart d'heure, la bande de brigands est détruite. On ne ramène pas de prisonniers.

15 mai — Nous partons en hâte de Zacatecas pour San Luis de Potosi, afin de rejoindre le colonel Aymard, chargé d'appuyer le général Méjia attaqué par toute l'armée de Doblado.

16 mai — Nous avons manqué le train.

Le général est déjà parti quand nous arrivons. La bataille de Matéhuala a été gagnée sans nous. « Pends-toi, brave Grillon ! »

17 mai — Nouvelle de la déroule complète de Doblado à Matéhuala. Les forces combinées du colonel Aymard et du général Méjia lui ont fait près d'un millier de prisonniers et enlevé 18 pièces d'artillerie avec tous ses bagages. Le reste de l'armée de Doblado, qui se composait de 6 000 hommes, a été mis en déroute complète. La division Méjia et les troupes françaises du colonel Aymard se trouvaient à Cédrat et à Matéhuala; c'est Doblado lui-même qui, à la tête de 6 000 hommes, avait attaqué la division de Méjia à Matéhuala, dans la matinée du 17. Méjia, qui savait les intentions de Doblado, les avait communiquées au colonel Aymard, lequel se transporta à marches doubles de Laguna-Seca où il se trouvait. Il arriva à Matéhuala quelques minutes après que l'affaire s'était engagée par une vigoureuse canonnade. Les soldats français chargèrent avec impétuosité le flanc gauche de Doblado. Les troupes de Méjia, encouragées par cet élan, coururent sur l'ennemi, qui fut mis en complète déroute.

Les chasseurs d'Afrique et les dragons de Méjia poursuivirent les juaristes jusqu'à une distance de quatre lieues. L'opération défensive de Matéhuala fait le plus grand honneur au général Méjia et au colonel baron Aymard. La division mexicaine a eu 32 hommes tués et 92 blessés. On a relevé 39 morts et 35 blessés de l'ennemi, à qui l'on a fait 210 prisonniers, entre autres deux généraux et

37 officiers. On lui a pris un drapeau, 36 canons de bronze de 8, onze obusiers de 12 et de 24, et une quantité considérable de munitions de guerre. Les juaristes réuniront difficilement un matériel aussi considérable que celui qu'ils avaient à Matéhuala. On dit que Doblado, avec les débris de son armée, était en fuite par la vallée de la Purissima dans la direction de Saltillo. Il avait fait rétrograder un renfort de 800 hommes et quelques pièces d'artillerie que lui amenait Negrette et qu'il a ramenés au Rio Salado. Les juaristes ont été battus dans d'autres rencontres. Les adhésions des différentes villes du Mexique continuent à être nombreuses.

La bataille de Matéhuala a rejeté l'ennemi bien loin de nous. Nous nous reposons quelque temps à San Luis de Potosi. Franchement je n'en suis pas fâché. Tout le monde a un peu besoin de ce temps d'arrêt. On réparera les harnachements, les armes, les vêtements, car tout s'use en guerre L'on ne tient pas impunément la campagne : nos chevaux surtout sont bien fatigués. Quelques-uns sont complètement usés, il faut absolument les réformer. Nous en avons perdu aussi un certain nombre par le feu. Il nous faut en acheter d'autres, et des comités de remonte sont installés partout.

Une remonte au Mexique

A San Luis, pays de chevaux par excellence, un des principaux dépôts est organisé. Je fais partie de la Commission, à laquelle il vient d'arriver une aventure bizarre que je rapporte ici, parce qu'elle

peint assez dans ses détails deux types mexicains différents : le propriétaire qui travaille, et l'homme qui passe sa vie à rançonner le travailleur.

On ne nous présentait plus assez de chevaux à la remonte de San Luis de Potosi, nous avions acheté à peu près tout ce qu'il y avait de possible dans la ville et aux environs ; cependant nous étions loin d'avoir autant d'animaux qu'il nous en fallait pour les besoins de l'armée. Un vieil Espagnol, chez lequel j'étais logé, me tira d'embarras.

− Vous devriez, me dit-il, aller à l'*hacienda* de Guanamé à quarante lieues d'ici ; vous y trouverez un magnifique choix de chevaux et vous les payerez beaucoup moins cher que dans la ville, surtout si vous les achetez *broncos*, c'est-à-dire bruts, sans être dressés.

Pour bien comprendre cette différence de prix, il est indispensable de savoir qu'au Mexique la valeur d'un cheval n'est pas précisément dans sa nature, mais plutôt dans son dressage. Le cheval ne coûte pour ainsi dire rien à faire et à élever dans les *haciendas* où le troupeau de chevaux vivant en liberté se reproduit et s'élève sans qu'on s'occupe de lui autrement que pour y prendre les plus beaux produits au fur et à mesure des besoins. Le dressage, au contraire, y est long et coûte fort cher. Un bon *picador* (dresseur) ne prend pas moins de dix piastres (cinquante francs) par mois et par cheval.

Si donc nous allions acheter à l'*hacienda* les chevaux à l'état sauvage, nous devrions trouver des différences de prix énormes.

Le projet fut soumis au commandant supérieur qui l'approuva. Le comité de remonte se mit en route avec un peloton de chasseurs d'Afrique destiné à ramener les nouveaux chevaux et à nous défendre, au besoin. L'*hacienda* de Guanamé, qui est célèbre dans tout le Mexique par son élevage de chevaux, doit la supériorité de ses chevaux à quelques étalons arabes et anglais que le père du propriétaire actuel a eu l'intelligence de mettre dans son haras, contrairement aux idées et aux habitudes routinières de son pays.

Ces chevaux, presque tous *gris rouanné*, ont plus de taille que la plupart des chevaux mexicains : ils ont surtout une longue et souple encolure, ce qui manque en général à la race du pays. Ils me rappelèrent nos chevaux de Tarbes. Nous fûmes reçus avec un raffinement de politesse inconnu en France, et que les Mexicains tiennent de leurs ancêtres, les Castillans. On nous servit un splendide *ambigu*, mélange de cuisine mexicaine et de conserves françaises. Nous y trouvâmes avec plaisir deux de nos amis de France, — Saint-Émilion et veuve Clicquot — que nous n'avions pas vus depuis longtemps.

Nous leur fîmes fête. La conversation, mélangée comme la cuisine de Français et d'Espagnol allait son train; les cigarettes de la *Honradez* et les *puros* légitimes de la Havane s'allumèrent : nous sortîmes en entendant venir la *cavallada* que les *vaqueros* étaient partis chercher dans la plaine. Nous vîmes arriver à toute vitesse un troupeau de

trois à quatre cents animaux, poursuivi dans un tourbillon de poussière par une vingtaine de *péons* à cheval, galopant autour de lui comme les chiens de berger autour des moulons.

Des cris, des jurons, des hennissements, des ruades, le sifflement des lassos, le claquement des fouets et une colonne de poussière montant jusqu'au ciel, furent tout ce qui nous frappa de prime abord dans cette masse confuse. Puis cela passa à fond de train devant nous comme une vision et s'engouffra dans l'enceinte du *corral*. Un *corral* est une enceinte formée de palissades, où l'on enferme les troupeaux de bœufs, de mules et de chevaux, dès qu'on les fait rentrer de la plaine pour un motif ou un besoin quelconque.

Au bout de cinq ou six minutes, la poussière tomba, le calme se fit, les chevaux se tranquillisèrent, et l'on put choisir de l'œil ceux qui agréeraient le plus à la Commission de remonte. Chaque animal désigné, immédiatement lacé par le cou, arrivait, bon gré, mal gré, se soumettre à l'examen, et s'il était accepté, on le mettait aussitôt dans un autre corral pour former la nouvelle bande qui devait partir avec nous.

Nous en triâmes ainsi sur le volet une centaine des plus beaux, avec une moyenne de 80 piastres, c'est-à-dire 400 francs par tête. Les mêmes animaux dressés et amenés dans un centre, comme San Luis ou Mexico, auraient valu largement 200 à 250 piastres (de 1 000 à l 200 francs). L'opération était donc bonne pour nous, et le propriétaire de l'*hacienda*, don José Florès, en paraissait enchanté de son côté.

− Franchement, señor, me disait-il, je ne suis pas fâché d'avoir traité avec la remonte française, car je redoutais chaque jour l'arrivée des libéraux, qui se remontent aussi dans ce moment, mais d'une façon plus économique que vous. Or il me sera plus facile de serrer vos piastres que de leur cacher nos chevaux dans la plaine.

− Valga me Dios! Que voilà donc une parole bien dite, et qui fait honneur à votre expérience connue, *compadre*, interrompit la voix timbrée et harmonieuse d'un beau garçon de vingt-cinq à vingt-six ans qui venait de s'approcher de nous. Le nouveau venu était magnifique : un teint mat, des dents admirables, de grands yeux noirs, une moustache soyeuse aux pointes retroussées, lui faisaient une tête de vignette sous les ailes de son large sombrero tout galonné d'or ; son cou rond se détachait sur le col rabattu d'une chemise de flanelle gris perle brodée en soie rouge. La veste, le gilet et le pantalon de velours noir étaient soutachés de broderies d'argent et la *botonadura* (garniture de cent vingt boutons) de son pantalon représentait une série de petites têtes de mort en argent massif qui pouvait bien valoir 300 piastres (1 500 francs). Ses *calzoneras* (jambières) étaient en peau de tigre, et les molettes de ses éperons damasquinés d'or et d'argent sonnaient à chaque pas.

Son *mozo* (domestique), tout habillé de cuir fauve, monté sur un vigoureux bidet alezan, promenait en main un cheval d'un noir de jais, aux naseaux rouges et dilatés, qui bondissait par saccades chaque fois que les lourds étriers plaqués de la selle

resplendissante d'argent lui battaient les flancs. Une peau de puma (lion d'Amérique) formait son *vaquerillo* (tapis de selle). La tête du lion reposait sur la croupe, la gueule béante tournée vers la queue, et les quatre pattes de la bête armées de griffes d'or flottaient le long des quatre jambes du cheval.

− Mais présentez-moi donc à ces messieurs, *compadre mio*, dit-il à l'*hacendero*, ou plutôt, tenez, je vais me présenter moi-même. Señores, je vous présente votre serviteur dévoué Manuel Torribios, soy todo de ustedès (je suis tout vôtre), et je suis heureux de voir ici ces fameux chasseurs d'Afrique qui ont fait tant parler d'eux au Mexique.

Puis, saluant circulairement le groupe des officiers de la commission, il offrit des cigarettes à la ronde.

− Qu'avez-vous donc, *compadre de mi corazon,* ajouta-t-il, en se tournant vers José Florès, est-ce que vous auriez la *calentura* (fièvre) ?

Nous regardâmes tous l'*hacendero*, qui, au lieu delà figure réjouie qu'il avait quelques minutes auparavant, était livide — son ventre majestueux paraissait inquiet.

− Non... non... en effet...la chaleur... peut-être bien, murmura-t-il en roulant de gros yeux effarés, et s'essuyant avec un large foulard des Indes d'énormes gouttes de sueur.

Il me prit ici une folle envie de rire, car le bonhomme me rappelait tout à fait Basile lorsqu'on veut à toute force l'envoyer se coucher, en lui persuadant qu'il a la fièvre. Pour compléter la situation, don Manuel Torribios continuait :

− Cher ami, le soleil vous a un peu fatigué, vous allez gagner *los frios*, venez vous reposer un instant.

Et, lui saisissant le bras sans plus de façons, il l'entraîna, bon gré, mal gré, vers les bâtiments de l'hacienda.

− *Jà vuelvo*, je reviens, nous fit don Manuel en nous saluant de la main d'un petit air familier et tout à fait amical.

Nous nous regardâmes assez étonnés, nous n'avions plus devant nous que le majordome (premier intendant) Pépé Charco, un Indien au cou de taureau avec des membres d'athlète, dont la figure bonasse exprimait la terreur la plus grande.

Le capitaine, président de la Commission de remonte, ouvrait la bouche pour savoir ce que cela voulait dire. Plus habitué que lui aux mœurs d'un pays où l'on ne peut jamais trouver la vérité qu'en feignant de ne pas la chercher, je lui fis un signe qu'il comprit. Il se tut, et nous continuâmes notre choix de chevaux sans avoir l'air de ne nous être aperçu de rien.

L'opération terminée, nous avions choisi cent et quelques chevaux que nous payâmes immédiatement à raison de quatre-vingt piastres en moyenne. Nous rentrions à l'habitation pour prendre congé de don José Florès, lorsque nous entendîmes un grand mouvement, des cris, des rires, des jurons; nos hommes couraient dans toutes les directions ; le cheval du maréchal des logis s'était détaché, courait ça et là, et, en sa qualité de cheval entier, voulait aussi faire un peu d'intervention avec les juments mexicaines. Nous eûmes toutes les peines du monde à le rattraper, et on l'attacha isolément dans la cour de l'hacienda. Je cherchai le maréchal des logis pour lui reprocher sa négligence ; je ne le trouvai pas.

Nous entrâmes dans le salon pour dire adieu à la famille, don José Florès était plus calme. Torribios paraissait radieux. On nous conduisit au *comedor* (salle à manger), où un bon *refresco* (goûter) était préparé.

J'étais assez préoccupé de ce Torribios, qui ne me paraissait pas un gaillard ordinaire. Je cherchais un moyen d'éclaircir certains soupçons qui me venaient — sans cependant manquer aux lois de prudence et d'humanité qui nous ont été prescrites dans toute la campagne —lorsque le maréchal des logis, entrouvrant la porte, m'appela du geste.

− Vous voilà ! lui dis-je, où étiez-vous donc tout à l'heure quand votre cheval s'est lâché?

− Mon lieutenant, j'étais dans le salon avec *dona* (dame) Carmen, la fille de don José.

− Que diable faisiez-vous?

− J'apprenais la *habanera*, (danse havanaise), mon lieutenant.

− Ah!.., enfin... passons. Pourquoi n'êtes-vous pas venu quand votre diable de cheval a fait tant de tapage ?

− J'étais dans le *comedor*.

− En train de boire, après avoir dansé ?

− Non, non ; en train d'écouter !

− Qui ?

− Don Torribios et don José Florès.

− Que disaient-ils ?

− Eh bien, mon lieutenant, le *señor* Torribios est tout bonnement un colonel libéral qui est venu pour prendre les chevaux de l'*hacienda* comme réquisition, et qui, les voyant emmener par un peloton de chasseurs d'Afrique, a trouvé plus prudent de se faire donner par don José Florès l'argent de la remonte française en guise de don patriotique pour défendre la liberté !

− Pourquoi ne m'avoir pas prévenu de suite, m'écriai-je?

− Oh ! Mon lieutenant, j'aurais compromis la señorita qui s'était enfermée dans le *comedor* avec moi, me dit le drôle en frisant sa moustache.

Je ne pus m'empêcher de rire. Alors il reprit :

− Voyez-vous, mon lieutenant, j'ai pensé qu'il valait mieux attendre qu'il ait reçu l'argent pour le pincer, et aussi que vous ne seriez pas fâché de prendre part à la bagarre.

Je lui serrai la main. Je l'envoyai chercher quatre hommes, et nous entrâmes brusquement dans le salon. Torribios était au guet; je ne sais s'il lut mon intention sur ma figure, mais, souple comme un chat, il sauta par la fenêtre en lançant au hasard deux coups de revolver dans la salle. Le ventre de José Florès s'aplatit jusqu'à terre, et le propriétaire de ce ventre resta immobile, la face au plancher, comme s'il eût reçu la décharge. Torribios courait comme un cerf; il s'élança sur le cheval du maréchal des logis qui était attaché dans la cour et disparut dans la poussière.

Nous partons à sa poursuite, furieux d'être joués et de nous voir enlever un de nos meilleurs chevaux ; nous galopons, le voyant toujours à distance, mais sans pouvoir le joindre. Le maréchal des logis, qui avait sauté sur le cheval d'un chasseur, sacrait comme un païen :

− Se voir enlever son cheval par un homme qu'il aurait pu arrêter cinq minutes auparavant !

− Ah! Nous ne l'aurons jamais, disait-il en soupirant, je connais trop mon pauvre Vol-au-vent, il n'y a pas quatre chevaux dans l'escadron pour le suivre.

Effectivement, Torribios s'éloignait de plus en plus; il n'y avait que cinq ou six de mes meilleurs chevaux qui auraient pu soutenir ce galop effréné. La nuit venait, et quel que fût mon désir de ravoir Vol-au-Vent et de prendre Torribios, le devoir et la prudence devaient me faire craindre une embuscade. J'allais donc, à mon grand regret, y renoncer,

quand le trompette qui était à côté de moi prend son instrument et sonne le ralliement des tirailleurs. Le brave Vol-au-Vent dresse l'oreille : il reconnaît la sonnerie, et, en dépit des efforts de Torribios, peu soucieux de la bride, fait un tête à queue et revient à toutes jambes se rallier à son peloton.

Le maréchal des logis était plus préoccupé de son cheval que de Torribios. Au lieu de songer à se servir de ses armes, il saute à terre : saisissant de la main gauche la bride de Vol-au-Vent, il empoigne de la droite la jambe du Mexicain et le désarçonne, s'élançant sur son cheval reconquis sans songer à faire Torribios prisonnier. Heureusement les chasseurs étaient là, et mon gaillard, ficelé comme un saucisson avec les cordes à fourrage, fut attaché en travers de la selle du cheval que montait le maréchal des logis pendant la poursuite.

On ne vit homme aussi penaud que ce Torribios quand il se vit pris par le fait de Vol-au- Vent sur lequel il avait compté pour s'évader. Il fut pendu haut et court ; le peloton se partagea la *botonadura* d'argent de son pantalon et la but en trois jours, qui rapportèrent à certains de ma connaissance, quinze autres de salle de police. Mon maréchal des logis se pavana dans les rues de San Luis sur Vol-au-Vent, qui est devenu un cheval historique chez les Mexicains.

Les Plateados

Un énorme convoi d'argent provenant des mines de Zacatecas et de Catorce arrive à San Luis. Nous partons pour l'escorter de San Luis à Queréta-ro. Que d'argent ! Soixante et dix voitures, attelées de vingt-quatre mulets chacune, descendent ces richesses jusqu'à la Veracruz où le steamer doit les apporter jusqu'à la vieille Europe. Ce convoi est énorme, parce que depuis longtemps les troubles avaient empêché de faire des conduites d'argent (cela s'appelle ainsi), et puis l'escorte française avait donné confiance à tout le monde.

Que de fois, en pareille occurrence, le chef mexicain avait fait sa fortune, ou bien n'avait pu défendre son convoi contre la bande des Plateados. Cette bande est une légende mexicaine. Pour en faire partie, il ne faut jamais voler moins de 1 000 piastres (5 000 francs) à la fois.

Couverts d'argent ainsi que leurs chevaux, la richesse des vêtements de ces voleurs de grand ton, les a faits nommer P*lateados*, c'est-à-dire argentés. Cette bande est du reste bien composée. Il est même de bon goût pour un homme âgé et arrivé, de laisser supposer, tout en s'en défendant à demi, qu'il en a fait un peu partie dans son jeune temps, et les jeunes filles placent assez volontiers dans leurs rêves la silhouette d'un *Plateado* aussi galant que hardi.

On nous avait fait une description si brillante de la somptuosité de ces messieurs, que nos soldats, forcés de respecter l'argent des voitures, faisaient des vœux ardents pour être attaqués par des bandits aussi bien couverts.

Malheureusement, aussi prudents qu'adroits, *los Plateados* se rappelèrent l'histoire du bonhomme qui, allant chercher de la laine, revint tondu, et nous laissèrent amener tranquillement notre convoi jusqu'à Querétaro, où on lui donna une autre escorte pour descendre à Veracruz tandis que nous prîmes garnison dans cette ville.

Nouveaux maîtres du Mexique

On lit dans les journaux du Mexique, à la date du 24 mai 1864 :

« Après une longue mais très heureuse traversée, LL. MM. l'empereur et l'impératrice du Mexique sont arrivés en rade de Veracruz à bord de *la Novara* dans la soirée du 28 mai.

Aussitôt après avoir reçu la visite du général Almonte nommé lieutenant-général de l'empereur au moment où le conseil de régence a cessé d'exister, et qu'en cette qualité elles ont tenu de recevoir avant tout autre, leurs Majestés ont accueilli le soir même, à bord de *la Novara*, les fonctionnaires et le conseil municipal de Veracruz.

Le lendemain 29, l'empereur Maximilien [6] et l'impératrice Charlotte ont débarqué au milieu d'une foule immense. Après avoir traversé la ville, pavoisée sur tout leur parcours de drapeaux de toute sorte, Leurs Majestés sont montées en chemin de fer pour ne s'arrêter qu'à la Soledad.

De là, elles ont continué leur route pour Cordoba où elles sont heureusement arrivées au milieu de la nuit. Le passage forcément rapide des nouveaux souverains du Mexique a laissé à Veracruz une vive impression.

Proclamation de Maximilien à son peuple

La proclamation suivante adressée par l'empereur Maximilien au peuple mexicain a été affichée et distribuée par ordre de Sa Majesté :

« Mexicains !

Vous m'avez appelé ! Votre noble nation, par une majorité spontanée, m'a désigné à veiller dorénavant sur vos destinées ! Je me rends avec joie à ce touchant appel.

---

[6] L'archiduc Ferdinand-Joseph-Maximilien est né le 6 juillet 1832 ; il est frère de l'empereur François-Joseph. Il est vice-amiral, membre du conseil de l'amirauté, commandant de la marine autrichienne, propriétaire du régiment de lanciers autrichiens n° 8 et chef du régiment prussien des dragons de Newmark n° 3. Le 27 juillet 1857, l'archiduc Maximilien a épousé l'archiduchesse Marie-Charlotte -Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, fille de Léopold 1er, roi des Belges.

Quelque pénible qu'il m'ait été de dire adieu pour toujours à mon pays natal et aux miens, je l'ai fait, persuadé que par vous le Tout-Puissant m'a chargé d'une noble mission : celle de vouer toute ma force et mon cœur à un peuple qui, fatigué de combats et de luttes accablantes, désire sincèrement la paix et le bien-être, à un peuple qui, ayant glorieusement assuré son indépendance, veut aujourd'hui jouir des fruits de la civilisation et du vrai progrès. La confiance dont nous sommes animés, vous et moi, sera couronnée de succès, pourvu que nous restions toujours unis pour défendre courageusement les grands principes, seuls fondements vrais et durables des États modernes : l'administration d'inviolable et d'immuable justice, l'égalité devant la loi ; l'accès de toute carrière et clé toute position sociale ouvert à chacun ; la complète liberté individuelle bien comprise, entraînant avec elle la protection de la personne et de la propriété ; le plus grand développement possible des richesses nationales, l'amélioration de l'agriculture et de l'industrie, l'établissement des voies de communications pour un commerce étendu; enfin, un libre essor du savoir dans toutes ses applications à l'intérêt public.

La bénédiction du Seigneur et par elle le progrès et la liberté ne nous manqueront assurément pas, si tous les partis, se laissant diriger par un gouvernement fort et honnête, s'unissent pour réaliser le but que je viens d'indiquer, et si nous continuons à être animés du sentiment religieux par lequel notre belle patrie s'est toujours distinguée même dans les temps les plus malheureux.

Le drapeau civilisateur de la France, élevé si haut par son noble empereur à qui vous devez le rétablissement de l'ordre et de la paix, représente les mêmes principes. C'est ce que disait encore, il y a peu de mois, le chef de ses troupes, comme le précurseur d'une nouvelle ère de félicité. Tout pays qui a voulu avoir un avenir est devenu grand et fort en suivant cette voie. Unis, loyaux et fermes, Dieu nous donnera la force pour atteindre le degré de prospérité auquel nous aspirons.

Mexicains! L'avenir de votre beau pays est entre vos mains : quant à moi, je vous apporte de la bonne volonté, de la loyauté, et la ferme intention de respecter vos lois, tout en les faisant respecter avec une autorité inébranlable. Unissons-nous pour atteindre le but commun, oublions les mauvais jours du passé, ensevelissons les haines des partis, et l'aurore de la paix et d'un bonheur mérité se lèvera radieuse sur le nouvel empire. »

J'escorte l'empereur

14 août — Ça! Qu'on fourbisse mon sabre, qu'on nettoie mes étriers ; mettons notre spencer à manger le rôti. Je suis de service pour aller à San Juan del Rio, au devant de Sa Majesté impériale et royale Maximilien 1er. Je regarde mon peloton. Il est superbe. Maximilien va, du reste, retrouver des figures de connaissance. Nous étions à Solferino.

Le dîner du 15 août

15 août —L'empereur du Mexique vient d'avoir une idée touchante. Il a reçu à sa table, aujourd'hui 15 août, toutes les troupes françaises placées sur son passage à San Juan del Rio, depuis le général Mangin jusqu'au dernier troupier, disant qu'il savait qu'en France les soldats se réunissaient dans un banquet commun pour fêter la saint Napoléon, et qu'il voulait faire comme eux. — Cette soirée m'a vivement frappé.

Steeple-chase

29 août — *Sportsmen* parisiens, saluez ! Nous venons de courir un steeple-chase devant l'empereur du Mexique : douze haies, six fossés et une banquette irlandaise! Il y avait course de soldats, de brigadiers et de sous-officiers; enfin celle des officiers. M. le capitaine Adam, du 3e chasseur d'Afrique, est arrivé premier sur un cheval arabe de la province de Constantine; M. de Saint-Sauveur, sous-lieutenant au 3e zouave, est second, avec un cheval mexicain d'Aguascalientes. L'empereur Maximilien envoie au vainqueur un *zarape* (manteau mexicain) d'une valeur de 300 piastres (1 500 francs).

Maximilien

Le nouvel empereur du Mexique est un homme très séduisant. Une grande simplicité de manières chez lui n'exclut pas la distinction. Affable, bienveillant, il s'entretient familièrement de tout et avec tous. —Il possède à un très haut degré le don des langues : il parle français comme un Parisien, et ne s'adresse aux Mexicains que dans l'espagnol le plus pur. Croirait-on qu'il a eu le courage d'apprendre assez d'aztèque pour parler aux Indiens, accourus sur son passage, dans leur propre langue qu'ignorent même la plupart des Mexicains. — Il a surtout un tact inouï pour chercher à prendre immédiatement les allures de sa nouvelle patrie. Il ne monte à cheval qu'en uniforme de général ou bien habillé en cavalier mexicain, c'est-à-dire avec le sombrero, la veste brodée, les *calzoneras*, les éperons énormes et la selle argentée du pays. Chose rare chez un prince, il est mauvais cavalier. — On sait qu'en Autriche il servait dans la marine.

Simple histoire

Les officiers du 5e hussards, qui ont escorté l'empereur depuis Mexico, nous racontent une assez jolie histoire qui se serait passée le jour de son entrée dans la capitale. Je la note sous toute réserve ; mais pour qui connaît l'armée mexicaine, elle est tout à fait vraisemblable.

Sa Majesté arrive au palais impérial. Une garde d'honneur du 3e zouaves l'y attend. L'empereur préfère pour son installation une garde mexicaine. La journée se passe en réceptions solennelles; mais, le soir, les rois éprouvent ainsi que les autres mortels le besoin vulgaire de se coucher. Retiré dans ses appartements, il entend comme une vague rumeur. Un peu impressionné dans ce pays tout nouveau pour lui, il entrouvre les rideaux et regarde avec un peu d'inquiétude sur les terrasses du palais qui font face à ses fenêtres. Une foule respectueuse, mais curieuse, cherche à voir le coucher de Leurs Majestés.

Assez surpris, il s'informe, et apprend que l'officier de garde mexicain a vendu un réal (12 sous) par tête le droit d'entrer au palais pour voir le coucher de l'empereur. La garde mexicaine fut immédiatement relevée par les zouaves. Le plus fort, c'est qu'on ne put jamais faire comprendre à cet officier pourquoi il avait déplu à l'empereur.

L'impératrice Charlotte

L'impératrice Charlotte n'a pas accompagné l'empereur dans ce voyage; nous ne la voyons donc pas, mais nos camarades des hussards nous en font un portrait tout à son avantage.

Sympathique, bienveillante, elle est, dit-on, aimable pour tout ce qui l'approche. Elle prend surtout son parti en brave des mille petits accidents imprévus qui surgissent dans la vie matérielle de ce nouvel empire.

Elle raconte elle-même en riant aux larmes sa première entrevue avec la femme d'un des principaux personnages du gouvernement, qui avait cru témoigner tout son dévouement en donnant à sa souveraine l'Abrazo mexicain [7]. Puis, non contente de cette marque de tendresse, elle avait tiré de sa poche un paquet de cigarettes et l'offrit à Sa Majesté avec le classique : « Gusta Usted? — (Les aimez-vous?) » L'impératrice Charlotte conserva son sérieux et s'excusa de son mieux, en disant que son médecin lui défendait de fumer.

Tournée officielle

Sa Majesté voyage assez simplement : six voitures attelées en poste, douze chevaux de selle composent ses équipages. Pour escorte, un escadron de cavalerie française et un escadron mexicain du 1er régiment de cavalerie de sa garde, qu'il vient de créer. Ce régiment a une tenue analogue à celle des chasseurs d'Afrique, auxquels il ressemble... de loin !

Voici l'ordre de route : deux pelotons de cavalerie à deux cents pas, en avant-garde. Un escadron entier autour de la voiture ou du cheval de l'empereur. Les voitures de suite. Les chevaux de main. Enfin deux pelotons de cavalerie à l'arrière-garde. L'escadron qui entoure la personne même de

[7] L'Abrazo consiste à prendre dans ses bras la personne à qui on le donne, en lui passant la tête par dessus l'épaule, absolument comme l'on s'embrasse au théâtre français.

l'empereur est un jour mexicain, et le lendemain français.

On marche au grand trot quand l'empereur ne travaille pas; mais souvent tout d'un coup, s'il lui vient une idée, il veut écrire ; alors toute cette colonne lancée passe brusquement au pas, quelquefois même s'arrête net, pour repartir vivement quand il a achevé de prendre des notes.

Quel charmant voyage ! Nous visitons ainsi tout le Baquillo. Traversant les villes en fête, séjournant dans des haciendas splendides, dont les riches propriétaires rivalisent d'amour-propre pour offrir les divertissements les plus curieux du pays à l'auguste personnage qui les visite.

Chasseurs d'Afrique et vaqueros

Je n'aurais pas la fibre chasseur d'Afrique, si je ne mettais pas dans mes notes la journée d'aujourd'hui. Nous avons été visités l'hacienda de Las Crucès, où l'on donnait à l'empereur le spectacle d'une *marca* (marquage) de taureaux. Tous les ans on marque du fer du propriétaire les bestiaux et les chevaux de l'*hacienda*, qui, lâchés ensuite dans les immenses pâturages d'alentour, vivent abandonnés à eux-mêmes jusqu'à ce que l'on ait besoin d'eux ; alors un *vaquero* monte à cheval et, prenant au lasso l'animal dont on a besoin, le ramène à l'habitation.

La veille du jour où l'on doit marquer le troupeau, ce qui est une fête pour les *péons*, comme la vendange ou la moisson chez nos paysans, on a cerné le *ganado* (troupeau) de bœufs ou la *cavalla-*

da (troupeau de chevaux), et des *picadores* armés de leurs lances l'ont enfermé en le chassant devant eux dans un *corral* (enceinte entourée de palissades) d'où les bœufs ne peuvent sortir qu'un à un.

On entrouvre la porte et on laisse échapper un taureau, qui arrive bondissant au milieu d'une espèce de cirque où sont groupés tous les spectateurs. Deux cavaliers font tournoyer leurs lassos, et l'un, saisissant les jambes de devant, l'autre celles de derrière, ils partent tous deux au galop, abattant le malheureux taureau, qui tombe, comme on dit vulgairement, les quatre fers en l'air. Le marqueur s'approche et le fer rouge, au chiffre du maître, s'imprime profondément dans la cuisse de l'animal immobile. Plusieurs taureaux ont été successivement abattus et marqués, avec l'ardeur et l'adresse qu'apportent les Mexicains à ces exercices, qu'ils prisent fort, lorsque le majordome, abordant son maître, vient lui parler tout bas avec animation.

L'*hacendero*, se tournant vers l'empereur, lui dit qu'un des soldats français prétend que, dans son village, on fait beaucoup mieux, sans avoir besoin de cheval ni de lasso. On veut qu'il prouve ce qu'il avance, et on le met au défi. Le chasseur me demande la permission, que je lui accorde, assez inquiet de savoir comment il s'en tirera et craignant surtout un échec devant des Mexicains.

On fait sortir un taureau noir, maigre, ardent, nerveux. L'animal se rue, tête baissée, sur cet homme à pied, qui l'attend tranquillement les jambes écartées. Je ferme les yeux pour ne pas le voir tuer, quand des bravos enthousiastes et les cris *Que viva el cazador !* (vive le chasseur !) me font regar-

der. Mon homme, saisissant le taureau par les cornes, l'a renversé d'un tour de main. Les bras roidis, un genou en terre, la lèvre supérieure légèrement retroussée, il crie par-dessus son épaule au marqueur : « N'aie pas peur, je le tiens. » Là, comme au feu, le régiment avait eu un succès.

27 octobre — Ce charmant voyage fait en escortant le nouvel empereur du Mexique dure jusqu'à la fin d'octobre. Nous entrons avec lui à Toluca, où nous trouvons l'impératrice qui, accompagnée du maréchal Bazaine, est allée au devant de son auguste époux.

Déjeuner sur l'herbe

29 octobre — Il fait très chaud, il est onze heures du matin, il y a encore une dizaine de lieues d'ici à Mexico. Je trotte à la portière de Leurs Majestés. C'est très flatteur. Leurs Majestés daignent m'adresser de temps en temps un sourire bienveillant. Je connais bien des gens qui seraient enchantés à ma place. Eh bien ! Franchement, dussé-je passer pour ridicule, j'aimerais bien mieux être arrivé : j'ai une faim terrible, et une soif encore plus grande.

Mon brigadier d'avant-garde fait demi-tour et me prévient qu'on aperçoit une troupe de cavaliers qui arrive du village de Santa-Fé. C'est le maréchal Bazaine qui vient recevoir l'empereur Maximilien. Quelle bonne idée il a eue : il a fait préparer un splendide déjeuner sous les tentes dressées sur un point culminant, d'où l'on découvre le magnifi-

que panorama de la ville et de la vallée de Mexico. Je suis forcément du déjeuner, puisque je suis d'escorte. Tout le monde admire le paysage, moi je le connais déjà, et j'ai trop faim pour regarder autre chose que la table. L'empereur, touché de cette délicate attention (je suis sûr qu'il avait aussi faim que moi), écrit le lendemain au maréchal Bazaine la lettre suivante :

« Mon cher Maréchal,

C'est encore sous l'impression causée par la charmante hospitalité improvisée par vos soins à Cuajimalpa, que je viens, au nom de l'impératrice et au mien vous en remercier bien cordialement. Veuillez, mon cher Maréchal, en faisant savoir à tout votre beau corps d'officiers présents ce matin à ma rentrée, combien j'ai été sensible à leur chaleureux accueil, recevoir mes salutations amicales.

Votre affectionné,

Maximilien. »

L'entrée de Leurs Majestés dans la capitale a eu lieu sans pompe et sans apprêts, conformément au désir exprimé par l'empereur, qui était seul, sans escorte, dans une calèche découverte avec l'impératrice. Des centaines de cavaliers et d'élégants équipages couvraient dès le matin la route de Toluca ; les routes étaient pavoisées, jonchées de fleurs et encombrées de monde ; mais la réception, toute spontanée de la part de la population, n'avait aucun caractère officiel. C'est au palais seulement que

Leurs Majestés ont trouvé le maréchal Bazaine, les ministres et l'archevêque. Le soir, les édifices publics et les maisons particulières ont été brillamment illuminées.

La commémoration des morts

2 novembre — Un service funèbre en l'honneur des victimes de l'armée française qui ont succombé au Mexique a été célébré dans la cathédrale. Le maréchal commandant l'armée française mexicaine y assistait avec tout son état major, et M. l'abbé Testory, aumônier en chef de l'armée française, a prononcé une oraison qui a vivement ému l'assemblée.

Il a rappelé les services et les faits d'armes du général Laumières, des colonels Mancel, Labrousse, Martin, Longueville, de l'intendant Raoul, du médecin en chef Lallemand, des commandants Foucauld, Capitan, Lamy, regrettant de ne pouvoir nommer tous les autres, officiers et soldats, que le brave aumônier pouvait appeler ses camarades, puisqu'il s'était trouvé à leurs côtés en Crimée, en Afrique, en Italie, à Sébastopol comme à Solferino, et qui sont venus cimenter de leur sang les fondements du trône de l'empereur Maximilien.

Coup d'œil sur la situation

Pendant que l'empereur Maximilien parcourt ses nouveaux États, se fait connaître et apprécier; pendant que l'on organise tous les rouages civils et militaires, Juarez se remue aussi, et les dissidents tentent une dernière partie. Une série de mouvements de nos colonnes les rejettent encore plus loin dans le Nord. Voici du reste l'exposé de la position militaire de l'armée franco-mexicaine, et le résumé des mouvements qu'elle a exécutés pendant cette période.

À la suite du glorieux combat livré au Cerro de Majoma par le colonel Martin qui achète la victoire au prix de sa vie, les troupes juaristes se sont débandées et révoltées ; les généraux Mascarenas, Alcadi et Sancho Ramon, ont été tués, le fameux Carvajal grièvement blessé, et Juarez lui-même, escorté par une centaine de cavaliers, derniers débris de son armée, était le 27 septembre en pleine fuite sur Chihuahua. A la même date, Patoni, dont les troupes s'étaient dispersées, se trouvait à Nazas, n'ayant plus autour de lui que quelques officiers, et Ortéga avait été abandonné même par son état-major.

Le général de Castagny, qui occupait Monterey avec une partie de sa division, a été remplacé dans ses positions par la brigade Lopez, de la division Méjia, et a concentré ses troupes à Durango où il a dû arriver le 10 novembre. Dans cette ville, la population est animée du meilleur esprit, et les jeunes gens se signalent par leur empressement à s'enrôler dans la garde nationale.

Tout le Nouveau-Léon et la rive droite du Rio Bravo, qui sépare le Mexique du Texas, sont occupés par les troupes du général Méjia, qui se trouve de sa personne à Matamores, et qui a pu en outre, en faisant remplacer à Bagdad par ses forces les marins débarqués de notre escadre, donner à l'amiral Basse toute facilité de rentrer à la Veracruz.

Le commandant en chef se loue beaucoup des services rendus par la marine, dont la présence à Bagdad a puissamment contribué à la prise de Matamoros et conséquemment à la soumission du général Cortina qui l'a suivie; l'occupation très prochaine de Piedras Négras va compléter les résultats de cette expédition dans le Nord, qui assure au trésor mexicain des revenus de douanes considérables. Rien d'important à signaler dans les provinces de Mexico, de Tampico et de Puebla.

Les opérations militaires au Mexique se concentrent maintenant sur Colima, Mazatlán et l'État de Durango. Le général Douay s'est emparé le 2 novembre de Colima; l'ennemi démoralisé par plusieurs échecs successifs n'a pas cherché à défendre la ville et y a laissé toute son artillerie de position. L'état sanitaire de notre colonne est excellent.

La marine impériale, partie le 8 novembre de San Blas, débarque le 10, le bataillon de turcos du commandant Munie devant le port de Mazatlán sur le Pacifique, pendant que le général Lozada, venant de Tepic avec une colonne de 3 000 hommes, appuie le mouvement en suivant le littoral. Dans le Nord, le général de Castagny continue sa marche vers Durango, venant du Nouveau-Léon. Cette longue route s'accomplit dans de bonnes conditions.

Ce n'est pas un des moindres titres de gloire, dit le commandant en chef, que l'énergie rare avec laquelle nos troupes ont parcouru l'immense étendue d'un pays sans route et coupé de rivières débordées. La colonne du général de Castagny arrive le 26 octobre à Torillon, sur le Rio de Nazas, dans le nord-est de l'État de Durango. La sécurité naît partout où passent nos troupes; les armes enlevées à l'ennemi servent à l'armement des gardes nationales rurales. Les bandes isolées qui inquiétaient le pays diminuent chaque jour. Plusieurs chefs de bandes, réfugiés dans la Sierra Madré, sont en pourparlers pour leur soumission à l'empire et leur retour à Mexico.

Le retour de l'Empereur a été le signal de la reprise des affaires et de la publication de divers décrets prescrivant les mesures les plus importantes. Il faut citer avant tout la création et l'organisation des milices rurales que devront former tous les propriétaires de mines ou de domaines. La milice sera divisée en deux bans : le premier, les hommes les plus jeunes, qui feront le service actif; et le second, ceux destinés à la garde sédentaire. Ces forces, bien montées et bien commandées et auxquelles l'incorporation d'un certain nombre d'étrangers donnera de l'impulsion, seront spécialement appliquées à la garde des terres, des villages, et à la poursuite des brigands et des pillards.

Pour amener la destruction des bandes, l'empereur s'est dessaisi du droit de grâce, et a décidé qu'on traduirait devant le conseil de guerre français tous les voleurs et assassins pris les armes à la main, la période militaire étant terminée, et les hommes

qui violent le respect des personnes et des propriétés pour vivre de rapines méritant d'être mis hors de la loi. De son côté, le maréchal Bazaine a prescrit à tous les dissidents qui ont fait leur soumission de se présenter aux autorités pour en recevoir un sauf-conduit, et justifier qu'ils tiennent fidèlement le serment qu'ils ont prêté au nouveau gouvernement.

Une chose qu'on ne voudra pas croire en Europe, mais qui peut donner une idée du désordre et de l'anarchie auxquels ce malheureux pays est en proie depuis cinquante ans : *aucun Mexicain ne sait exactement son âge*. Il n'existe aucun état civil, aucun acte authentique. Les curés seuls ont un simulacre de registres, qu'ils tiennent avec la paresse et la vénalité particulières au clergé mexicain, le plus méprisable du globe.

Afin d'arriver à connaître exactement le chiffre et les mouvements de la population, il vient d'être ordonné de remettre exactement copie des actes de naissance, de mariage et de décès aux autorités préfectorales, qui arriveront ainsi à former un véritable état civil tel qu'il existe en Europe.

Les renseignements les plus favorables sont reçus des deux rives du Rio Antigua, d'Abrarado, de Minatitlan, de Carmen et du Yucatan. Les troupes interventionnistes de Morida étaient sous les murs de Campêche ; la prise imminente de cette ville devait compléter l'occupation de toute la côte, depuis la pointe de Yucatan jusqu'à Tampico. La compagnie du chemin de fer a définitivement fait choix d'un directeur muni de pouvoirs qui lui permettent de donner une activité nouvelle aux travaux. La situation commerciale est dans une prospérité

toujours croissante; les convois de marchandises expédiées de la Veracruz sur Mexico ne discontinuent pas.

Les turcos à cheval

On me racontait l'autre soir un mot que l'on prête au général de Montauban. L'empereur discutant avec lui la composition de l'armée partant pour la campagne de Chine, aurait dit :

− Somme toute, général, l'infanterie est la reine des batailles.

− Oui, sire, répondit le comte de Palikao, mais c'est une reine bien stérile si la cavalerie ne la féconde pas.

Ceci me frappa beaucoup, d'autant plus que j'en avais sous les yeux l'application immédiate. Certes, si une arme nous a fait défaut dans la guerre du Mexique, c'a été la cavalerie. Que d'affaires manquées ! Que de succès incomplets ! Que de fatigues inutiles pour l'infanterie! Nous avions beau, suivant le mot de l'énergique colonel du Barail, remplacer la quantité par la qualité, nous ne pouvions pas être partout.

Deux escadrons de chacun des trois régiments de chasseurs d'Afrique, deux escadrons du 5e hussard et quatre escadrons du 12e chasseur de France composent toute la cavalerie du corps expéditionnaire. Ces chiffres sont bien, par rapport aux effectifs des autres troupes, dans la proportion que

prescrivent les principes généraux de l'art militaire : mais nous avons affaire au Mexique à un ennemi qui combat d'une façon exceptionnelle, dans un terrain tout particulier.

Chez l'ennemi, au contraire, la cavalerie forme plus des deux tiers de l'armée régulière et tous les partisans irréguliers sont à cheval. Le cheval mexicain, petit, agile, infatigable, est admirablement approprié par sa conformation et par son dressage à la manière de guerroyer de son maître. Passant partout comme une chèvre, s'arrêtant court étant lancé à fond de train, faisant des voltes impossibles sur les jarrets, il seconde admirablement son cavalier. Celui-ci, armé d'un *rifle* à huit coups et d'un revolver Colt, arrive au galop dans la poussière, à demi portée, sur les colonnes, fait feu et disparaît.

Il harcèle ainsi toute la journée, sans l'entamer, mais en l'inquiétant, une colonne d'infanterie d'autant plus facilement qu'elle est plus nombreuse, partant plus longue, tandis que la présence d'un seul peloton de cavalerie accompagnant l'infanterie suffît pour assurer la tranquillité de la marche, en tenant ces moustiques à distance.

Je ne parle pas des coups de main, des marches rapides, nécessaires contre un ennemi dont la tactique est de fuir sans cesse en avant pour revenir sur nos derrières. On n'a pas besoin d'être militaire pour comprendre qu'il faut de la cavalerie pour atteindre une troupe à cheval, quoique cependant notre infanterie ait fait sous ce rapport des choses fantastiques pendant cette guerre. Le maréchal Ba-

zaine, qui sait faire flèche de tout bois, n'a pas hésité un seul instant. Il a créé *les turcos à cheval*.

Pour bien comprendre l'esprit de cette formation, il est indispensable de savoir que le turco est un être tout à fait différent du spahi. Le spahi, c'est l'homme de grande tente, c'est le fils de famille qui sert la France autant pour donner un gage de la fidélité de son père le caïd, que pour voir un jour sur son burnous le ruban rouge et cette étoile dont les scintillements l'éblouissent sur la poitrine du Roumi (Français) qui le commande ; mais il ne faut pas l'emmener dans une guerre lointaine : il est marié, il a des enfants, des chevaux, des troupeaux, des biens au soleil ; la nostalgie et le souvenir de la famille l'empêcheraient de servir.

Le turco, au contraire, l'enfant du hasard et des grands chemins, est resté lié par la pauvreté, dans un état de dépendance qui l'a privé du château en Espagne que bâtit tout Arabe dans ses rêves : avoir des armes et posséder un cheval! La France lui a donné des armes, mais il marche à pied ; et lorsqu'il voit passer, comme une vision rapide, ces cavaliers brillants sur de fougueux étalons, il redit en soupirant ce verset du Coran :

« Le bonheur est dans les bras de la femme et sur le dos du cheval. »

Donner un cheval au turco, c'est lui donner ce qu'il veut, c'est réaliser son rêve. Le maréchal Bazaine le savait bien. Les résultats ne se sont pas fait attendre. Un ordre du jour du quartier général nous annonça la transformation des compagnies de tirailleurs algériens en escadrons. Cette nouvelle fut reçue avec joie par les officiers des turcos aussi bien

que par la troupe, et chacun apporta dans cette organisation le zèle et l'activité que l'on met d'ordinaire aux choses qui vous plaisent.

Le premier essai fut fait à Guadalajara par les soins du commandant Munier, (aujourd'hui lieutenant-colonel). Deux cents chevaux furent achetés, dressés et harnachés en quinze jours. Les turcos étaient littéralement fous de joie. A la première sortie qu'ils firent, on eut toutes les peines du monde à empêcher ces grands enfants de se livrer à une fantasia effrénée.

Un jour les zouaves, pliés sous leur sac énorme, marchaient dans la poussière le pas élastique et relevé qui caractérise cette arme, et les turcos passaient en se redressant sur leurs chevaux le long du bataillon pour prendre la tête de la colonne, à l'avant garde, — place habituelle de la cavalerie dans la guerre du Mexique, — lorsqu'un des fils de Mahomet arrête son cheval et, s'adressant au zouave qui cheminait près de lui, lui dit dans son patois franco-arabe, avec le rire énorme d'un turco en belle humeur :

− Didoi, moussiou zou-zou, quis qui c'est toi, toi coullioum, coullioum el barda ; quif-quif el bourricot, à présent moi spahi !

Ce qui veut dire en français :

− Dis donc, monsieur zouave, qu'est-ce que c'est que toi, tu portes toujours, toujours le bât comme un bourricot ; moi à présent je suis spahi !

Sur ce, il ponctua sa phrase d'un cri sauvage, en faisant faire à son cheval un bond fantastique. Les zouaves se fâchèrent, et le capitaine des turcos fit prudemment sonner au trot pour éviter une collision.

Voici l'équipement de cette nouvelle cavalerie qui nous a rendu d'importants services.

Leurs chevaux sont de bonne race mexicaine, très doublés et achetés à l'état sauvage. Mais entre les jambes des turcos leur dressage n'a pas été long. Chaque défense du cheval est un amusement de plus pour ces enragés faiseurs de fantasia. La selle et la bride mexicaine —analogues du reste au harnachement arabe—leur plaît beaucoup. On leur a laissé leur fusil d'infanterie avec la baïonnette. Ils le portent en bandoulière comme les chasseurs d'Afrique. On leur a donné de plus un sabre de cavalerie, fixé à la selle entre les quartiers et les sangles, suivant le système arabe et mexicain. À cheval, ils ont supprimé le turban et n'ont plus que la chéchia (calotte rouge à long gland).

Leurs clairons ont changé avec bonheur l'embouchure de leur instrument contre une embouchure de trompette et ont appris promptement les sonneries de la cavalerie. La molletière et les guêtres ont disparu pour être remplacées par une longue botte en cuir fauve et souple, armée du lourd éperon mexicain. Le *ginète* (cavalier mexicain) ne se hasarde plus maintenant à venir caracoler sur le flanc des colonnes françaises. Derrière chaque broussaille, à chaque détour du chemin, il voit surgir tout d'un coup devant lui la face noire d'un turco qui,

brandissant une lame brillante, lance à sa poursuite un cheval aussi agile, aussi souple que le sien.

Ces diables noirs vont, viennent, passent, repassent, disparaissent et reviennent; voltigeant sans cesse comme un essaim de guêpes autour de nous pendant la route. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu un turco marchant au pas. Le métier du cheval de fiacre est une sinécure auprès de celui de cheval de turco. Aussi nos braves *negros* font une prodigieuse consommation d'animaux; mais ils en prennent tant à l'ennemi, que l'on peut bien leur en laisser crever quelques-uns pour se distraire. La prise d'Acapulco, celle de Matamores, la première occupation de Mazatlán, la surveillance entière des Terres Chaudes et une foule de razzias et d'arrestations heureuses, tels sont les services qu'ont rendus les turcos pour remercier le maréchal Bazaine de les avoir transformés en spahis.

Un billet de logement à Durango

8 décembre — On me donne mon billet de logement en arrivant à Durango, et l'officier de place chargé de nous loger me prévient que je suis dans une très belle maison, mais chez des juaristes endiablés qui me recevront par force. Il faut faire contre fortune bon cœur. Je comprends parfaitement que je ne dois pas être précisément l'homme de leurs rêves ; mais ce n'est ni pour mon plaisir ni pour le leur que je suis à Durango, moi, né natif de la grande avenue des Champs-Élysées : (je vous donnerais bien le numéro, mais M. Haussmann a

démoli mon berceau.) Après avoir conduit et installé mes hommes et mes chevaux à l'ancien quartier des *lanceros*, je pars avec mes ordonnances, mes chevaux et mon mulet de bagages pour l'endroit indiqué par mon billet de logement.

Belle maison, écuries superbes! Mes ordonnances sont enchantés, les chevaux aussi : ils ont de la litière jusqu'au ventre, cela ne leur arrive pas tous les jours en campagne ; seulement, c'est le palais de la Belle au Bois Dormant, tout est fermé, excepté le logement destiné à l'officier français. J'ai un salon, une chambre à coucher et un cabinet de toilette, le tout meublé avec une recherche qui sent la femme, et la jolie femme. Il y a des traces d'habitation récente, un parfum léger remplit la chambre; mais d'habitants point. Tous les autres appartements de la maison sont fermés avec un soin scrupuleux.

On me traite décidément en paria. Comme je suis un paria armé, on me donne un logement confortable, mais on évite ma présence, c'est évidemment l'hospitalité forcée. Du reste, j'étais prévenu, je me résigne... c'est dommage, car cette chambre est pleine justement de parfums que j'aime ; et la musique nouvelle, éparse sur le piano ouvert, est mêlée avec des numéros de la Vie Parisienne et du Figaro.

J'entre dans ce coquet appartement, où je fais tache avec mes vêtements souillés de la poussière de la route, ma barbe longue, mon sabre traînant et mes bottes crottées. La glace de Venise qui est devant moi me fait honte et ces apparences de vie civilisée me donnent un accès de nostalgie… O

Paris, que tu es loin ! Et que tu coûtes cher, gloire militaire!....

La journée entière se passe sans que j'aie aperçu âme qui vive. Mes ordonnances vont et viennent dans ce palais désert ; mes chiens courent dans toutes les galeries flairant toutes ces portes fermées, et moi je fume une quantité prodigieuse de cigarettes en pensant à la France et aux gens que j'aimais autrefois. Imbécile ! Comme si un soldat pouvait avoir un cœur.

À six heures, je vais dîner avec mes camarades; je suis très désagréable et je trouve tout le monde bête. C'est, je crois, plutôt moi qui le suis. Je rentre dans ma maison vide. La lune s'est levée, elle tombe d'aplomb sur le piano ouvert qu'elle éclaire d'une façon provocante. Je ne sais comment, je me trouve assis sur le tabouret, mes mains sur le clavier et je joue de souvenir une mélodie de Schubert. Une porte s'ouvre dans la tapisserie, un rayon de lumière éclaire l'appartement obscur, et je vois venir à moi un grand garçon à figure sympathique qui me tend la main, me disant dans un français assez correct :

− Venez, cher Monsieur, quand on joue ainsi du piano on est de tous les pays.

II m'emmène et me présente à une femme charmante, une Mexicaine blonde!

− Nous nous sommes déjà vus, me dit-il en souriant, et je vous reconnais parfaitement. Cette cicatrice, ajoute-t-il en me montrant une ligne blanchâtre qui lui zébrait le front, est de votre main, et la

balle qui a coupé l'oreille de votre grand cheval gris sortait de mon revolver. Je suis don Manuel Arce, le colonel des Lanciers-Rouges de Cholula. Puis, me tendant la main avec un bon sourire, il m'embrassa, tandis que sa femme essuyait une larme ! J'ai passé quinze jours chez lui, je ne les oublierai jamais.

12 Décembre — Je regarde la carte du Mexique, et je suis frappé d'étonnement en voyant tout le pays que nous avons parcouru et que nous tenons dans la main. Il ne nous reste plus à connaître que cette Sonora aux récits merveilleux, dont le nom magique a presque le tintement d'une pièce d'or, et sur laquelle plane la grande ombre de Raousset Boulbon. Le général de Castagny est chargé de ce mouvement; nous venons le rejoindre à Durango, où il forme sa colonne expéditionnaire.

Durango est la capitale de la Nouvelle-Biscaye. Les habitants y ont un type différent des autres Mexicains. Tout cet état est sympathique à l'intervention; aussi nous sommes reçus à bras ouverts. Les bals et les fêtes se succèdent sans interruption, pendant que nos troupes se massent dans cette ville qui va être le point de départ des opérations sur la Sonora. On en cause beaucoup, et les habitants de Durango ignorent ce pays presqu'autant que nous. Par conséquent, on nous raconte beaucoup de choses qui me paraissent au moins exagérées. Enfin nous verrons bien.

Les sauvages, les fameux sauvages dont on parle dans les livres, ceux qui ont des plumes, des arcs et des flèches, sont, dit-on, dans les forêts qui

séparent Durango de Mazatlán. Les fillettes au bal vous racontent sur ce sujet, entre deux quadrilles, des histoires qui vous donnent froid dans le dos. Je ne me doutais guère, quand tout enfant je lisais Cooper, que je serais un jour appelé à combattre ces bonshommes tout nus et que je pourrais être scalpé par un vrai Peau-Rouge. Décidément la guerre est une chose bizarre.

LIVRE III
EXPÉDITION DE SINALOA ET SONORA

Départ de Durango

Le général de Castagny a mis ses troupes en mouvement dans la dernière quinzaine de décembre 1864. Il a confié la première colonne au colonel Garnier. Il commande lui-même la seconde. Le lieutenant-colonel Cotteret ferme la marche.

1er Janvier — On amène nos chevaux, à cinq heures du matin, à la porte du bal que nous ont donné comme adieu les habitants de Durango. Nous allons changer de pays. Six jours de marche, et nous allons être dans une terre nouvelle, inconnue, terre chaude qui fait peur aux gens de par ici. Les habitants y sont d'un autre caractère que ceux des hauts plateaux. On les appelle *Jarochos* (littéralement,

gens de l'arc), et ils appellent avec dédain les Mexicains d'en haut *Chileros* (mangeurs de chile).

Nos petites amies, qui ont dansé toute la nuit avec nous, nous serrent la main avec de grosses larmes dans les yeux et, sans se soucier du qu'en dira-t-on, viennent carrément nous embrasser une dernière fois avant de monter à cheval. Les Mexicaines ont plus d'expansion que les Françaises. Elles prétendent que nous ne reviendrons pas de Sonora.

Je ne partage pas leur opinion.

Dans la montagne

6 Janvier — Nos amis de Durango nous avaient bien prévenus que nous aurions froid dans la Sierra Madre. Nous campons à Las Russias dans une forêt de pins, avec deux pouces de neige. Un vrai bivouac de Russie. C'est dur pour des gens qui sont au Mexique depuis trois ans. Mais nos guides nous rassurent. Dans quelques jours nous serons dans les Terres Chaudes. Les plateaux de la Sierra sont à plus de 2 000 mètres au-dessus de la mer, et la pente est tellement roide que deux ou trois étapes nous feront descendre 1 500 mètres : de là, ces changements de température.

Quels défilés ! Quelle végétation ! Quels terrains ! C'est beau comme la Suisse. Nous passons en tremblant le Voladero, corniche de six pieds de large, contournant la montagne avec le rocher à gauche, et à droite un précipice de plus de mille mètres de profondeur.

Je suis très grognon tout le long du chemin, je refuse formellement de m'extasier avec mes camarades sur ces belles horreurs, parce qu'il faut marcher à pied tout le temps en menant son cheval par la figure, et que je suis un triste piéton. J'ai toujours admiré le courage du petit fantassin qui se battait après une étape de vingt lieues ; quant à moi, à sa place, je serais certainement resté en route.

C'est dans ces terrains tourmentés qui sur un rayon de cinquante lieues à la ronde ne présentent qu'un seul passage possible, que viennent s'embusquer les Apaches et les Comanches, accourant du fond de la Sonora sur cette route forcée pour s'emparer des convois qui montent les marchandises d'Europe, débarquées sur le Pacifique aux ports de San Blas, de Guaymas et de Mazatlán.

Malgré toute notre curiosité devoir les sauvages, nous n'en rencontrons pas un, bien que nos guides en aient une peur terrible et prétendent que les Peaux-Rouges nous suivent, couchant chaque nuit à cent pas du camp. Je traiterais volontiers ces histoires de fables, si nous ne trouvions à chaque instant les crânes et les squelettes des victimes de ces bêtes féroces à deux pattes. Quant à nous, il paraît qu'ils nous regardent comme un gibier dangereux.

Après avoir traversé des forêts de pins, nous entrons dans des forêts de chêne. Je retrouve toute la végétation décrite par Cooper, je m'attends à chaque instant à voir sortir de derrière un arbre Natty Bumpoo, la longue carabine. Nous ne sommes pas encore dans les Terres Chaudes. C'est tout à fait le climat de la vieille Europe. Les nuits sont fraîches,

on allume des feux ; des arbres centenaires tombent sous la hache de nos chasseurs, et à ces bûchers, dignes des héros d'Homère, nous faisons comme eux rôtir des bœufs entiers.

L'ennemi est loin ; c'est en quelque sorte une zone de terrain neutre complètement inoccupé ; on marche tranquillement, forcément à la débandade, puisque le sentier tracé ne laisse passage qu'un par un. D'ailleurs, la colonne Garnier est devant nous, et comme il n'y a qu'un chemin, elle a dû forcément balayer devant elle les éclaireurs ennemis.

Depuis notre départ de Durango, nous montons toujours. Nous voilà au bivouac de *Buenavista* (Belle vue). Nous campons dans un petit bois charmant, au pied d'un rocher d'où jaillit un petit ruisseau. Nos guides nous engagent à grimper sur la plate-forme du rocher. Très paresseux de ma nature, je refuse net, et laisse mes camarades tenter seuls cette ascension ; mais bientôt leurs cris d'enthousiasme piquent ma curiosité, et je me décide à les rejoindre. Je ne regrette pas ce mouvement irréfléchi : c'est un de ces spectacles qu'on n'oublie pas. Au-dessous de soi, aussi loin que la vue peut s'étendre, l'on découvre des masses de verdure changeant de ton à chaque étage, la végétation variant avec la température, et la pente étant tellement roide qu'une lieue de marche nous donne une différence de chaleur appréciable au thermomètre ; puis, à l'extrême horizon, on aperçoit une ligne bleuâtre qui brille ça et là de reflets argentés aux points où porte le soleil, c'est la mer... c'est l'océan Pacifique.

Nous irons t'y baigner, Ali, mon bon cheval ; tu t'es déjà roulé sur le sable des plages de la Méditerranée et de l'Atlantique, et si tu n'es pas aussi connu que Gladiateur, tu as plus voyagé que lui.

À partir du bivouac de *Buenavista*, nous descendons toujours. Mais de même que nous avons été obligés de mettre pied à terre pour monter, c'est encore sur nos jambes que nous suivons ces sentiers escarpés. Nos chevaux ne s'en plaignent pas. Quant à moi, c'est bien la partie de la campagne où j'ai déployé le plus d'héroïsme.

Je conduis Ali par la bride, il vient de temps en temps mordiller mon képi en faisant des petits sauts de chèvre derrière moi ; il relève sa lèvre supérieure en me montrant ses dents un peu jaunies ; décidément, il se moque de son maître qui s'en va à pied, trébuchant à chaque pas. J'ai une envie atroce de lui monter dessus, pour voir qui rira le dernier, mais les hommes sont à pied par ordre, ce qui ne les amuse pas plus que moi, or, en ma qualité de supérieur, je leur dois l'exemple : soyons sérieux comme il convient à notre grade, et cachons nos impressions.

La pente devient de plus en plus roide ; on ne descend plus, on déboule. Enfin, nous sommes en bas, au bivouac de Tépalcatès, en pleine Terre Chaude. Ici des orangers en fleurs, des bananiers, de l'acajou, des lianes ; au-dessus de nos têtes, des plans couverts de chênes, et tout en haut, les pins de Las Russias, avec leurs cimes couvertes de neige. Nous campons au bord du Rio de Mazatlan, qui va se jeter dans l'océan Pacifique.

Il n'est pas besoin d'être ingénieur pour voir qu'on pourrait aisément canaliser cette rivière et transporter ainsi jusqu'à la mer ces admirables bois de construction qui se perdent depuis des siècles.

Prise de l'Espina del Diablo

Voici les premiers êtres vivants que nous rencontrons depuis huit jours : c'est une partie du convoi de la colonne Garnier qui s'en revient à vide avec ses mulets de bât ; il apporte des nouvelles : on parle d'un grand combat. La nouvelle est certaine, officielle même.

Le colonel Garnier, avec le 51e de ligne et deux compagnies du 7e bataillon de chasseurs à pied, vient d'enlever l'*Espina del Diablo* (Épine du Diable) que défendait Corona.

Nous arrivons à notre tour à ce défilé célèbre : je n'ai pas vu les Thermopyles, mais je ne pense pas que le passage en soit plus difficile. La seule route qui conduit à Mazatlan est barrée par une montagne qui prend le nom d'Épine du Diable. Cette étrange configuration de terrain, peut-être unique dans le monde entier, fait de ce passage un des points les plus difficiles, militairement parlant.

Corona avait détruit l'unique sentier qui grimpait le long des flancs de la montagne, et, perché sur la crête de cette montagne à pic, il attendait avec 2 000 hommes d'infanterie l'effort de la colonne française. Il avait accumulé les moyens de défense, et l'art avait doublé les ressources de la nature. Ainsi, par exemple, indépendamment des

barricades formées par des abattis d'arbres, les Indiens avaient fait des espèces de filets en lianes qui, remplis de pierres, étaient suspendus en certains points de la côte. Là, en les coupant à un moment donné, on faisait culbuter ces pierres sur les colonnes d'assaut.

Les sapeurs français refirent tranquillement le chemin défait, et, en dépit des pierres, des arbres et du feu roulant de l'ennemi, on franchit l'*Espina del Diablo*. Les Français, arrivés au haut de la côte — après un combat de trois heures — la scène changea complètement. Nos hommes se lancèrent sur la descente de l'autre côté à la poursuite de l'ennemi débandé. Ces malheureux, épouvantés de se voir enlever dans une position réputée imprenable, perdirent la tête et se sauvèrent dans toutes les directions, se jetant à corps perdu dans les précipices qui bordaient la route pour éviter la terrible baïonnette.

Quand nous passâmes, trois jours après, une odeur infecte sortait des ravins, et le vol circulaire des *zopilotes* (vautours mexicains) au-dessus de l'abîme nous indiquait suffisamment le théâtre de l'action. On estime à 600 hommes les pertes de l'ennemi de l'*Espina del Diablo*.

C'est un des beaux faits d'armes de la campagne. Le colonel Garnier a poursuivi sa marche, harcelé toute la journée par des cavaliers ennemis. Décidément cette guerre du Sinaloa est assez difficile. La route, étroite et très accidentée, traverse des forêts vierges aux lianes inextricables. Ça et là surgissent des *veredas* (petits sentiers) presqu'invisibles, connus seulement des habitants du pays. Les

cavaliers de Corona, par deux, par trois, viennent lâcher sur la colonne française leur coup de fusil, et disparaissent au galop par ces coulisses, comme un diable d'opéra s'échappe par une trappe.

Le colonel Garnier, qui n'a pas de cavalerie pour les poursuivre, invente un moyen assez bizarre. La compagnie d'avant-garde met sac à terre et fait un kilomètre au pas gymnastique pour prendre position, pendant que les autres, sac au dos, marchent le pas lourd et tranquille de l'étape. La compagnie qui suit, arrivant à la hauteur de la première, exécute le même mouvement pendant que la compagnie de tête, passant en queue, reprend les sacs qu'elle avait laissés. Cette manœuvre retarde la marche, mais au moins on ne perd presque personne.

Combat de los Veranos

10 janvier — Le général de Castagny arrive à Los Veranos. Il y reçoit une correspondance du colonel Garnier, qui lui rend compte de son affaire de l'*Espina del Diablo* et termine par cette phrase : « L'ennemi, est nombreux, hardi, entreprenant. »

Pour qui connaît le courage froid et sérieux du colonel Garnier, ces paroles donnent à réfléchir. Pendant la nuit, toutes les mules de notre convoi passent à l'ennemi, par une trahison des *arriéros* (muletiers). Il faut cependant continuer à marcher. On met en réquisition un convoi civil et on dépose dans l'église, fortifiée à la hâte par le génie français, les marchandises qu'il transportait jusqu'au retour

des animaux empruntés. Une compagnie de chasseurs, à pied, commandée par le lieutenant Chauffeur, reste pour les garder.

11 janvier — La colonne du général Castagny, qui a continué sa route, couche à Siquieros. Au réveil, on voit arriver le fourrier de la compagnie Chauffeur. Quelle horrible nouvelle ! Quel désastre !

La veille au soir, 1500 cavaliers, commandés par Corona, abandonnant la colonne Garnier, évitant la colonne Castagny, sont venus tomber sur la compagnie de chasseurs à pied restée dans le village. Le lieutenant Chauffeur et son sous-lieutenant ont traversé trois fois ces masses à la baïonnette, mais ces héros n'ont pu passer tous. Les débris de cette compagnie sont à quelque distance; ils arrivent blessés, épuisés, après avoir erré toute la nuit pour rallier les Français. Le lieutenant Chauffeur est porté par ses hommes, il a trois blessures. Quelques prisonniers sont entre les mains de Corona; on ignore leur sort.

Mort du commandant de Montarby

On se reporte immédiatement sur Los Veranos pour se venger. En arrivant, point d'ennemis. Les traces d'une lutte terrible ont bouleversé le terrain ; l'église à moitié brûlée prouve qu'on n'a eu raison de ses défenseurs qu'en les incendiant. Pas une âme dans ce village. Tout le monde a fui épouvanté devant la vengeance française qui arrive. On s'arrête pour chercher les traces de l'ennemi et faire faire le café aux troupes. On s'installe pour la

grande halte. Les chasseurs d'Afrique sont à l'abreuvoir lorsqu'une forte colonne de cavalerie, débouchant des profondeurs d'un bois de bananiers qui était sur la gauche, fait irruption dans le camp, et arrive presque sur le général.

Le commandant de Montarby saute à cheval et s'élance le premier, suivi d'une poignée de chasseurs d'Afrique. Chacun rentrant successivement de l'abreuvoir, se jette par un, par deux, par trois sur l'ennemi. Cet élan instinctif a sauvé le camp, Corona est repoussé avec des pertes sérieuses; mais notre pauvre commandant est tué, la tête fracassée d'un coup de revolver. Peu de chefs seront regrettés comme M. de Montarby.

Occupation de Mazatlan

Pendant ce temps-là, la colonne Garnier a continué sa marche et est entrée dans Mazatlan, déjà occupé par la flotte qui avait débarqué le commandant Munier avec les turcos à cheval. Devant les canons de nos vaisseaux, Corona avait évacué la ville. Mais le commandant Munier était trop faible pour songer à faire des sorties à plus de deux lieues en dehors des murs. L'arrivée de la colonne Castagny l'a littéralement débloqué.

Le général de Castagny entre, trois jours après, à Mazatlan; nous autres, nous revenons sur nos pas pour battre un peu le pays et refouler Corona jusque dans la montagne, afin de faciliter l'approvisionnement de la ville. Après une quinzaine de jours de marche et de contremarches, nous avons

fait reculer les avant-postes de l'ennemi ; on peut circuler librement dans un rayon de vingt lieues à la ronde ; il nous est enfin donné à notre tour d'entrer à Mazatlan. Nos hommes attendent ce moment avec impatience. Ils vont enfin retrouver du vin, et il y a si longtemps que nous ne le connaissons plus, que de nom.

Un ancien ami

19 janvier — Nous sommes installés à Mazatlan, où nous trouvons l'escadre du Pacifique. Nous campons au bord de la mer. Les hommes étant au pansage, on voit se détacher de la flotte un canot coquet qui gouverne sur le camp de cavalerie. Nous allons au devant de nos visiteurs et nous retrouvons la bonne figure de notre vieil ami le commandant Rosier. Il ne commande plus l'Aube, il est capitaine de pavillon de l'amiral. Il est heureux de revoir son 3e chasseur d'Afrique. Il va caresser les chevaux.

− Hé ! Hé ! Mes dadas, leur dit-il, c'est pourtant moi qui vous ai amenés ici.

Il cause avec nos hommes, et passe plus de deux heures au camp. Nous ne l'avions pas oublié, s'il s'est souvenu de nous.

Mazatlan

Mazatlan, capitale du Sinaloa, ne ressemble en rien aux autres villes du Mexique. Ce port de mer, sur l'océan Pacifique vis-à-vis de San-Francisco, est malgré son pavillon mexicain une ville américaine. On n'y parle espagnol que dans la basse classe. L'anglais, le français et l'allemand, servent aux relations des négociants étrangers, qui constituent la population réelle de Mazatlan.

Les *bar-rooms* et les *coffee-houses* y remplacent les *fundas* (hôtels) du centre du Mexique ; les boissons américaines (*gin, sherry-cobleer, pale ale*) y dominent. On les sert toujours avec un énorme morceau de glace, apportée chaque semaine par le vapeur de San Francisco, et le chalumeau de paille, cher aux *Yankees*.

Les vins de France y abondent, et venus comme lest à bord des navires, ils ne coûtent guère plus cher qu'en Europe. C'est de ce port, ainsi que de Tampico, qu'ils partent pour se répandre dans tous les hauts plateaux du Mexique, où alors ils atteignent des prix fabuleux, en raison des difficultés du transport. Un port et une rade splendide avec une des plus belles plages du globe, voilà la fortune de cette ville si elle était plus habitée. Comme position, comme fertilité du sol, comme mines même, ajouterai-je tout bas, si on savait les exploiter, Mazatlan peut hardiment devenir la rivale de San Francisco qui lui fait face sur l'océan Pacifique.

C'est un entrepôt donné par la nature entre le Nouveau Monde et l'Ancien. Les navires y arrivent de tous les ports de l'Europe chargés de pacotilles de toute espèce; ils repartent les flancs remplis de cotons, de bois rares (ébène, acajou, etc.), de tabacs et d'argent.

Car la contrebande des piastres s'y exerce sur une large échelle par les navires anglais. On parle des mines de San Francisco ; mais ceux qui savent la richesse des mines de Sinaloa se taisent, et en profitent sans rien dire. Le climat n'y est pas malsain, malgré des chaleurs excessives. Les brises salutaires de la mer viennent soir et matin y contre-balancer l'influence énervante du ciel tropical des Terres-Chaudes.

La construction de Mazatlan se ressent nécessairement de la composition de sa population. La ville, bâtie sur une langue de terre sablonneuse qui s'avance dans la mer, se partage en deux parties bien distinctes. Le côté du port est plein d'hôtels magnifiques, de splendides magasins ; on y trouve tout le luxe et le confort américain et même européen. Du côté de l'intérieur des terres, les constructions basses et les huttes des Indiens cultivateurs lui donnent une tout autre physionomie.

La promenade du côté du port, sur la plage de *las olas altas* (les hautes vagues) est chaque matin et chaque soir remplie de promeneurs élégants. Des voitures de Paris, attelées de magnifiques trotteurs du Kentucky, vous rappellent les Champs-Élysées, et la mode de Paris, arrivée par le dernier navire, y trône comme à Long-Champs.

Chaque semaine, le vapeur de San Francisco y amène quelque sémillante Américaine en *flirtation*, et plus d'une aventureuse Parisienne échappée des hauteurs de la place Bréda, en passant par San Francisco, vient distraire pendant quelques jours les gros bonnets du commerce de Mazatlan, qui laissent assez facilement couler entre leurs doigts quelques-unes des nombreuses onces [8] d'or qu'ils gagnent si facilement.

Mais, changeants et capricieux, ils se dégoûtent promptement de leur idole, et tous les quinze jours à Mazatlan ce sont nouvelles figures ; ces dames font la navette entre San Francisco, Guaymas et Mazatlan. Cette classe de passagers aide, dit-on, beaucoup Messieurs les officiers du vapeur de la compagnie qui fait ce service à supporter les ennuis de leur monotone navigation.

La position de Mazatlan au point de vue stratégique, la rend très facile à défendre par terre.

Une seule entrée est possible, puisque la ville est bâtie sur une langue de terre, et cette entrée est commandée par une hauteur qui permet de défendre toute la ville. L'armée française y a établi une batterie importante. Garder Mazatlan du côté de la mer est chose impossible, si l'on n'a pas soi-même une escadre dans le port. Aussi, à l'arrivée de la flotte française, Corona n'a pas essayé même un simulacre de résistance.

---

[8] L'once d'or vaut 85 francs.

Les Américains

La déroute des États du Sud a amené à Mazatlan bon nombre de partisans américains qui, traversant le Texas, sont arrivés à Mazatlan armes et bagages pour coloniser. Ils se sont, en général, fixés tout autour du Présidio de Mazatlan, petit village situé à deux lieues sur la rivière, et ont commencé d'énormes plantations de coton. Il est à souhaiter pour tout le monde qu'ils réussissent. Ces Américains sont décidément un singulier peuple. Leur armée est un mélange d'individus de toute espèce, soldats, commerçants, marins, cultivateurs. Ils nous vendent leurs chevaux.

Je suis curieux d'examiner de près cette armée qui, dit-on, préoccupe tous les esprits en Europe. Je m'en étais douté : s'ils sont tous pareils à l'échantillon que nous avons là, l'armée des États-Unis ressemble beaucoup au nommé Croquemitaine, dont on me menaçait quand j'étais petit.

Un de ces grands guerriers, un colonel, ma foi, avec des moustaches terribles, m'a vendu hier son cheval 200 dollars (1 000 francs). Le marché a été conclu devant la Bank-Exchange, le *Helder de Mazatlan*. Me tendant d'une main les rênes du cheval, il a saisi avidement les dollars de l'autre, et les engouffrant dans sa vaste poche, il est entré en faisant sonner ses éperons dans la salle du bar-room. Ce matin, quand je suis repassé, à neuf heures, il lui restait juste six réaux (3 franc 50), et il me poursuivait — avec un hoquet sentimental — pour me vendre ses armes.

Je ne juge ici les Américains sévèrement qu'au point de vue militaire. Ces hommes ont certainement une grande valeur, en dehors de l'appréciation un peu partiale du soldat régulier. Ils sont fatigués, du reste, d'une lutte aussi longue. Ces gens, voyant dans le Sud leurs espérances détruites, n'ont plus maintenant qu'un seul but : refaire ce qui vient d'être défait. L'Américain a décidément la bosse des entreprises nouvelles. Si l'on voulait même analyser à fond son caractère, peut-être y trouverait-on une nuance bizarre. La voici : les Sudistes qui sont à Mazatlan n'ont pas l'air d'être trop fâchés d'avoir vis-à-vis d'eux-mêmes un prétexte pour faire quelque chose de nouveau. Mais, tout en admirant cet esprit étonnant d'organisation et de progrès, cette persévérance dans la lutte, et cette audace superbe pour entamer les projets les plus excentriques, je ne leur reconnais aucune qualité militaire, quoi qu'on en dise en Europe.

Dans l'armée américaine, du moins dans ce qu'il m'a été donné d'entrevoir, il n'y a presque pas d'Américains. Comme troupe : elle se compose des recrues mercenaires de tous les États de l'Europe, où le paupérisme et le trop plein de population force à l'émigration; comme officiers : de certains Européens—non sans mérite — ayant fait la guerre un peu dans le monde entier, voilà la base des deux armées (Nord et Sud), Tout cela est relié par des généraux américains, avec un état major national. L'armée du Sud comptait dans ses rangs plus d'Américains que l'armée du Nord, presqu'exclusivement composée de mercenaires. Quant à l'organisation du service de la solde et des vivres, si remar-

quable dans l'armée française, je n'ose pas en parler, j'aurais trop à dire à ce sujet. Laissons-la les Américains, et revenons à nous.

L'ennemi nous a laissé passer — un peu malgré lui — et nous installer à Mazatlan ; mais il s'est reformé dans les forêts qui nous entourent. Les communications sont littéralement coupées entre Durango et Mazatlan, et nous sommes obligés de faire passer nos courriers par mer. La correspondance débarque à San Blas pour aller à Mexico par Guadalajara. Il faut à tout prix sortir de cette position.

Marches en Sinaloa

Février et Mars. — Des colonnes légères, sous les ordres des colonels Garnier et Cotteret, des commandants Bréard, de Lignières et Billot, sillonnent l'État de Sinaloa dans tous les sens, pourchassant les bandes de Corona, détruisant leurs repaires et rétablissant dans tous les *pueblos* (villages) des autorités honnêtes.

Le soldat n'est pas tendre pendant toute cette partie de la campagne; on vient d'apprendre que les prisonniers de *Los Veranos* ont été massacrés par Corona. Il les faisait monter sur des ânes, les yeux bandés, et les cavaliers mexicains s'exerçaient à les percer à coups de lance. Ces faits se passaient sur la place du village *El Verde*, et les dignes épouses de ces bandits, assises autour d'eux, applaudissaient comme au cirque des taureaux.

Des détails précis nous sont donnés par le clairon de la compagnie, qui a échappé comme par miracle à ce massacre. Au moment où arrivait son tour, il a dit à l'homme qui le gardait, en détachant son petit manteau de chasseur à pied :

− Tiens, puisque je vais mourir, garde cela en souvenir de moi.

Le Mexicain tend la main pour prendre le manteau, notre clairon le lui jette sur la tête, et, lui passant la jambe, s'enfuit à travers bois. Il erra pendant trois jours dans la forêt, marchant vers l'Orient, car il se rappelait avoir entendu dire à l'officier du bataillon chargé de la topographie, que Mazatlan était à l'est. Ce souvenir le sauva ; il rencontra la mer, puis le port.

Corona et Rubi

Cette guerre du Sinaloa prend un caractère un peu sauvage, par suite des représailles qu'exercent les habitants qui marchent avec nous; car ici comme là bas tous les gens qui ont quelque chose à perdre se sont ralliés au drapeau de la France, qui leur donne sécurité et protection. Les bandes de Corona, qui lui-même n'est pas natif de l'État de Sinaloa, sont des débris de l'armée de Juarez, et nullement des habitants du pays. Le second chef des dissidents est un Indien, nommé Rubi, qui a soulevé les mineurs de Copala et de Panuco, population

étrangère au sol, vagabonds de mauvaise nature et qui vivent en dehors des autres habitants.

Avant notre arrivée, ces deux chefs avaient exercé sur les gens honnêtes du pays les exactions habituelles du parti libéral, toujours au nom de la « liberté expirante. » Corona a même été si loin, qu'il a été officiellement désavoué par Juarez. Corona, le bourreau des prisonniers de *Los Veranos*, ce tigre à face humaine, est, dit-on, un jeune homme de vingt-trois ans, d'une beauté féminine, blond et complètement imberbe. Vêtu en simple soldat, il marche toujours à côté d'un serviteur fidèle, qui l'a vu naître. Celui-ci, d'une taille herculéenne, vêtu d'habits splendides, attire l'attention de l'ennemi, et, assumant sur lui les dangers du combat, sert de bouclier à son maître.

Vingt fois surpris et serré de près, soit par les *rancheros* (paysans), soit par nos troupes, vingt fois Corona, grâce à son déguisement, nous a glissé dans les mains comme un serpent. Les populations, si longtemps opprimées par ce monstre, usent largement de leur revanche et sont sans pitié pour les bandits qui tombent entre leurs mains, en fuyant nos colonnes.

Le chef d'état-major du général de Castagny, M. le colonel Léval — un des officiers supérieurs les plus remarquables de la campagne — a l'heureuse idée d'utiliser cette disposition du pays, en armant les *rancheros* et en les organisant en contre-guérillas.

La Noria

Le point central de nos alliés est à la Noria. J'ai la chance de faire partie de la cavalerie qui occupe ce point, sous les ordres de M. le commandant de Beaulaincourt. Ici se place un des souvenirs émouvants pour moi de cette campagne. Là, j'ai vécu intimement avec des Mexicains et avec des hommes. Quelle étude de mœurs, quels caractères ! Quelles haines politiques! Qu'on me laisse ici décrire à fond ce petit coin du grand tableau de la guerre du Mexique. Don Estéban, le chef militaire de la Noria, a été mon ami. Le Mexicain est extrême en tout, dans le bien comme dans le mal ; il coule dans ses veines le sang chevaleresque du Cid Campéador, mélangé avec celui de l'infortuné et loyal Montezuma.

Nous arrivons à la Noria, où nous attend avec impatience toute une population qui vivait depuis quelques temps dans des angoisses journalières. La Noria est à douze kilomètres de *Los Veranos*, et à six lieues de San Sébastien, siège des opérations de Corona. Ces habitants paisibles et travailleurs s'étaient cachés dans les bois, abandonnant leurs maisons qu'ils n'étaient pas de force à défendre. Avant notre arrivée, les cavaliers de Corona passaient chaque jour dans ce village abandonné, brûlant ici une maison, détruisant par là une clôture, s'emparant d'un bœuf égaré qui, s'échappant du troupeau caché dans la montagne, revenait instinctivement aux lieux où il avait été enlevé.

Ces bandits se vengeaient sur les objets inanimés de la colère que leur faisait éprouver la protestation muette de ces gens ralliés à l'intervention, qui s'éloignaient d'eux pour ne pas participer à leurs excès. Les vieillards, les femmes et les enfants de la Noria, s'étaient retirés au sommet des montagnes dans des retraites inaccessibles, connues d'eux seuls — les soldats de Corona n'étaient pas du pays — emmenant avec eux jusqu'aux animaux domestiques.

Aux alentours de l'endroit où s'étaient cachées les familles, les hommes tenaient la campagne, faisant chaque jour le coup de fusil. Don Estéban, leur chef, nous les amène. Ils fraternisent avec nos chasseurs d'Afrique et le 7e bataillon de chasseurs à pied, aux ordres du commandant Bréard. Pendant ce temps, les femmes courent à leurs maisons et constatent les dégâts commis en leur absence. Quoique vieux routier, je me suis senti ému en voyant sortir de leur cachette ces malheureux, qui commençaient à respirer à l'ombre du drapeau de la France. Le soir, tout le monde était rentré. Le village avait pris une physionomie joyeuse et tranquille. Nos hommes sont admirablement logés. Les guitares s'accordent, et l'on danse, le soir, autour de grands feux de joie allumés sur la place et qui apprennent de loin aux cavaliers de Corona que le drapeau tricolore est planté sur la Noria, et qu'il faut désormais compter avec lui.

Don Estéban passe la soirée avec les officiers français, l'on organise la résistance. Des fortifications passagères sont installées, et dès demain

les sorties commenceront, Français et Mexicains réunis.

Quel homme que cet Estéban, quel génie instinctif de la guerre ! Il m'a été donné de faire quelques sorties avec lui et de l'apprécier. Aussi modeste que brave, il prend toujours les ordres de l'officier français qui marche avec lui, bien que nous soyons presque tous bien plus jeunes que lui.

Nous faisons avec lui la guerre comme la décrivent les romans américains. Cet homme a positivement une science merveilleuse des pistes, qui me jette dans une admiration voisine de l'étonnement. Il marche toujours à l'avant-garde, le premier de tous, l'œil aux aguets, ne laissant échapper aucun indice.

La nature est pour lui comme un livre ouvert, où il lit les mouvements de l'ennemi. Il est aussi adroit pour dérouter son adversaire que pour le surveiller; il sait cacher sa marche avec autant d'adresse qu'il découvre celle des autres.

C'est lui qui m'a appris à mettre des branches d'arbres à la queue des quatre derniers chevaux de la colonne pour balayer toutes les traces faites par les chevaux de tête. Dans ces marches, nous abandonnons les sentiers frayés, et quatre de ses *rancheros* coupent, à grands coups de *machete* [9], un chemin nouveau et inconnu de l'ennemi à travers les lianes de la forêt.

---

[9] Le machete est une espèce de couteau de chasse.

Nous venons, grâce à ce moyen, de tomber sur Corona, qui avait donné un rendez-vous à tous les chefs de bande placés sous ses ordres, dans un petit village perdu au milieu des bois.

Les avant-postes de Corona couvraient toutes les routes qui conduisaient à son bivouac, et il se croyait à l'abri de toute surprise. Don Estéban conduisit une colonne française aux ordres du capitaine de Bonneville du 7e bataillon de chasseurs à pied, par une route que Corona lui-même ignorait par une excellente raison : c'est qu'elle n'existait pas.

Les *rancheros* d'Estéban la firent littéralement au fur et à mesure, en tête de la colonne. Corona fut tellement surpris, qu'il était au bain dans la rivière quand les Français débouchèrent dans le village; ce fut même cette circonstance qui le sauva, car il s'enfuit à demi-nu dans la montagne. On prit 200 chevaux ; son trésorier fut tué et l'on fit 300 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient cinq ou six jeunes femmes, que l'on mit du reste en liberté. Au nombre des chevaux de prise il y avait le cheval gris de Corona, avec sa selle garnie en peau de tigre. Ce cheval, fameux dans tout le pays, fut donné d'un commun accord à Estéban, qui maintenant se promène chaque jour sur le cheval de Corona. Il est joyeux comme un enfant de ce trophée. Une seule chose, je crois, aurait pu lui faire plus de plaisir, ce serait la tête de Corona lui-même.

Ce petit coup de main a fait réfléchir Corona, il a reculé fort loin ses avant-postes. Nous circulons librement autour de la Noria, qui a repris un air

de gaieté et de bien-être auquel ce pauvre village n'était pas habitué depuis longtemps.

La population, qui est d'environ trois mille âmes, descend tout entière — chose extraordinaire — d'une grande maison d'Espagne, les Ossuna. Aussi chaque famille a-t-elle le nom d'Ossuna parmi les siens, et toutes les femmes y sont très blanches. La grande richesse de la Noria consiste en d'immenses troupeaux qui paissent en liberté dans la splendide végétation des forêts des Terres Chaudes.

Indépendamment de la sympathie que ses habitants nous ont témoignée, il était important, au point de vue stratégique, d'occuper la Noria qui est en quelque sorte le poste avancé de Mazatlan. Ce qui nous donne un rayon de cinq ou six lieues autour de la ville, et permet aux Indiens cultivateurs de venir approvisionner la ville sans être inquiétés.

La chasse au cerf

Ce petit moment de repos n'est pas désagréable ; il fait chaud par ici, car nous ne sommes pas dans les Terres Chaudes pour rien ; mais notre ami Estéban l'infatigable se moque de notre paresse. Il finit par nous entraîner à la chasse après nous avoir menés à la guerre. Hier, il vient de nous faire faire une chasse au cerf qui mérite la peine d'être rapportée.

Le matin, nous arrivâmes à cheval auprès de sa maison qui était le rendez-vous. Il nous attendait tranquillement à pied, avec le sourire narquois qui lui est particulier

− Vous pouvez renvoyer vos chevaux à l'écurie, nous dit-il, c'est à pied qu'on chasse le cerf dans nos forêts.

Nous obéîmes en silence, et j'attendais avec curiosité la meute qu'en ma qualité de vieux chasseur vendéen je me promettais de juger sévèrement. Au lieu de chiens, son *mozo* (domestique) conduisait une vache noire avec son lasso roulé autour des cornes. Je regardai en silence, ne comprenant rien. Nous le suivîmes ; et à une lieue de là, à peu près, il nous fit faire halte et silence ; puis, se baissant, il démêla la piste du cerf avec plus de promptitude qu'un vieux limier.

Nous repartîmes : cette fois la vache noire marchait devant, débarrassée du lasso et faisant sonner une clochette suspendue à son cou et dont le bruit couvrait celui de nos pas. Don Estéban la chassait devant lui dans l'étroit sentier où l'on ne pouvait marcher que par un. Tout d'un coup il nous fit de la main gauche signe de nous arrêter et continua de s'avancer en suivant la vache noire, derrière laquelle il se cachait le corps courbé et le fusil armé.

Nous le vîmes de loin déboucher dans une clairière où coulait une petite source ; un coup de feu retentit, don Estéban nous appela et nous trouvâmes un cerf magnifique qui expirait, le cou traversé d'une balle. Il nous expliqua alors que les cerfs, habitués à voir chaque jour les bœufs dans la forêt, se laissent approcher sans méfiance par ces animaux auxquels ils sont habitués, et qu'en se masquant avec un peu d'adresse derrière un de ces ani-

maux domestiques, on pouvait tuer le cerf presqu'à bout portant.

La manœuvre, en effet, est tellement simple, que nous abattîmes ainsi nous-mêmes cinq ou six cerfs dans la même journée. Ils avaient, en général, quatre pieds de long sur deux et demi de hauteur, et pesaient en moyenne quarante kilos. Leur bois est plus petit que celui du cerf d'Europe et ne s'élève pas perpendiculairement, mais se projette en avant.

Les mâles, au moment du rut, se chargent vigoureusement les uns les autres, et quelquefois leur bois s'entremêle dans la lutte ; alors ils ne peuvent se débarrasser et meurent de faim ou sont la proie des animaux carnassiers. Souvent aussi les Indiens les prennent tout vivants, quand ils les trouvent dans cette position.

Après la chasse, la pêche. Nous prenons d'énormes poissons dans le rio de Mazatlan et surtout des écrevisses presque aussi grosses que des langoustes. Chose bizarre, elles n'ont qu'une pince. Elles sont, dit-on, le croisement des langoustes qui remontent de la mer avec l'écrevisse ordinaire d'eau douce. Les rivières et les lagunes de toute cette partie du Sinaloa sont pleines de caïmans. C'est à peu près le crocodile d'Égypte, mais il n'est pas aussi dangereux ; il suffit de faire caracoler son cheval en passant l'eau, ou de piétiner si l'on est à pied. On en pécha deux à Mazatlan, dans la lagune où venaient boire nos chevaux deux fois par jour. Ils avaient cinq à six mètres de longueur et n'avaient fait de mal qu'à des chiens ou à des moutons égarés. Les Indiens, chargés de la propreté de la ville, les prirent

avec d'énormes hameçons cachés dans le ventre d'un chien mort.

Prise de San Sébastien et de Copala

Nos vacances n'ont pas été longues.

Corona, abandonnant le côté de Mazatlan où la Noria lui fait, sous les ordres de don Estéban, une sérieuse résistance, s'est transporté sur l'autre rive du rio de Mazatlan. Son quartier général est à San Sébastien.

Une colonne, partie de Mazatlan sous les ordres du lieutenant-colonel Cotteret, se porte sur ce repaire de bandits qui depuis dix ans est la terreur de la contrée, rançonnant les convois, détroussant les voyageurs.

Ce village est l'ennemi né de la Noria. La route de Durango à Mazatlan se bifurque à Los Veranos, et l'on peut à volonté passer par la Noria ou par San Sébastien. Les gens de ce dernier village jouissent d'une triste réputation dans tout le Sinaloa ; aussi les convois aiment mieux allonger leur route, pour coucher chez les honnêtes cultivateurs de la Noria.

Il y a même un défilé avec quelques maisons, à quelques lieues de San Sébastien, qui prend le nom significatif d'*El Favor*, c'est-à-dire *la Faveur*, parce qu'il est de tradition, lorsqu'il passe un voyageur, de :

Lui demander, chapeau bas,
La faveur de quelques ducats.

Il est vrai que si une main tient humblement le chapeau bas, l'autre caresse la crosse d'un revolver. À notre arrivée à San Sébastien, nous trouvons le village abandonné, à l'exception des maisons habitées par les Espagnols et de celle qu'occupe le curé.

Nous démolissons pour la forme quelques habitations appartenant à des bandits connus, et nous laissons une petite garnison. De là, nous nous portons sur Copala, nid d'aigle perché dans la montagne et le plus riche *minéral* du Sinaloa.

Nous voilà encore une fois dans des routes plutôt faites pour des chèvres que pour des chevaux, ou même pour des hommes raisonnables. Voilà le métier de fantassin qui recommence. Comme c'est amusant pour un chasseur d'Afrique. Enfin, il n'y a pas moyen de faire autrement. Copala est situé dans un entonnoir, il faut monter la montagne d'abord, et la descendre ensuite.

L'excellent colonel Cotteret, du 62e de ligne, auquel je sers d'escorte, se moque impitoyablement, tout le long du chemin, en sa qualité d'officier d'infanterie, de la grimace que fait le cavalier à pied. Ses plaisanteries augmentent ma mauvaise humeur; s'il n'était pas mon supérieur, je lui répondrais des choses désagréables ; mais je lui revaudrai cela en plaine, quand il voudra venir caracoler avec son gros cheval breton auprès des chasseurs d'Afrique.

On nous raconte des choses sinistres. Les espions prétendent que Rubi, le chef des mineurs de Copala, s'est fortifié dans la mine d'une façon formidable, et qu'il veut se servir contre nous, comme moyen de destruction, de tous les produits chimiques qui servent à l'exploitation. Nous continuons à monter toute la nuit, et à pied — horreur !

La colonne s'arrête... Merci, mon Dieu...! Je souffle un peu.

Le colonel Cotteret grogne de ce temps d'arrêt et en demande la cause. L'officier mexicain des troupes alliées de Lozada, qui marche avec nous, arrive tout effaré. Il nous annonce que le défilé le plus difficile est miné, et que Rubi y a placé les bouteilles en fer, qui servaient dans la mine à contenir le mercure nécessaire à l'exploitation du minerai, et qu'en les chargeant de poudre jusqu'au goulot, il en a fait des bombes explosibles. Nous devons tous sauter à l'aide de cette machine infernale d'un nouveau genre.

Le colonel Cotteret hausse les épaules, fait brouh... brouh... et recommence à allonger ses grandes jambes. Je repars en gémissant. L'officier de Lozada insiste pour que l'on n'avance pas ; le colonel Cotteret le regarde de travers et lui dit en bon français :

− Sacré poltron !

L'officier mexicain ne comprend pas, et me demande la traduction. Je lui réponds que cela veut dire :

− *Mi corazon* (mon cœur).

Il a l'air très étonné, et s'en va murmurant entre ses dents :

− Todos esos Franceses son locos. (Tous ces Français sont fous).

Il est cinq heures du matin, le jour se lève ; nous avons passé le défilé sans sauter. Nous apercevons à 200 pieds au-dessous de nous la ville de Copala, il faut descendre presqu'à pic. Les soldats de Rubi, qui ne nous attendaient pas, sortent tout effarés des cases, et se permettent de nous envoyer des coups de fusil, qui n'arrivent pas à moitié chemin. Le lieutenant d'artillerie Martel riposte par un coup d'obusier de montagne, qui arrive en plein tas. Pendant ce temps, l'infanterie française, au lieu de descendre les lacets de la côte, s'est laissée littéralement débouler le long de la pente et arrive dans le village. L'ennemi s'enfuit, et il n'y a de blessé que les fonds de culotte de nos hommes. Quant à moi, j'ai descendu pas à pas avec nos chevaux le long de la route tracée, et j'arrive un gros quart d'heure après la bataille.

C'est la première fois qu'on aura vu des chasseurs d'Afrique eu retard! Lorsque je rejoins, tout le monde est installé ! L'on commence à déjeuner, et le colonel me fait payer bien cher l'absinthe qu'il m'offre, en recommençant ses plaisanteries sur la cavalerie. Je suis très humilié, mais, comme j'ai très soif, je bois tout de même.

Nos hommes ont découvert dans la maison de Rubi des millions de cigarettes. Le colonel autorise le pillage de cette denrée. On a trouvé aussi beaucoup de bouteilles de liqueurs placées en évidence. Le docteur Chevassu arrête tout le monde, se fait verser un verre, dans lequel il jette quelques gouttes d'une petite fiole ; la liqueur change de nuance. Il fait un signe, et les sapeurs cassent toutes les bouteilles à coups de hache. Il était temps! Décidément ce Rubi est un coquin de la force de son ami Corona.

Du reste, je l'ai déjà dit et je le répète, car c'est la vérité : Corona et Rubi ne sont pas enfants du Sinaloa ; ils sont venus s'y imposer par la violence, et régnaient avant nous par la terreur. Deux fois déjà, avant notre arrivée, ils avaient imposé de sommes énormes le commerce de Mazatlan et menaçaient cette ville d'un pillage en règle. San Sébastien et Copala étaient les repaires de ces modernes flibustiers. La prise et la destruction de ces deux cavernes de bandits fut saluée par les acclamations universelles d'une population délivrée de ses bourreaux.

Ce n'était pas une question politique : c'était une question d'humanité qui guidait nos armes. Tous ces mouvements combinés ont rétabli la paix et la tranquillité dans cette magnifique province. Les convois circulent librement et le commerce renaît. On plante le coton sans crainte de le voir enlever, une fois la récolte faite. Nous organisons des petits postes sur tous les points. Quant à moi, je rentre à Mazatlan et je n'en suis pas fâché, mon

cheval non plus; nous avons assez de la montagne et des moustiques.

Un remède contre les moustiques

Les moustiques ! Voilà encore un de mes désespoirs dans cette sortie ; ils m'agaçaient autant que la marche à pied. J'ai essayé de tous les préservatifs, aussi bien de la fumée de tabac que de toutes les frictions imaginables : le camphre, l'éther, la corne de cerf, l'huile de térébenthine, rien ne m'a réussi. La seule chose un peu efficace que j'aie trouvée — malheureusement, on n'en trouve pas tous les jours — est une espèce d'herbe qui croît au bord de l'eau. C'est une sorte de menthe, qu'on appelle en botanique : Hedeoma palegioïdes. On cueille une poignée des plus tendres pousses et, après les avoir écrasées, on s'en frotte les parties nues du cou et du visage. Est-ce l'odeur aromatique de cette plante qui chasse les moustiques, ou son suc qui brûle leurs pattes, je n'en sais rien ? Toujours est-il que cette opération les met en déroule.

Mais cette application de jus d'herbe n'est pas toutefois sans présenter certains inconvénients : le plus désagréable est la sensation cuisante qu'il produit sur la peau ; et dans un climat où le thermomètre marque très souvent 90° Fahrenheit, il faut tenir compte de ce désagrément. Souvent le remède ne vaut guère mieux que le mal.

Situation militaire

Nous étions bien loin de toutes relations, et nous ne recevions pas de courriers dans la montagne. Aussi trouvons-nous, à notre rentrée à Mazatlan, des paquets de lettres et de journaux, soit de l'intérieur du Mexique, soit d'Europe. Voyons un peu où en est la situation militaire du Mexique. Quant à la politique, je la laisse aux gens dont c'est le métier.

Chihuahua et Monterey sont occupés par le général de Brincourt. Juarez est, dit-on, en Amérique ou caché dans quelque petite ville ignorée du nord du Mexique. Du reste, depuis le commencement de la campagne, il n'est jamais question de lui que pour mémoire. On rapporte à ce sujet une histoire assez drôle, si elle est vraie,

Un peu avant la bataille de Matéhuala, un général mexicain s'était porté sur Chihuahua, sous prétexte de défendre avec ses troupes la personne auguste du président. Quand il se présenta devant Juarez, il l'assura de son entier dévouement et lui demanda comme faveur l'autorisation de lui servir de garde.

– Non, non, señor général, lui aurait répondu le malicieux Indien [10]; je saurai toujours bien pourvoir tout seul à ma conservation personnelle ! Je n'ai qu'à monter à cheval avec mes domestiques, quarante-huit heures avant l'arrivée des Français, comme je fais depuis le commencement de la cam-

[10] On sait que Juarez est d'origine indienne.

pagne, quant à vous et à vos troupes, utilisez ce beau zèle en allant dans les plaines vaincre ou mourir, à côté de Doblado qui a besoin de renfort.

Je n'ai pas su si le général avait obéi. Juarez s'est donc retiré devant le général de Brincourt. Le général de Castagny va remonter de Mazatlan à Durango, quand il aura mis en train l'expédition de Sonora. En attendant, le colonel Sauterot-Dupart s'est porté sur les bords du Rio Florido, jusqu'à Papascuaro. Le général Douay occupe tout San Luis et les pays environnants. Le colonel Dupin et les contre-guérillas tiennent Matamores, Tuxpam, Tampico et toute la côte du golfe du Mexique, jusqu'à Veracruz où sont les Égyptiens.

Siège et prise d'Oaxaca

Nous sommes sur le Pacifique, à Mazatlan, tandis que les turcos occupent Acapulco. Il n'y a plus que Porfirio Diaz, dans l'État de Oaxaca, qui présente une résistance sérieuse. Une colonne française est partie de Mexico pour achever de soumettre le dernier point où il y ait encore un dernier débris régulier de l'armée libérale. Mais Porfirio Diaz est un homme de mérite, et il faut compter avec lui. Seulement il se retire peu à peu devant nos troupes, pour se jeter dans la ville d'Oaxaca, capitale de l'État du même nom, qu'il a fortifiée de longue main.

La ville est investie par les troupes françaises ; mais l'on attend le général en chef, qui a voulu faire lui-même le siège. Les travaux commencent, et

l'arrivée du général Bazaine, parti le 9 janvier de Mexico, a doublé l'ardeur des soldats. Il établit son quartier général à l'hacienda Blanca, le 16 janvier, à une lieue de la ville.

La tranchée est finie, Oaxaca est entourée d'un cordon de troupes qui ne laissera échapper personne. C'est demain, 9 février, à cinq heures du matin, que les colonnes d'assaut vont se jeter dans la ville. Pendant la nuit du 8 au 9, Porfirio Diaz, voyant la lutte inutile, est venu se rendre prisonnier. Oaxaca a capitulé.

Quatre mille prisonniers et 60 pièces de canon sont entre nos mains. Le génie, l'ascendant moral de notre général en chef a décidé de la prise de cette ville sans coup férir. Ceux de nos camarades qui ont fait cette expédition nous écrivent que c'est fort heureux, car il paraît que la ville était fortifiée d'une façon très intelligente et qu'on aurait eu fort à faire.

J'avoue que je me sens très fier de faire partie de cette poignée d'hommes qui forment le corps expéditionnaire du Mexique. Nous ne sommes pas 20 000 combattants, et nous occupons un pays plus grand que l'Europe. Devant un pareil état de choses, je ne puis m'empêcher de hausser les épaules, quand je lis les journaux français qui s'étonnent de ce que la guerre du Mexique ne soit pas encore terminée.

Échec de Culiacan

Au milieu de tous nos succès, nous venons d'avoir un léger revers, toujours par suite de cette insuffisance numérique qui force à tenter les entreprises les plus audacieuses avec une poignée d'hommes. L'escadre française mouillée en rade de Mazatlan avait, un peu avant notre arrivée, envoyé une petite colonne de débarquement sur Culiacan, ville du Sinaloa, située entre Mazatlan et Guaymas et qu'occupait Rosales, gouverneur au nom de Juarez.

Le corps de débarquement se composait de deux compagnies de fusiliers marins, d'une compagnie de turcos et d'un bataillon de Mexicains alliés. Le tout était sous les ordres d'un capitaine de frégate dont je ne me rappelle plus le nom. Malheureusement, les renseignements donnés sur l'état du pays étaient inexacts. Cette petite colonne tomba sur un ennemi dix fois plus nombreux et embusqué derrière des palissades naturelles d'aloès- cierges, espèce de roseaux épineux qui forment une muraille presque impénétrable derrière laquelle les Mexicains tiraient à coup sûr.

Sur une petite hauteur, deux pièces de canon gardées par la cavalerie mexicaine tiraient sur la colonne française. Le capitaine Vérand, qui formait l'avant-garde avec sa compagnie de turcos, s'élança à la baïonnette et enleva les deux pièces qu'il retourna contre l'ennemi. À ce moment, la victoire était à nous.

Mais alors, par une fatalité inexplicable, le capitaine de frégate qui commandait l'expédition, peu habitué aux combats de terre, ne se rendant pas compte du succès des turcos et trouvant son avant-garde trop engagée, eut la malheureuse idée de faire sonner le ralliement. Les turcos vainqueurs sont arrêtés dans leur élan et commencent à se replier sur le gros de la colonne sans y rien comprendre. La cavalerie mexicaine reprend l'offensive en les voyant se retirer. Le brave capitaine Vérand est tué sur une des pièces dont il s'était emparé quelques minutes auparavant, et la victoire se change en déroute.

Les turcos sont ramenés sur la colonne avec des pertes sérieuses, et les Français battent en retraite. Devant ce premier échec, les Mexicains alliés tournent casaque et passent du côté de Rosales.

Cette poignée de Français écrasée parle nombre commence à se retirer en tiraillant, mais les munitions s'épuisent. Ils sont acculés au fond d'un ravin. Cernés de tous côtés, décimés, recevant des coups de fusil qu'ils ne pouvaient rendre, il fallut céder. Rosales a donc entre les mains 80 prisonniers français, dont 6 officiers [11].

On a reçu de leurs nouvelles. Ils ont la vie sauve, et sont aussi bien traités que possible ; mais on ignore en quel endroit du littoral on les a conduits. Rosales est humain, mais on tremble qu'au moment de sa jonction avec Corona, nos pauvres

[11] Le capitaine de frégate; le lieutenant de turcos : M. de Saint-Julien ; son sous-lieutenant : M. Marquisat; un enseigne de vaisseau ; et deux aspirants de marine.

frères d'armes ne partagent le sort des prisonniers de Los Véranos.

Je vois d'ici des gens qui vont dire en France que les Mexicains en fusillant nos prisonniers ne font qu'agir de représailles. Je proteste énergiquement contre ces idées injustes. Jamais l'armée française n'a fusillé ses prisonniers au Mexique, quand c'étaient des soldats.

Les exécutions qui ont eu lieu n'ont porté que sur des bandits sans foi ni loi, pris après de nombreux brigandages, et n'ont jamais été faites que sur l'arrêt d'une cour martiale composée d'officiers français, c'est-à-dire de gens consciencieux.

Personne au Mexique, même parmi les libéraux, n'a regardé comme soldats, les Buitron, les Rojas, les Carvajal, etc., et tous les gens honnêtes des deux partis ont applaudi au châtiment infligé à ces fléaux de l'humanité. Je m'arrête, j'aurais l'air de faire de la politique. Dieu m'en préserve ! Ceci n'est que le récit d'un soldat qui raconte ce qu'il a vu, qui l'exprime comme il l'a ressenti, et qui se garde avant tout de juger les faits qu'il raconte sans parti pris. Ce sera l'affaire de celui qui me lira. Ceci dit, une fois pour toutes, je reprends mon journal de marche.

Le Chevalier du Bain

Il y a dans le port de Mazatlan une frégate anglaise qui assiste avec le flegme britannique à tous nos mouvements. Les officiers sont raides et peu communicatifs : nous n'avons avec eux aucune relation. Ils vont rarement à terre, et quand on les

rencontre par hasard, on y échange un salut gourmé. Cependant, comme le drapeau français flotte à Mazatlan, et que le général de Castagny est gouverneur civil et militaire, le commodore a été forcé de lui rendre visite.

À son tour, ce matin, le général français, avec son état major, se transportait à bord du stationnaire qui représente l'Angleterre. À l'étonnement général de la flotte française et des curieux groupés sur le port, on voit le navire anglais se pavoiser au moment où le canot du général de Castagny quitte le môle, et tous les matelots anglais, en grande tenue, montent dans les vergues. Ce sont, nous apprennent nos camarades de la marine, les plus grands honneurs qu'on puisse rendre à bord, et nous sommes tous très étonnés de voir cet excès d'amabilité chez les Anglais, qui étaient encore hier si froids, pour ne pas dire si dédaigneux envers nous. Chacun se perd en conjectures, et quand la visite est terminée, nous entourons notre ami de Mascurot, l'officier d'ordonnance du général, pour avoir l'explication de cette démonstration. En voici la raison : notre bon et brave général avait été fait Chevalier de l'ordre du Bain pendant la campagne de Crimée ; or cette décoration ne se donne, à ce qu'il paraît, en Angleterre, qu'aux très grands personnages. Ce n'était pas le général français que le commodore avait voulu honorer, c'était le Chevalier du Bain.

Le séjour de Mazatlan nous laissera des souvenirs forts agréables ; c'est une ville gaie et amusante comme tous les ports de mer. Il s'y fait un commerce énorme. Les ressources culinaires y

abondent ; et, ma foi, le soldat en campagne ne dédaigne pas ce détail. Les huîtres, le poisson et tous les fruits d'Europe qu'on cultive en Californie, couvrent notre table : enfin nous avons du vin à discrétion. Il y a si longtemps que nous n'avons bu de ce liquide tout français! Dans tout le centre du Mexique, on vend à des prix fabuleux des vins aussi frelatés que coûteux ; à Mazatlan, les navires apportent en lest les vins généreux de Bordeaux et du Midi qui, exempts de droits pour l'armée française, nous sont livrés à 35 centimes le litre. On n'apprécie le vin que quand on en a été longtemps privé, et je ne souhaite pas au lecteur qui sourira en voyant mon enthousiasme, de faire une campagne un peu longue en buvant l'eau claire ou le plus souvent trouble du ruisseau.

C'est comme les dîners sur l'herbe, je les refuse net quand je rentrerai en France ; j'ai assez de parties de campagne comme cela.

La Sonora

Nous avons donc vu tout le Mexique proprement dit : terres chaudes, terres froides, terres tempérées. Il ne nous reste plus à voir et à conquérir que la Sonora : cette terre sur laquelle planent de fantastiques légendes : pays de Cocagne, suivant les uns; désert aride, suivant les autres. Les imaginations travaillent : combien de fois ne nous a-t-on pas écrit de France que le but secret de l'expédition du Mexique était la conquête de la Sonora.

Il y a toujours de malins politiques qui veulent tout expliquer. En attendant, nous avons la chance d'être désignés pour faire partie de l'expédition. Ira-t-on par terre à Guaymas ? Ira-t-on par mer? — C'est décidé, nous irons par mer. Le général de Castagny commande lui-même le mouvement.

La colonne expéditionnaire se compose :

Du 51e de ligne, colonel Garnier;

D'une batterie d'artillerie;

D'une compagnie du génie;

D'une section du 7e bataillon de chasseurs à pied ;

Enfin du 4e escadron du 3e chasseurs d'Afrique.

Trois navires de guerre sont dans le port qui attendent les hommes et les chevaux.

— Allons, pauvres bidets d'Afrique, encore une fois le pied dans le sabot, comme disent nos hommes ; mais cette fois il n'y a que trois jours de traversée. Les chevaux de la cavalerie et les mulets de l'artillerie arrivent le long du môle; on les embarque dans les chalands qui vont à bord, car les navires sont mouillés à environ une lieue en rade.

L'embarquement s'effectue sans accident, nous avons l'habitude du mouvement, et nos chevaux ont le pied marin. A peine placés dans leurs stalles, ils hennissent joyeusement pour demander la botte, absolument comme à l'écurie. Nos hommes, que leurs nombreuses traversées ont fait aussi matelots que les marins, sont déjà amarinés et aident à la manœuvre. Là, vrai, c'est de la belle cavalerie et de fiers troupiers que les chasseurs d'Afrique.

Prise de Guaymas

Ainsi que nous l'ont annoncé les officiers de marine, le soir du troisième jour on aperçoit la côte de Guaymas. À demain le débarquement. On braque toute espèce de lunettes : les uns prétendent voir de la cavalerie, les autres de l'artillerie ; je regarde aussi et je ne vois rien du tout ; je crois bien que c'est moi qui ai raison. J'ai remarqué bien souvent, en campagne, que le souffle de l'imagination trouble le verre des lunettes, et depuis le jour où l'on m'a envoyé charger un troupeau de bœufs — que tout l'état-major du général avait déclaré un régiment de lanciers — je suis comme saint Thomas.

Le jour se lève enfin. Pendant la nuit, les navires se sont rapprochés de la côte ; on vient s'embosser à demi-portée de canon du rivage. Cette fois, il n'est pas besoin de lunettes, on voit à l'œil nu deux escadrons de cavalerie qui se rangent en bataille sur le rivage. On leur envoie un coup de canon qui les fait battre immédiatement en retraite, et le débarquement commence. La cavalerie mexicaine

commandée par Pesquiéra a fait, pour l'acquit de sa conscience, un feu de peloton en réponse à notre coup de canon, et se retire. On voit Guaymas comme si on était dedans, et les vigies, placées au haut des mâts de la flotte, annoncent l'évacuation complète de la ville par la garnison mexicaine, qui s'en va par la porte du rancho de Guaymas, chemin de l'intérieur des terres.

Il faut donc se décider à débarquer sans coup férir, au grand désespoir de nos camarades de la flotte, qui avaient rêvé toutes les gloires et toutes les récompenses d'un bombardement. Si ce bombardement eût fait l'affaire des ambitieux, les négociants de la ville ne sont pas du même avis ; ils nous attendent à bras ouverts et sont enchantés de la tournure qu'ont pris les événements. Cela me paraît assez naturel. Le débarquement s'effectue comme rembarquement, sans aucun accident : nos chevaux vont s'installer au quartier de cavalerie et mangent philosophiquement la botte laissée dans les râteliers par les lanciers mexicains. C'est leur habitude depuis le commencement de la campagne, ils ne s'étonnent donc pas trop. Nous venons d'apprendre une singulière nouvelle. Les Français faits prisonniers à Culiacan étaient au *rancho* de Guaymas, petit village situé à une lieue de la ville, au moment même ou nous débarquions.

Si on l'avait su... un temps de galop, et notre escadron avait peut être la chance de les délivrer! Pauvres gens! Quelles n'ont pas dû être leurs angoisses et leur inquiétude mêlées d'espérances, quand ils ont entendu le canon de la flotte française. Quoi qu'il en soit, l'ennemi les a emmenés dans son

mouvement de retraite, et ils sont dans l'intérieur des terres. Leur position me préoccupe personnellement beaucoup, car l'un d'eux est un de mes bons amis : M. de Saint-Julien, lieutenant de turcos.

Nous sommes très embarrassés pour leur venir en aide. Ils sont prisonniers sur parole, et ne peuvent pas s'évader. Si on marche à leur secours avec une colonne française, l'ennemi les emmènera encore plus avant dans les terres, si même il ne les fusille pas pour s'en débarrasser.

Nous avons de leurs nouvelles par beaucoup de personnes de Guaymas qui les ont vus. Ils sont bien traités, Rosales est un galant homme. Je suis très fier de ce qu'on me dit de mon ami de Saint-Julien : il paraît qu'il relève le moral de tous ses compagnons d'infortune, et que c'est surtout à sa dignité et à son énergie dans le malheur que l'on doit la bienveillance, je dirai presque la considération que Rosales témoigne à ses prisonniers.

Le général de Castagny organise le gouvernement au nom de Maximilien. On proclame l'empire. On installe surtout les douanes comme à Mazatlán ; car ces deux ports importants sur le Pacifique sont d'un revenu énorme. Guaymas a beaucoup d'analogie avec Mazatlán, mais est un peu moins grand, un peu moins riche, un peu moins commerçant. Mais son port est plus vaste, et surtout plus sûr. Aussi, pendant la mauvaise saison, tous les navires stationnés à Mazatlán sont obligés de venir se réfugier dans la rade de Guaymas.

Ces deux villes et San Francisco forment un triangle qui est le centre de tout le commerce du Pacifique, et un service régulier de *Packets* améri-

cains relie ces trois ports entre eux chaque semaine, pour passer ensuite par Acapulco, et correspondre avec l'Europe par l'isthme de Panama.

La ville de Guaymas ne se compose, à proprement parler, que d'une grande et longue rue qui est le centre vivant et commerçant de la localité ; des ruelles et des impasses viennent déboucher des deux côtés. Le commerce, comme celui du Sinaloa, est entre les mains des étrangers. Ce qui différencie cette ville de Mazatlán, c'est surtout la présence des Indiens Yaquis qui habitent sur les rives d'un petit *rio* (ruisseau) qui coule à quelques lieues de Guaymas, où ils viennent tous les jours vendre leurs légumes et leurs fruits. Ils ne reconnaissent pas l'autorité du Mexique, et vivent indépendants mais inoffensifs, sous le commandement du chef de leur tribu.

Ce sont des Indiens *mansos* (c'est-à-dire doux), par opposition aux Indiens *barbaros* (Indiens barbares), qui sont les Apaches, les Comanches, et les Pieds-Noirs. Les Indiens Yaquis, paisibles cultivateurs, sont les jardiniers de Guaymas; on les voit chaque jour dans les rues et au marché de la ville. Plusieurs même d'entre eux se mettent au service des habitants. Ils n'ont donc rien de particulier que leur costume, qui est le costume classique des sauvages, avec tatouage, arcs, plumes, flèches, etc. ; mais on n'a rien à redouter d'eux.

Les Apaches et les Comanches, au contraire, invisibles, insaisissables, errants dans les plaines immenses de la Sonora ne donnent signe d'existence que par le vol, le meurtre et l'incendie qu'ils laissent derrière eux comme une traînée sanglante seule

trace de leur passage. Rien qu'à leur nom, tout tremble et tout frémit; des histoires légendaires circulent sur leur compte. On ne les voit jamais, et ils sont partout : peu de convois se rendent de Guaymas à Ures ou Hermosillo sans avoir quelques méfaits à leur reprocher.

Fidèles dû reste à la tactique du sauvage qui ne s'expose jamais inutilement, ils ne sont dangereux que pour les voyageurs isolés, ou ceux que l'imprudence fait s'écarter de la troupe. Jusqu'à présent, ils n'avaient guère eu comme armes que leurs flèches et leurs tomahawks; mais les Américains commencent à leur vendre des fusils et des revolvers. La rage du commerce leur fait faire des livraisons dont ils sont les premières victimes — essayez donc de faire comprendre à un Yankee qu'il y a des affaires qui ne sont pas faisables.

Le général de Castagny organise la garnison de Guaymas et, voyant que l'ennemi s'est retiré à une cinquantaine de lieues de la ville, il se rembarque pour Mazatlán, point plus central pour le commandement. Il installe en partant le colonel Garnier comme chef politique et militaire. Nous ne connaissions le colonel Garnier que comme soldat brillant; nous voyons un diplomate profond. Il sait se rendre l'idole des tribus Yaquis, Apaches et Comanches. Ces gens se rallient à nous, et s'en vont battant la plaine à notre profit. Il arrive à Guaymas des députations de ce monde étrange.

6 mai — Je viens donc enfin de voir de vrais sauvages, des sauvages tout nus comme ceux des romans de Cooper. J'ai envie de leur demander s'ils

ne s'appellent pas Uncas, le Grand-Serpent ou le Renard-Subtil. Les chefs sont reçus par le colonel Garnier qui cause longtemps avec eux. Les femmes de ces Indiens marchent pêle-mêle avec les guerriers, et comme les deux sexes ont de grands cheveux, on ne peut distinguer dans cette horde le mâle de la femelle qu'aux seins plus volumineux. La figure est la même, les Indiens étant imberbes. En somme, nos nouveaux alliés sont affreux.

8 mai — La chaleur est tropicale, le thermomètre marque 38 et 40 degrés!

Seigneur, mon Dieu ! Faites que l'ennemi ait aussi chaud que nous et nous laisse quelque temps à l'ombre ! Le steamer apporte tous les huit jours la provision de San Francisco : mais dès le quatrième jour, toute la glace est consommée, et il faut, le restant de la semaine, boire l'eau de la ville, qui laisse beaucoup à désirer. Tout n'est pas rose dans notre métier : nous nous rattrapons sur le vin, aussi bon marché ici qu'à Mazatlán.

10 mai —Hélas! Mes vœux n'ont pas été exaucés. L'ennemi, loin de s'endormir comme nous par la chaleur, s'est réveillé, à ce qu'il paraît. On annonce l'arrivée de Pesquiéra avec des renforts considérables. Il est campé au défilé de la Passion, à une dizaine de lieues de nous.

14 mai—La nouvelle de la présence de Pesquiéra se confirme. L'ennemi est décidément presque sous les murs de Guaymas. Il a été enhardi par le départ du général de Castagny et la faiblesse nu-

mérique de la petite garnison laissée au colonel Garnier. En vérité nous sommes bien peu. Deux bataillons du 51e de ligne, une section d'artillerie et une division (deux pelotons) du 4e escadron du 3e chasseurs d'Afrique, 70 cavaliers commandés par le commandant du Perron ayant sous ses ordres le capitaine Adam.

On sent déjà dans la ville le voisinage de l'ennemi. Les figures se refroidissent à notre endroit. Les commerçants étrangers sont inquiets. Beaucoup de jeunes gens qui étaient nos amis disparaissent un à un : leur famille les dit en voyage ; ils sont allés rejoindre Pesquiéra dans la montagne. Qu'on n'y voie pas la moindre idée politique : le Mexicain change d'opinion avec la plus grande facilité. Si nous sommes vainqueurs, nous aurons raison ; si nous sommes vaincus, tout le monde sera contre nous.

Et puis, l'on sait bien que les Français ne sont pas méchants ; au contraire, il y aurait danger énorme à ne pas faire au moins semblant de marcher avec Pesquiéra, si par hasard il s'empare de la ville; car les Mexicains entre eux professent la fusillade en matière politique sur une grande échelle, et celui qui n'est pas avec eux est contre eux. On sait encore que nous respectons les propriétés, tandis que les familles qui n'auront pas un de leurs membres dans les rangs des libéraux courent grand risque d'être pillées, dans le cas où la ville serait prise.

Habitués depuis longtemps à ces fluctuations d'opinions dans la société mexicaine, nous ne voyons là qu'un indice certain de l'arrivée de l'ennemi, et cela ne nous empêche pas de rire et de dan-

ser avec une quantité de femmes charmantes, dont le frère ou le mari est parti pour rejoindre nos ennemis.

Le combat de la Passion

Au lieu d'attendre Pesquiéra, le colonel Garnier préfère marcher à sa rencontre.

16 mai — Nous sortons à trois heures du matin par la porte du rancho de Guaymas avec une colonne légère ainsi composée :

1er bataillon du 51e ;

2 pièces de campagnes ; 1 section du génie;

Les ambulances, etc., etc.

Enfin, 70 chasseurs d'Afrique aux ordres du commandant du Ferron. La cavalerie marche en avant-garde. C'est l'habitude dans la guerre du Mexique. Excepté dans quelques pays très accidentés, la configuration générale du sol peu boisé a fait adopter cet ordre de marche. Du reste, les *avancadas* (postes avancés) des Mexicains étant toujours formés de cavalerie, il a bien fallu leur opposer de la cavalerie. À six ou sept lieues de Guaymas, les chasseurs d'Afrique aperçoivent de la poussière dans un petit village indien, à un kilomètre sur la droite ; on entend quelques coups de feu, et des In-

diens effarés viennent se jeter dans les jambes de nos chevaux.

Ils nous apprennent qu'une centaine de lanciers mexicains sont dans le *pueblo* (village) en train d'enlever des bestiaux pour ravitailler le camp de Pesquiéra. Nous partons au trot et nous venons interrompre le cours de leurs opérations. Les pillards surpris par cette attaque inattendue abandonnent leur butin et se sauvent dans la direction de leur camp. Une vingtaine de retardataires sont sabrés dans le village, à la grande joie des Indiens qui, sans se mêler à la bagarre, courent après leurs bœufs qu'ils font rentrer ; et machinalement, d'instinct, sans réflexion, nous continuons à galoper après les fuyards.

L'infanterie, qui marchait à environ une lieue derrière, ne s'aperçoit pas de suite du mouvement ; seulement au bout de quelque temps le colonel Garnier, ne voyant plus son avant-garde, prend le pas de course avec le restant de la colonne. Tout en poursuivant nos cavaliers, nous nous éloignons beaucoup de l'infanterie sans nous en apercevoir : on atteignait de temps à autre un des moins bien montés, et, tout en le jetant par terre d'un coup de sabre en passant, on continuait à galoper après le gros des fuyards. C'était peut-être bien une faute militaire, mais la poursuite a quelque chose d'entraînant, et quand on a le sabre à la main et un bon cheval dans les jambes, on ne raisonne pas comme lorsqu'on est assis au coin du feu. À force de marcher on fait beaucoup de chemin. Nous voyions avec étonnement l'application de ce proverbe troupier, quand au détour de la route nous nous trouvons

nez à nez avec le camp de Pesquiéra : effectif 3 000 hommes, et nous sommes 70.

Voici l'aspect des lieux :

Pesquiéra s'était campé dans le *canyon* (défilé) de la Passion : ses tentes étaient sur les flancs des deux montagnes qui forment ce défilé, son artillerie commandait la route qui traversait le camp et sur laquelle nous étions. Comme nous poursuivons littéralement l'ennemi l'épée dans les reins, nous arrivons pêle-mêle avec les lanciers libéraux. L'ennemi se trouve aussi surpris que nous. Nous étions au milieu de la poussière, on ne pouvait guère nous compter, et Pesquiéra ne pouvait jamais supposer que 70 hommes avaient l'audace d'en attaquer 3 000 !

Entre nous soit dit, —et tout bas, — nous n'y serions pas venus non plus si nous avions pensé trouver le camp tout entier. Quoi qu'il en soit, le vin est tiré, il faut le boire, d'autant plus que les Mexicains commencent à revenir de leur première surprise et courent à leurs pièces. Si nous hésitons un instant, nous sommes mitraillés dans un chemin creux d'où nous ne sortirons pas.

Le commandant du Ferron et le capitaine Adam se regardent un instant, puis d'un commun accord, sans hésiter, s'élancent les premiers sur l'ennemi. Nous passons comme la foudre sur le camp en désordre, semant la terreur et l'épouvante sur notre passage. Notre charge a été si rapide, si imprévue, que nous ne perdons presque personne.

L'infanterie mexicaine, placée sur les deux côtés qui dominent le chemin creux, fait un feu roulant sur nous ; mais comme les soldats mexicains

tirent trop haut, ils s'entretuent de la meilleure foi du monde. Le camp traversé, les hommes ralliés, le commandant du Ferron voit l'infanterie du colonel Garnier qui arrive au pas de course; il se lance à corps perdu sur le camp et le traverse une seconde fois dans un autre sens. Cette seconde charge à fond de train augmente le désordre, et l'ennemi est en pleine déroute quand la colonne française arrive. Nos chevaux sont trop fatigués pour continuer la poursuite, c'est l'artillerie qui se charge de conduire à coups de canon les derniers fuyards.

Le colonel Garnier regarde ce camp ravagé par une poignée d'hommes :

− J'avais envie de vous gronder, dit-il au commandant du Ferron, pour vous être engagé sans moi, mais je n'en ai plus le courage en voyant la besogne que vous avez faite.

On fait l'appel : nous avons perdu six hommes; le capitaine Adam est blessé, et mon pauvre ami le sous-lieutenant de Torrebren est mort. Il a dû tomber dans la première charge, car, outre deux balles qu'il a reçues en pleine poitrine, on lui a fracassé la tête à coups de crosse de fusil. Au bout d'une heure de repos, nous reparlons pour Guaymas : il y a encore dix lieues à faire pour rentrer à la ville. La chaleur est extrême, mais la joie de la victoire nous soutient. L'infanterie, qui n'a pas eu la chance d'être de la fête, *tire la guêtre et maronne*.

Vers les cinq heures, nous repassons par ce petit *rancho* où nous avions rencontré les premiers cavaliers ennemis. Je n'oublierai jamais ce moment-

là. Il y avait des auges destinées à abreuver les bestiaux ; tout le monde s'y rue, bêtes et gens, la tête la première. Les cavaliers mettent pied à terre et boivent à même, le nez dans l'eau, à côté de leurs chevaux. On ne se doute pas de la soif que l'on éprouve après un combat. Indépendamment de l'action produite sur le gosier par la poussière, la fumée de la poudre, les cris, il y a une sensation terrible qui étreint le cœur et la gorge, et dont l'effet physique est de dessécher les glandes salivaires.

Notre chirurgien a voulu m'expliquer pourquoi. Comme il est matérialiste, je ne l'ai pas écouté. Il y a des gens qui prétendent n'éprouver aucune émotion en marchant au feu. J'avoue eu toute humilité que je ne suis pas de ceux-là, et je ne suis pas très convaincu de leur bonne foi. Pour moi, lorsqu'on annonce l'arrivée de l'ennemi, je ne suis pas enchanté, quoique je fasse bonne contenance autant que possible. Quand les premières balles arrivent, j'ai le cœur serré. Si je vois tomber à côté de moi un camarade, je commence à enrager ; dès que l'affaire est en train et que je vois du sang sur ma lame de sabre, je me laisse aller à la colère ; alors je fais comme tout le monde.

Le troupier, qui est un profond philosophe, résume ces impressions successives, en disant :

− II vaut mieux tuer le diable que le diable vous tue.

L'affaire finie, on ressent un bien-être extrême; on respire, c'est le mot. Alors s'opère une espèce de réaction : tous les hommes vraiment courageux sont généreux après la victoire.

On a des regrets pour les amis qu'on a perdus ; mais cette sensation est un peu effacée par la joie du succès. Puis, l'égoïsme humain reprenant le dessus, on commence à songer aux avantages que va donner ce nouveau triomphe, — chacun suivant son caractère.

Les grands cœurs pensent à la gloire de leur pays. Un échelon plus bas, on pense à la sienne propre, à son avancement, aux récompenses. Au bas de l'échelle, chez certains peuples, on compte avec avidité le butin.

Nous rentrons à Guaymas. La population nous attend sur les portes et nous félicite. Ceux-là même dont l'opinion nous est contraire, aiment mieux au fond du cœur nous voir arriver que les troupes indisciplinées de Pesquiéra. Les Français respectent les propriétés. Beaucoup de gens qui avaient disparu ces derniers jours, reparaissent. Nous venons ce matin d'enterrer notre camarade de Torrebren. Il est couché sous la terre du Mexique à côté de Raousset-Boulbon. Les cinq chasseurs d'Afrique, tués à côté de lui, sont placés autour de sa tombe. De modestes croix indiqueront aux générations futures où gisent ces vaillants. Leurs noms seront écrits sur un marbre que nous avons commandé à San Francisco.

Nos rangs s'éclaircissent ; quelques-uns déjà de nos joyeux compagnons de l'Aube nous ont quittés, et pour toujours. L'armée française est si peu

nombreuse, que tout le monde s'y connaît; une mort parmi nous, c'est un deuil de famille. Nous sommes bien peu, et le Mexique est bien grand ! Au diable les idées tristes, le soldat ne doit pas *réflexionner*!

L'armée de Pesquiéra, dissipée (c'est le mot) par ce coup de main, s'est fondue comme la neige au soleil. C'est le propre des troupes mexicaines, toujours recrutées soit par la crainte, soit par l'argent. La ville de Guaymas prend un air de fête et de tranquillité que nous ne lui connaissions pas encore. Le colonel Garnier est l'idole des populations. Il donne un peu de repos aux troupes. Les Indiens Yaquis guerroient pour notre compte dans la Sierra et poursuivent les fuyards du combat de la Passion. Ce repos momentané des troupes a un but. Notre chef veut pacifier la Sonora et faire une grande expédition dans quelques semaines jusqu'à Ures et Hermosillo — frontières extrêmes de l'empire de Maximilien.

Délivrance des prisonniers de Culiacan

18 juillet — Le fidèle Jean Couvrat mon ordonnance, se précipite dès l'aurore dans ma chambre et me réveille en sursaut :

− Mon lieutenant, mon lieutenant, réveillez-vous.

− Quoi? Qu'est-ce qu'il y a, faut-il encore monter à cheval par alerte? soupirai-je en m'éveillant de mauvaise humeur.

− Non, non, dépêchez-vous ; voilà votre pantalon, vos bottes, ils arrivent.

− Mais qui, animal... l'ennemi?

− Non, mon lieutenant, ce n'est pas du mauvais, c'est du bon, mais dépêchez-vous pour les voir entrer.

− Mais qui donc, à la fin ?

− Votre ami de Saint-Julien et les prisonniers de Culiacan.

Le fidèle Couvrat n'a plus besoin de me presser, je m'habille au galop avec ce que je trouve sous ma main, et je suis bientôt dans la rue. Tout le monde était dehors, et j'avais bien fait de me presser, car ils arrivaient. C'étaient eux, bien eux, escortés d'une bande de sauvages, mais là, des vrais. Cela valait bien toutes les mises en scènes d'un théâtre de Paris. Oui nos bons, nos braves camarades venaient d'être délivrés par les Indiens Yaquis qui nous les ramenaient en triomphe. Qu'on me laisse crier ici du fond du cœur :

− Honneur et merci au colonel Garnier!

II était là aussi, les yeux pleins de douces larmes; il nous dit enfin ce secret qu'il gardait. La joie de ses rapides succès en Sonora était troublée par la pensée qu'à soixante lieues de lui, des Français étaient entre les mains de cet ennemi qu'il venait de vaincre. Aucun moyen de leur porter se-

cours. La moindre démonstration armée en leur faveur eût été un arrêt de mort. Le colonel Garnier se confia à un chef Yaquis. Ceci nous explique ses longues conférences avec les sauvages, les allées et venues de ceux-ci dans la ville, la confiance qu'il leur témoignait, et que plusieurs d'entre nous s'étaient empressés de critiquer avec la bienveillance qui caractérise l'esprit français. J'étais de ceux-là, j'ai donc le droit de faire leur procès.

La première effusion passée, nous leur faisons raconter les détails de leur captivité et de leur délivrance. Traînés à la suite de l'armée mexicaine que nous avions pourchassée devant nous, ils en avaient partagé les misères. Cependant ils n'avaient jamais été maltraités ni humiliés : on les traitait avec un certain respect; mais ils avaient souffert matériellement, car les troupes de Rosales ne jouissaient pas elles-mêmes d'un bien-être complet. Après la déroule de la Passion et la défaite de Pesquiéra, les forces mexicaines s'étaient tout à fait désorganisées et les prisonniers restèrent à la garde d'une petite troupe de cavaliers, dans un village de l'intérieur. Un matin, un Indien à l'air idiot avait tourné autour des officiers prisonniers et leur avait remis un message du colonel Garnier : « Tenez-vous prêts et ne vous étonnez de rien. »

La nuit venue, ils entendirent des coups de feu, une grande bagarre. Les Indiens avaient fait irruption dans le village. Ils enlevèrent les prisonniers, absolument comme ils auraient enlevé un troupeau de bœufs ou de chevaux. Le chemin ne fut pas encore exempt d'émotions. Les prisonniers délivrés n'avaient pas d'armes, et plus de soixante lieues

les séparaient de nous. Pendant deux jours, une colonne de cavalerie marcha à leur hauteur, à une distance de trois ou quatre lieues dans la plaine. Elle ne les aperçut pas, ou peut-être n'osa pas les attaquer. Bref, ils viennent d'arriver sans encombre, fatigués, maigres, pâles, décharnés, mais sains et saufs.

Sans compter la joie que nous cause le retour de nos frères d'armes, cet événement a une portée politique très grande. Leur délivrance augmente le prestige de nos armes, et démontre la décomposition complète des forces qui marchaient sous le drapeau de Juarez en Sonora.

Les batteurs d'estrade du colonel Garnier lui ont rapporté les nouvelles suivantes: toutes les routes sont libres ; les habitants d'Ures et d'Hermosillo attendent avec impatience l'arrivée des Français pour reconnaître officiellement le gouvernement de Maximilien. En quittant le territoire de la Sonora, les débris de l'année mexicaine se sont pris de querelles entre eux. Quand il n'y a plus de foin au râtelier les chevaux se battent. Rosales a été tué. Les prisonniers de Culiacan ont été attristés de cette mort car c'était, à ce qu'il paraît, un honnête homme, et les officiers français tombés momentanément en son pouvoir n'ont eu qu'à se louer de ses procédés à leur égard.

Occupation d'Ures et d'Hermosillo

22 juillet —Le colonel Garnier se met en marche avec trois compagnies d'infanterie et un peloton de cavalerie. Notre route est une véritable promenade militaire ; nous arrivons à Hermosillo le 28 juillet, et à Ures le 15 août, sans tirer un coup de fusil.

Bien plus, les habitants ont envoyé, à deux jours de distance, mulets et voitures au devant de notre infanterie. Si nous ne souffrons pas du feu de l'ennemi, celui du bon Dieu, en revanche, ne nous ménage pas ; il fait une chaleur plus que tropicale. Nous avons perdu quatre hommes par suite d'insolation. Du reste, cette Sonora si vantée des voyageurs, n'est qu'un immense désert qui ne sera jamais cultivable, par suite du manque d'eau. Ures et Hermosillo surtout sont encore pleines du nom de Raousset-Boulbon. Ce hardi compagnon vit encore dans le souvenir des populations, et l'on nous reçoit un peu en héros de roman. Nous en profitons.

Réflexions déplacées

Nous avons donc vu la Sonora tout entière. Les récits merveilleux, les romans pleins de fantaisie qui se sont faits sur cette terre généralement inconnue, même de la grande majorité des Mexicains eux-mêmes, sont faux et mensongers.

La Sonora n'est pour ainsi dire qu'une série de plaines arides dont le sol recèle à la vérité quelques richesses minérales, mais qui ne sont pas assez

considérables pour compenser les frais d'extraction. L'émigration, si grande et si énergique qu'on puisse la rêver, n'en tirerait absolument rien, pour une raison bien simple à laquelle n'ont pas songé tous les grands faiseurs de projets... **Il n'y a pas d'eau!**

Voilà la vérité sur ce pays légendaire, en dépit des racontars de soi-disant voyageurs qui n'y ont jamais été. Mais la belle, la riche, la profitable colonie que je souhaiterais à ma patrie, c'est l'état de Sinaloa. Fortifié naturellement par les cimes imposantes de la Sierra Madre, dont les contreforts l'entourent de toutes parts comme d'une réelle muraille, ne laissant accès que par deux défilés, l'un venant de Durango, l'autre de Tépic, ce coin de terre se garderait avec une poignée de troupes aidée d'une faible station navale pour commander le port. Cette séparation tracée par la main de la nature, est tellement sensible, que les habitants du Sinaloa eux-mêmes se donnent un nom différent du restant du Mexicain. Ils se disent entre eux *Jarochos* (gens de l'arc) et lancent avec dédain au reste des Mexicains l'appellation de *Chileros* (mangeurs de chile). [12]

Tout abonde dans ce petit paradis terrestre, dont je suis enthousiaste parce que je le connais à fond, y ayant fait six mois la guerre de partisan. Des forêts, que la hache n'a jamais entamées, donneraient des bois de construction sans égaux et qui descendraient jusqu'au port, par la rivière du Présidio, très canalisable.

---

[12] Le chile est une sauce au piment, particulièrement apprécié par les gens des hauts plateaux

Les mines de Panuco et de Copala y sont en pleine exploitation ; d'autres filons déjà découverts n'attendent que des bras pour livrer leurs richesses.

En général, tous les pays de mines sont stériles; le Sinaloa est une heureuse exception sous ce rapport, de même que San Francisco. Car, il faut qu'on le sache bien, en Californie les richesses agricoles ne le cèdent en rien aux richesses minérales, d'où le développement incroyable et rapide de ce point, un des plus beaux fleurons de l'Amérique : San Francisco peut nourrir et payer un grand peuple, et pendant la dernière guerre, envoyait à New-York ses grains et son or. On pourrait tirer davantage encore du Cinaloa, et le nom de Mazatlán marcherait bientôt de pair avec celui de San Francisco, si…

Le coton, que les Américains réfugiés du Sud y sont venus planter cette année, a dépassé les espérances les plus ambitieuses, en dépit des accidents résultant de la guerre. Que serait-ce avec la tranquillité ! Les tabacs, la canne à sucre, le café, tous les fruits des tropiques, aussi bien que ceux de l'Europe, sont en plein rapport dans ce petit coin de terre béni du ciel. On peut y obtenir toutes les cultures, par la raison bien simple que ce sol accidenté présente toutes les altitudes et par conséquent toutes les températures.

Les pins et la neige de las Russias sont, à dix lieues de là, remplacés par les orangers en fleurs de *Durasnito*. Et de plus, au fait, tout ceci ne me regarde pas. Quel besoin ai-je, en effet, moi qui ne suis qu'un soldat — pas laboureur — de me mêler

de pareilles questions. Je ne me sens pas capable de traiter de semblables sujets.

Ne sutor ultra crepidarn

Je ne sais que raconter ce que j'ai vu, et ne me sens pas de force à le commenter. J'ai du reste d'autres idées en ce moment. Parti d'Afrique pour le Mexique, il y a huit ans que je n'ai vu ni ma famille, ni la France. Les Terres Chaudes m'ont un peu fatigué, on m'accorde un congé de convalescence, j'en profite. J'apprends que je vais faire partie du grand convoi qui doit ramener les libérables en France, et que nous allons successivement les prendre sur notre passage, chemin faisant, en redescendant du fond de la Sonora au port de la Veracruz.

Je vais donc traverser une seconde fois le Mexique dans sa longueur; mais, cette fois, le voyage va se faire — espérons-le — le sabre dans le fourreau et tranquillement. J'aurai le temps de regarder un peu le paysage ; ce sera une vraie promenade de touriste.

LIVRE IV
LE RETOUR

Départ pour la France

3 septembre — Je tiens mon congé de convalescence ! Ma foi, j'aime bien mon régiment, la gloire a des charmes, cependant le cœur me bat en songeant à la France que je n'ai pas vue depuis si longtemps, et à tous les miens. Mon sentiment est, je crois, partagé par les hommes que j'emmène.

On m'a remis leurs papiers. Je les préviens que, conformément aux ordres du maréchal Bazaine, je ne dois les leur donner qu'à bord du navire qui les ramènera en France, et que toute faute grave durant le cours de la route, conduira droit à un conseil de discipline qui les retiendra un temps plus ou moins long. Je peux dormir sur les deux oreilles avec cette mesure, mon monde va marcher droit. Ces gens ont comme moi soif du pays, et je crois

que les Mexicains qui viendraient tenter de nous arrêter en route, seraient mal reçus.

Nous voilà partis ! Un adieu aux camarades qui restent, et puis nous allons allonger le pas, car il y a un fameux ruban de queue d'Hermosillo à Veracruz: tout bonnement un peu plus de 500 lieues. Nous sommes fixés sur les distances, car c'est un chemin que nous venons de faire le sabre à la main. Nous revoyons une seconde fois Guaymas, son port, et l'excellent colonel Garnier. Le bruit court qu'il est enfin nommé général ; — le troupier, bon juge en pareille matière, dit qu'il ne l'a pas volé.

Voici les chalands qui viennent chercher nos chevaux. Nous remontons à bord. Dans trois jours nous serons à Mazatlan. Nous nous retrouvons comme chez nous. C'est encore *le d'Assas* qui nous transporte, ce sont les mêmes officiers qui nous ont amenés, et nous reprenons des parties de whist inachevées. Le temps est beau ; nous ne mettons pas les soixante-douze heures habituelles de traversée. Voici Mazatlan ; nous sommes en rade, et nous débarquons sur le *wharf* (jetée en bois). On nous attend, car il y a ici un escadron du 3e et deux du 1er chasseurs d'Afrique, aux ordres du colonel du Parc.

Les moustaches se frottent les unes contre les autres, car l'accolade est encore très usitée dans la vie de régiment, et surtout en campagne. On boit un peu : on est si content de se revoir, et il fait si chaud ! Nous racontons à nos amis la campagne de Sonora : eux, à leur tour nous parlent de leurs courses au clocher dans toutes les directions du Sinaloa. Corona est toujours insaisissable et fait dans la montagne une véritable guerre de partisans. Du côté

de Tépic, il est contenu par la présence de Lozada ; du côté de Durango, par les troupes françaises. Il se tient dans la Sierra, dans l'espace compris entre Culiacan et la Noria. On avait beaucoup compté sur la coopération de Lozada, son ennemi personnel, pour le saisir ; mais on ne s'explique pas trop l'inaction de celui-ci.

Lozada est un général mexicain du parti de l'intervention, qui jouit d'une grande célébrité, et surtout d'une influence énorme dans son parti ; mais il est essentiellement l'homme du clergé, dont le pouvoir occulte est sans bornes au Mexique. Or le clergé est un peu en froid avec Maximilien, au sujet de la fameuse question des biens de l'Église devenus propriété nationale. Lozada se contente de barrer le passage à Corona, mais ne tente aucun mouvement contre lui.

Nous restons quelques jours à nous reposer à Mazatlan, et l'on nous prévient de nous tenir prêts à partir avec le général Aymard pour Durango. Je dis adieu à mes camarades du 3e chasseurs d'Afrique, et pars chargé de lettres et de commissions pour leurs familles. Si je suis heureux en pensant à la France, j'ai cependant le cœur un peu gros en me séparant de mes compagnons de périls et d'aventures depuis bientôt quatre ans.

La Sierra

Nous remontons cette splendide Sierra, que nous avions descendue en venant à Mazatlan, nous repassons en sens inverse l'*Espina del Diablo*, et

quand nous revoyons en voyageurs ces défilés impossibles, où il faut prendre garde à chaque pas en côtoyant les précipices, nous ne pouvons nous empêcher d'admirer encore le combat magnifique du colonel Garnier, qui a enlevé à la baïonnette cette position imprenable en apparence. Au-dessus de l'abîme que nous longeons en tremblant, planent des *zopilotes* (vautours) au vol circulaire; on voit briller au fond, à 2 000 mètres peut-être au-dessous de nous, des armes et des lambeaux d'uniformes: ce sont les restes des Mexicains culbutés par l'héroïque 51e.

Nous voici à Durasnito la limite des Terres Chaudes, et la montagne escarpée se dresse devant nous. Les hommes voyagent en chemise depuis Mazatlan, et les lourds uniformes de drap sont sur la selle des chevaux ; il y a de 38 à 40 degrés de chaleur à l'ombre. Nous bivouaquons sous des pêchers en fleurs. Demain, nous commençons à entrer dans la Sierra ; il nous faut monter pendant quatre étapes.

Le quatrième jour après notre départ de Durasnito (en mexicain, le petit pêcher) nous sommes à las Russias. L'endroit est bien nommé : il y a un pied de neige, et aujourd'hui le bivouac est établi sous des pins séculaires, une véritable forêt de Pologne.

Les cabans, les criméennes, les couvertures ne sont pas de trop, et des arbres entiers flambent toute la nuit. Tout le monde se chauffe, y compris nos pauvres chevaux qui, les crins hérissés, la queue entre les jambes, des glaçons au bout du nez, regardent piteusement le feu et tendent le cou pour s'en approcher autant que le leur permet leur entrave.

Des loups et des coyotes hurlent toute la nuit autour du bivouac.

Il y a un an que nous campions au même endroit; mais alors nous allions à la guerre, et nous n'avions pas le temps de faire des réflexions sur le paysage. Malgré le temps, tout le monde est de bonne humeur. La France est encore bien loin, mais nous marchons vers elle, au lieu de lui tourner le dos. Ce sentiment est tellement puissant, sans être défini, que l'étape se fait d'un pas alerte. Nous mettons une heure de moins chaque jour pour faire le même chemin que l'année dernière, ce qui prouve un mouvement instinctif et machinal chez chacun ; car pourtant nos étapes sont tracées et nous ne pouvons les doubler.

La route se fait en riant et en chantant, ce qui la raccourcit. Nos hommes, aussi pressés d'arriver que nous, font tout avec empressement ; il n'est besoin de s'occuper de rien : c'est le cas de dire que tout marche comme sur des roulettes.

5 novembre — Du haut de la montagne, nous voyons Durango. Nous y touchons... nous y sommes!

Ici encore, comme à Mazatlan, nous allons avoir un repos d'une huitaine de jours, jusqu'à ce qu'on organise le convoi avec lequel nous devons repartir. Cette fois, je vais tout droit descendre chez mon ami le colonel Arce, mon ancien adversaire de Cholula. Je suis reçu à bras ouverts. Quand une fois les Mexicains se mettent à vous aimer, ce n'est pas à demi, et ils sont plus sérieusement dévoués que nous. Je revois à Durango d'anciens amis et de nou-

velles figures. Il nous est arrivé de nouveaux officiers d'Afrique et de France, amenant les hommes destinés à remplacer les congédiés qui partent avec moi. Nous autres au Mexique depuis tantôt quatre ans, nous sommes un peu des vieux de la vieille pour ces nouveaux venus, qui nous arrivent pleins d'ardeur.

Hélas! Il en faudrait voir venir beaucoup de nouveaux, car les rangs des anciens s'éclaircissent. Et les gens qui, du haut d'une tribune, armés d'une éloquence aussi brillante qu'inconséquente, se sont opposés de parti-pris à l'envoi de nouveaux renforts, sont bien coupables s'ils se sont doutés du mal qu'ils nous ont fait.

Du reste, je ne sais pas de quoi je vais me mêler là. Je me borne à regretter qu'ils n'aient pas été de la fête, eux aussi, et appelés à mettre comme nous les morceaux doubles.

Situation militaire

Je me renseigne un peu sur l'état général des choses, car au fond de la Sonora, nous n'avions pas beaucoup de nouvelles. Voici la position de l'armée française. Le maréchal Bazaine est au centre, à Mexico, d'où il dirige tous les mouvements. La division du général Douai a son quartier général à San Luis de Potosi. Il est bien entendu que les points intermédiaires sont occupés par les généraux de brigade Ney, Aymard, de Brincourt, etc., ou par des colonels commandants supérieurs.

Les Terres-Chaudes jusqu'à Tampico sont gardées par la contre-guérilla du colonel Dupin ; les Égyptiens occupent Veracruz, et les turcos : Acapulco.

L'armée de Maximilien s'organise peu à peu et se forme. Juarez ne donne pas signe de vie, sinon par sa querelle avec Gonzales Ortéga, qui veut être nommé président à son tour, sous prétexte que les cinq années de la présidence de Benito Juarez sont écoulées.

Il a des partisans, comme tout individu qui voudra faire, dans ce malheureux pays, un semblant d'opposition à l'ordre de choses établi. Le Mexicain adore le désordre : c'est si commode de pêcher en eau trouble ! C'est tellement vrai, que je suis convaincu que si demain, par impossible, la France adoptait Juarez et reniait Maximilien, les bandits qui rançonnent les gens tranquilles au nom de la liberté expirante, en seraient quittes pour changer la couleur des flammes de leurs lances, et battraient le pays, levant des contributions au nom de Maximilien, en se disant impérialistes.

Je laisse tous les déclamateurs qui ont parlé en France sur la question mexicaine se récrier contre moi tant qu'ils voudront. J'ai vu le pays de plus près qu'eux, et je n'ai aucune espèce d'intérêt à ne pas dire la vérité.

La vérité, la voici : elle déplaira peut-être, parce qu'elle est toute nue. Ce n'est pas ma faute ; c'est la spécialité de la vérité vraie d'être ainsi. Il n'y a pas sérieusement de convictions politiques au Mexique. Il y a des intérêts. Cela étonnera beaucoup

les Français, car c'est tout le contraire en France, n'est-ce pas?

Il est vrai que le caractère mexicain diffère beaucoup du caractère français, et chaque Mexicain entend ses intérêts politiques à sa manière : toujours pour le présent, jamais pour l'avenir ; cela fatiguerait son esprit de penser aussi loin. Le clergé, cette puissance avec laquelle il faut compter beaucoup au Mexique, sera impérialiste si l'empereur Maximilien lui rend ses biens, que Juarez, président de la république, lui a ôtés. Il serait républicain dans le cas inverse. Chaque Mexicain raisonne pour lui-même, comme le clergé.

Quant à l'Indien, qui, à mon sens, devrait constituer le vrai peuple mexicain, il n'est même pas consulté. On l'enrôle par force d'un côté ou de l'autre, sous les drapeaux du parti qui passe dans son village. Aussi il se bat— ma foi très bien — mais avec une insouciance complète, pour le compte de n'importe qui.

Je me rappelle que, le lendemain du combat de San Lorenzo. le colonel du Barail est venu attaquer San Martine avec deux escadrons du 3e Chasseurs d'Afrique , ayant pour toute infanterie deux bataillons mexicains, composés des prisonniers faits la veille à l'armée de Comonfort, et que ces bonnes gens firent admirablement le coup de feu, à côté de nous, sur leurs camarades d'hier. Ce qui les avait surtout enthousiasmés, c'est que les intendants français les nourrissaient mieux que les intendants mexicains, et que les officiers de Marquez, surveillés par le contrôle français, leur volaient un peu moins de solde que les officiers libéraux.

La grande plaie de l'armée mexicaine, il faut le dire, ce sont les officiers. Tout ce qui est officier subalterne fait partie de ce qu'on appelle *medio pelo* (littéralement, demi-poil). Ces gens qui n'ont reçu qu'une demi-éducation ont pris tous les vices de la classe supérieure, sans en prendre les qualités, y joignant l'ignorance et les bas penchants de la classe inférieure.

La première réforme que Maximilien devrait tenter dans son armée serait la révision de tous les grades militaires; mais que de difficultés, que de mécontents qui se jetteraient alors dans le parti opposé, augmentant le nombre de tous les déclassés du nouvel ordre de choses. La tâche n'est pas facile.

Messieurs les voyageurs pour la France, en voiture !

4 décembre — On forme notre convoi. Avec les libérables partent les convalescents, les blessés, les estropiés. Cinquante chariots attelés chacun de douze à quinze mules, viennent avec nous, pour emmener ceux qui ne peuvent marcher. L'escorte est toute trouvée, ce sont nos libérables dont le nombre va s'augmenter dans chaque ville, puisque nous les prendrons au fur et à mesure.

Tout notre monde est armé, tous ont envie de revoir la France : nous ne serons pas faciles à arrêter. Du reste, en ce moment, la route jusqu'à Veracruz est tranquille, sauf quelques bandes de pillards qui battent la campagne, sur les points où il n'y a pas de Français. Ceux-là nous éviteront au lieu

de nous barrer le passage. Nous sommes une douzaine d'officiers, rentrant ensemble en France ; nous voilà compagnons de table, de tente, et de voyage jusqu'à Brest. On projette déjà des parties pour Paris.

On vient de nous donner notre itinéraire. En partant de Durango, nous devons successivement passer par les villes suivantes : Durango (Départ: le 6 décembre 1866), Sombrerete, Fresnillo, Zacatecas, Aguascalientes, Lagos, Salamanca, Léon, Querétaro, Mexico, Puebla, Orizaba, Cordoba, Paso del Macho, Veracruz (embarquement: le 1er février). Brest !!!... (Arrivée: quand il plaira à Dieu!)

Dans la première partie du voyage, j'avais embouché la trompette guerrière, je vais en revenant prendre le crayon du touriste. J'ai le temps, puisque nous voyagerons à petites journées. Commençons par Durango avant de le quitter.

Durango

Durango est la capitale de l'État du même nom. Cette ville est située à 3 482 mètres au-dessus du niveau de la mer. Voilà pourquoi nous avons eu tant de peine à monter en venant du port de Mazatlan. Le pic de las Russias est encore plus haut que Durango.

Les femmes de Durango ont une grande réputation de beauté, seulement elles ont les dents gâtées par l'eau de la ville. Les habitants de cet État ont un caractère assez différent de celui des autres Mexicains. Ils sont originaires de la Biscaye. Le

fondateur de la ville, Alonzo Pacheco, arriva en 1551 avec sa famille et ses amis, tous Biscayens comme lui, et l'État de Durango s'appelle encore aujourd'hui Nouvelle Biscaye. Le sol est peu fertile en général. Il y a quelques mines, mais la plus grande curiosité de la ville est le Cerro Mercado : on appelle ainsi une colline, à un kilomètre de la ville, qui est littéralement en fer brut. Cette masse de minerai à fleur terre est inexploitée.

On s'étonnerait à tort de voir dans ce pays une pareille source de richesses inféconde. Il y a au Mexique manque de bras, de confiance, de stabilité dans les entreprises, et surtout ignorance crasse. Sauf les mines exploitées par les compagnies étrangères, on en est encore, pour les mines d'or et d'argent elles-mêmes, à l'enfance de l'art, et bon nombre sont négligées, parce qu'elles ne rendent pas assez, avec les moyens d'extraction grossiers et primitifs dont se servent encore les Mexicains.

La seconde curiosité de la ville, ce sont les sources d'eau chaude. Il y a un établissement de bains, où, par une particularité bizarre, la source de droite a la température de l'eau des bains chauds ordinaires, tandis que la source de gauche est presque glacée. Le climat de Durango, à cause de la position élevée de la ville, est plutôt froid que chaud.

Sur les frontières extrêmes de l'État, au point où il touche au Nouveau-Mexique et à l'État de Coahuila, les sauvages Apaches et Comanches, font de fréquentes descentes. Aussi les *haciendas* de ce côté sont de petites forteresses dont on lève le pont-levis chaque soir, et il court sur les hauts faits de ces

bêtes féroces à face humaine des légendes à faire pâlir l'ombre de Cooper.

Une remonte onéreuse

5 décembre — Au moment de partir, nous recevons une bien triste nouvelle.

On venait d'envoyer en remonte, au delà du Rio Florido, un peloton de chasseurs d'Afrique escorté d'une compagnie d'infanterie, dans une *hacienda* dont le propriétaire avait traité avec l'armée française. À quelques lieues de l'*hacienda*, des cavaliers ennemis viennent tirailler contre la colonne. Le peloton de chasseurs d'Afrique les charge et les poursuit le sabre dans le dos jusqu'aux premières maisons d'un petit village.

C'était une embuscade. Derrière les maisons se cachaient 300 hommes qui ouvrent un feu roulant sur cette poignée de cavaliers. Six ou huit hommes tombent à la première décharge, et avec eux le sous-lieutenant Godinet et le vétérinaire Hutfer. Le sous-lieutenant Jeantet, quoique ayant l'épaule fracassée d'une balle, rallie ses hommes, et chargeant vigoureusement, se dégage et reste maître de la position. L'arrivée de la compagnie d'infanterie achève de disperser l'ennemi.

Voilà des chevaux qui coûteront cher. Godinet était un officier d'avenir, j'en appelle à ceux qui l'ont connu et aimé. Le brave Hutfer avait été décoré au combat de la Passion, pour avoir chargé en tête de l'escadron avec son épée de vétérinaire. Il n'aura pas longtemps porté sa croix !

Les chevaux du Mexique

6 Décembre — Le convoi s'est mis en route, nous voilà partis.

La première ville que nous allons rencontrer, c'est Sombrerete, à cinq journées de marche de Durango. Nous couchons chaque soir dans les *haciendas*. — On appelle *hacienda* un domaine sur lequel est bâtie une maison d'habitation — généralement fortifiée — pour le maître, et autour de laquelle viennent se grouper les humbles cabanes des péons indiens qui sont les serviteurs.

Le territoire appartient à un très petit nombre de propriétaires qui se partagent entre eux l'immense étendue du Mexique. Il n'est donc pas rare de voir des *haciendas* de dix et quinze lieues carrées; d'où il résulte que les cinq sixièmes du terrain restent incultes et ne sont occupés que par des troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux qui appartiennent tous au maître et qui s'élèvent, se reproduisent et se nourrissent seuls, sans aucun soin de l'homme, et sans autres frais que la peine que prennent les *vaqueros* (conducteurs de troupeaux) d'aller de temps à autre prendre au laco l'animal dont on a besoin.

Deux *haciendas* sur notre route sont curieuses : Rancho Grande et las Cruces.

L'*hacienda* de Rancho Grande est un des rares endroits du Mexique où l'on fait du vin. Elle appartient à la famille Gordoa. Il y a une ménagerie d'animaux féroces ou sauvages : ours, hyènes,

chacals, coyotes, pumas (lions d'Amérique) chats-tigres, etc. Nous sommes allés la visiter. Malheureusement, il y a parmi nous des Parisiens qui ont le mauvais goût de préférer le Jardin des plantes de Paris. L'*hacienda* de las Cruces et trois ou quatre autres des environs sont célèbres par les chevaux qu'elles produisent.

Il ne faut pas demander aux Mexicains les soins et l'intelligence qu'apporte l'Anglais ou le Français à la reproduction chevaline. Il y a là-bas un mode d'élevage d'une simplicité qui ferait dresser les cheveux sur la tête du dernier des éleveurs d'Europe. Dans chaque *hacienda* il y a deux, trois, quatre — et même davantage, suivant la richesse du propriétaire — *cavalladas* (bandes) de juments ou poulains: chacune d'elles a son étalon qui en est le maître et le conducteur.

Les animaux sont lâchés dans les vastes plaines qui entourent l'*hacienda*, et l'on ne s'occupe d'eux que pour marquer tous les ans les poulains et venir y prendre de temps à autre ceux dont on a besoin. D'où il résulte que la valeur d'un cheval au Mexique, ne ressort nullement de son prix de provenance et d'alimentation, mais seulement de son dressage.

Les chevaux de trois à quatre ans sont *lacés* les uns après les autres par les *vaqueros* de l'*hacienda*, sellés, montés, et essayés. Les meilleurs sont mis à part pour l'écurie du maître et dressés avec soin, soit que l'*amo* (maître) les garde pour son usage, soit qu'il veuille les envoyer vendre à la ville. Cette question de dressage est des plus importantes. Un *vaquero* habile est payé 12 piastres (60 francs)

par mois et par cheval. Or le dressage mexicain dure un an ou un an et demi, et comme toute la valeur d'un cheval au Mexique résulte de l'éducation qu'il a reçue ; on ne se préoccupe que très secondairement de sa conformation. Le même cheval peut, suivant son dressage, valoir 40 piastres (200 francs), ou 500 piastres (2 500 francs).

Un bon cheval mexicain doit contracter légèrement les mâchoires pour s'appuyer sur le frein, avoir l'arrière-main engagée sous la masse le plus possible, la tête haute, les épaules libres, toujours prêt à partir brusquement, à s'arrêter court, à volter immédiatement sur les jarrets. D'une soumission absolue, il doit n'avoir aucune volonté, se lancer à corps perdu contre un mur, ou dans un précipice. C'est à son maître de l'arrêter net à un pas du danger.

Tant pis pour lui s'il porte bien la queue, ou si, un peu chatouilleux, il la remue au contact des jambes; il est déclaré *rabioso* (rageur) et ne sera toute sa vie que cheval de domestique, quels que soient ses moyens. Un homme qui se respecte ne peut monter au Mexique qu'un cheval dont la queue entre les jambes atteste une soumission complète de l'arrière-main. Le même dédain s'attache aux juments qui ne servent qu'à la reproduction, ou ne sont employées que par les serviteurs. Voici deux animaux de qualités identiques, de même âge, de même taille, de mêmes moyens : l'un est un cheval, il vaut cent piastres (500 francs) ; l'autre est une jument, elle n'est payée que 20 piastres (100 francs).

Les officiers d'infanterie, qui dans le cours de la campagne se sont montés à leurs frais, ont profité de ce préjugé que rien ne justifie. Il faut remonter, pour l'expliquer, aux errements du Moyen Âge où la jument était monture déshonorante pour un chevalier. En ceci, comme en beaucoup d'autres choses, les Mexicains ont conservé les traditions espagnoles du temps de la conquête, sans s'en rendre compte.

Le trot est inconnu chez le cheval de luxe. On ne va qu'à l'amble (*sobre passo*) ou au galop. En galopant, on ne s'inquiète jamais du pied sur lequel on marche ; le cheval mexicain lancé à toute vitesse, devant s'arrêter court, pour repartir au galop dans une nouvelle direction, et savoir se camper des quatre pieds pour résister en sens inverse, dès que son cavalier a lancé son lasso sur un animal quelconque.

Pour arriver à ce résultat, le dressage a lieu ainsi :

Le *vaquero*, monté sur un cheval déjà soumis, part dans la plaine à la recherche de la *cavallada,* et, galopant en cercle autour de ces chevaux effrayés qui se serrent les uns contre les autres, choisit de l'œil celui dont il va commencer l'éducation.

II fait tournoyer son lasso, le nœud coulant part en sifflant, et s'abat sur l'animal choisi, avec une précision terrible, en le saisissant par le cou. Le *bronco* (cheval sauvage) est traîné ainsi à demi étranglé dans le *picadero* (manège). Là, on commence par lui faire accepter la selle, ce qui s'appelle donner une *ensillada*.

Si le cheval ne se défend pas, il est sellé de suite, sans autre forme de procès; mais pour les récalcitrants, on s'y prend autrement. Deux hommes lacent le cheval, l'un par les jambes de devant, l'autre par les jambes de derrière, et l'animal tombe alors, comme on dit vulgairement, les quatre fers en l'air. On l'entoure, on le selle, et lorsque délivré de ses liens il se relève furieux, se croyant libre, le *vaquero* l'a enfourché avant qu'il s'en soit douté.

J'ai vu quelques dresseurs fameux qui se suspendaient par les mains, les jambes pendantes et écartées, à la traverse qui forme le haut de la porte du *picadero* : au moment où le cheval effaré se lançait à corps perdu pour s'enfuir par cette issue, ils se laissaient tomber sur son dos. Le jeune cheval n'est pas bridé dans les débuts de son éducation, c'est simplement avec le lasso roulé autour de ses naseaux, en guise de caveçon, que le *vaquero* saura réprimer les bonds les plus furieux, les défenses les plus imprévues. Le cheval va rester six mois en dressage sans connaître le mors. Il faut que son dressage soit complet à toutes ses allures en se servant seulement de la falsa rienda (fausse rêne), qui n'est qu'une espèce de muserolle, avant qu'on ne l'achève avec le mors.

Aussi plus tard quelle finesse ! Quelle précision ! Quelle obéissance !

Les divers degrés du dressage se classent ainsi :

Caballo bronco : cheval brut, sauvage, qui n'a jamais été monté.

Caballo quebrantado : cheval brisé, celui qui a été sellé et monté quelquefois, et qui accepte le cavalier.

Caballo de una rienda : cheval d'une rêne ; c'est le cheval que l'on conduit encore avec le bozal ou caveçon, et qui n'est pas encore très-fin.

Caballo de dos riendas : cheval de deux rênes ; c'est celui dont le dressage complet ne laisse rien à désirer.

Le *picador* commence son cheval au pas, cherchant des effets d'ensemble au moyen de petits coups de cravache sur la croupe, pour engager l'arrière-main, élevant la main de bride par petites saccades, pour exhausser la tête, grandir l'encolure et alléger l'avant-main. Peu à peu il fait de brusques départs au galop, arrêtant court au bout de trois ou quatre battues ; puis il exige des voltes impossibles sur les jarrets. On croit voir s'écrouler homme et cheval dans ces à coups terribles ; mais rien n'égale la souplesse et les jarrets de ces merveilleux petits animaux.

À la descente de cheval, on laisse l'animal sellé pendant plusieurs heures, les rênes passées sur l'encolure, et le bout attaché à une corde mobile qui pend au plafond de l'écurie, afin qu'il prenne complètement l'habitude de lever la tête et l'encolure, le plus possible, dès qu'il est sellé. Il conservera toute sa vie ce mode d'attache, et chaque jour, lors même qu'il ne sera pas monté, il restera ainsi sellé et attaché, pendant plusieurs heures de la journée. Le reste du temps, à l'écurie, il est complètement en liberté.

L'écuyer mexicain porte d'énormes éperons, mais il n'en touche jamais son cheval. Ils lui plaisent surtout pour faire lever la tête des *manolas* quand il les fait résonner sur les dalles du patio. Presque droit sur sa lourde selle à pommeau, il ne se sert pas des jambes; c'est avec la main, et par des déplacements d'assiette, qu'il obtient les mouvements les plus difficiles.

Pour suppléer à cette absence de jambes, afin de pouvoir engager l'arrière-main sous la masse, on charge la croupe, pendant les premiers mois du dressage, d'un énorme caparaçon en cuir, garni de petites boules en fer et de chaînettes bruyantes. Le caparaçon s'appelle *armatura*, et le cheval, qui a la tête relevée par la main du cavalier, baisse sa croupe le plus qu'il peut par crainte de l'armatura; il charge ainsi son arrière-main en dégageant les épaules, ce qui est la position cherchée dans ce dressage, et qui remplace notre rassemblé.

Ce petit système équestre nous fait rire et hausser les épaules, nous autres élèves de Baucher, de d'Aure, de Lancosme-Brèves. Cependant le cheval rétif ou même désagréable est complètement inconnu au Mexique, tandis que nous en avons quelques-uns, je crois, en France et même en Angleterre. On ne saurait croire quels fabuleux résultats de force, d'agilité, de souplesse, de soumission surtout, peut donner un animal dressé de la sorte, soit qu'on se serve de lui pour la guerre, pour la chasse, pour le voyage, soit enfin pour ce merveilleux exercice du lasso, avec lequel on arrête et on ramène soumis le taureau le plus furieux.

Il faut au Mexicain, qui ne voit dans son cheval qu'un moyen de locomotion, qu'un instrument, un animal complètement soumis, et dont la volonté annihilée ne gêne en rien les mouvements de son cavalier.

Ainsi donc le cheval mexicain ne trotte pas, parce que son cavalier, voyageant dans un pays sans routes, sur un sol inégal, ne tient pas le moins du monde à se fatiguer, et qu'il franchit aisément ses vingt-cinq ou trente lieues par jour, moitié au *sobre passo* (amble), moitié au petit galop.

Son cheval s'arrête sur les jarrets, et fait les voltes les plus fantastiques, sans s'émouvoir des saccades terribles d'un mors plus dur que le mors arabe, ni des déplacements brusques d'un cavalier qui lance son lasso, ou qui s'amuse à *cauléar* un taureau.

C'est pour vous que j'ai écrit ces lignes, écuyers de toutes nuances, ô mes frères! En vous expliquant cette équitation qui vous scandalise, il est de mon devoir de vous décrire le harnachement. La selle se compose de deux arcades en bois recouvertes d'un cuir gaufré qui sert de siège; un léger renflement de la partie postérieure forme une espèce de troussequin, et le devant de la selle est surmonté d'une large palette en bois, en forme de champignon. Cette partie prend le nom de *cabessa* (tête) et sert à attacher le lasso.

De larges étriers en bois, recouverts de plaques de métal ayant à peu près la forme d'un sabot carré, sont supportés par des étrivières de quatre à cinq centimètres de largeur.

Le mors, de forme analogue à celle du mors arabe, est beaucoup plus dur. Les rênes sont en crin ou en fil d'aloès; le filet est remplacé par un caveçon à rênes qui prend le nom de *falsa rienda* (fausse rêne).

Une erreur généralement accréditée, et dans laquelle je suis tombé moi-même avant d'avoir vu le Mexique autrement que dans les livres, fait croire que le lasso est terminé à chaque bout par deux balles de plomb, et qu'on le lance sur le but à toute volée. Ceci n'est pas le lasso, ce sont les *bolas* (boules), et cet instrument n'est en usage que dans l'Amérique du Sud. Le lasso mexicain est une corde en crin, en chanvre ou en fil d'aloès, de cinq à six mètres de longueur. Une de ses extrémités forme un œillet ou boucle garnie de cuir, dans laquelle on fait repasser l'autre bout de la corde de manière à former nœud coulant. Le cavalier, tenant le lasso roulé en cercles réguliers dans la main gauche, fait tournoyer au-dessus de sa tête le nœud coulant avec la main droite, ajuste et le lance de manière à envelopper l'animal ou l'homme qu'il veut prendre.

Il met aussitôt son cheval au galop dans une direction inverse, en roulant le bout de la corde autour de la *cabessa* (pommeau) de la selle. C'est alors qu'il faut voir ces merveilleux petits chevaux, se cramponnant avec toute l'énergie de leurs quatre membres d'acier pour résister au contrecoup que leur donne un animal souvent bien plus lourd qu'eux, et devenant instinctivement chevaux de trait, pour l'entraîner comme une masse inerte.

Le premier exercice du sport mexicain, et le moins difficile, c'est de cauléar. Les jeunes gens des meilleures familles commencent à s'y exercer dès l'âge de douze ans. Le verbe *cauléar* est assez difficile à traduire en français : il exprime l'action de saisir, étant à cheval, un taureau par la queue (*caula*) et de le renverser.

Voici comment s'opère cette petite manœuvre, qui demande une certaine hardiesse et beaucoup d'habitude du cheval. Le *ganado* (troupeau) étant enfermé dans un *corral* (enceinte entourée de palissades), on laisse sortir successivement autant d'animaux qu'il y a de cavaliers cherchant à *cauléar*.

Chacun pique droit sur le taureau qu'il veut atteindre et, passant au triple galop en le prolongeant, saisit au passage la queue de l'animal, la fait passer entre sa jambe et la selle, pesant sur la queue de tout le poids du large étrier et tenant l'extrémité dans la main qui repose sur la cuisse. Précipitant la course de son cheval, on doit ainsi renverser le taureau. Mais en passant au galop, si on manque la queue ou si elle vous glisse dans la main, un bon coup de corne dans vos jambes ou dans les flancs de votre cheval vient récompenser votre maladresse.

L'exercice du lasso demande plus d'acquis et plus d'expérience ; il faut s'être exercé longtemps à lancer le lasso à pied sur des objets inanimés, pour se permettre de le lancer à cheval sur un animal ou un homme. Là, si l'on manque son coup, on est presque certainement désarçonné ; et si l'on ne sait pas enlever son cheval à temps dans une direction inverse, votre monture s'abat par le contrecoup de la secousse.

Un bon *laceur* doit à volonté lacer au galop, à droite ou à gauche, l'animal à l'endroit désigné : une patte, une corne, la tête. J'en ai vu qui arrêtaient un cheval au galop en laçant le pied indiqué auparavant.

Ces exercices se renouvellent sur une base quotidienne dans les *haciendas*, autant par goût que par nécessité.

Les troupeaux de bœufs et de chevaux errent en liberté dans les vastes pâturages, et le seul moyen de reprendre l'animal dont on a besoin est le lasso. Le maître et ses enfants, pêle-mêle avec les serviteurs, courent les animaux ; les jeunes filles au balcon applaudissent les plus adroits.

Je fais du commerce !

Toutes ces observations me conduisent à tenter une spéculation. J'ai quelques piastres en réserve, destinées à embellir mon séjour en France. Si je doublais mon capital! Ma foi, au petit bonheur, ce sera pile ou face.

J'achète vingt chevaux *broncos*. Je les prête aux cavaliers congédiés de mon détachement qui rentrent en France avec moi. Ils vont les monter chemin faisant. Mes gaillards sont enchantés, car ils sont à pied, et l'étape semble bien longue à faire en fantassin pour celui qui a l'habitude du cheval. Arrivé à Mexico, je vendrai mes chevaux, qui se seront dressés en voyageant, et si mes calculs sont justes, j'aurai doublé mes fonds, en faisant des heureux. Les cavaliers démontés auxquels je confie mes

montures sont enchantés. Ils me comblent de bénédictions. En regardant mon caban bleu de ciel — c'est la couleur du régiment, —je me trouve un faux air du Petit Manteau bleu, avec une nuance de Rothschild. — *Utile dulci.* En route donc pour Fresnillo. C'est le chemin de la France ! ! !

Fresnillo

11 décembre — Nous venons de quitter la zone des grandes *haciendas* pour arriver dans les villes. Nous entrons aujourd'hui à Fresnillo. Cette ville fait partie de l'État de Zacatecas; elle est située à quarante lieues nord-ouest de la capitale de l'État. Nous sommes sortis des plaines fertiles où s'élèvent les chevaux et les bestiaux, un sol aride et accidenté remplace les magnifiques cultures que nous admirions ces jours-ci. Il n'est pas moins riche que l'autre, seulement ses produits sont enfouis dans les entrailles de la terre, au lieu de fleurir à la surface. C'est le pays par excellence au Mexique des mines d'or et d'argent. La nature a placé les métaux précieux dans les terrains les plus ingrats pour le cultivateur. La terre végétale n'existe pas là où il y a des mines. Que chacun tire de ce fait la morale qu'il voudra suivant la tournure de son esprit.

Zacatecas

13 décembre — Nous avons couché hier à la Galéra, misérable petit village entre Fresnillo et Zacatecas. C'est la limite extrême des incursions des

sauvages ; passé la Galéra, il n'est plus question de ces redoutables rôdeurs. Nous sommes aujourd'hui à Zacatecas, capitale de l'État du même nom. C'est la ville natale de Gonzales Ortéga. Elle est pleine des souvenirs de cet avocat devenu général, meilleur diplomate du reste que militaire. Non content de faire les affaires de la république, le licencié Gonzales Ortéga n'oubliait pas les siennes. Une dizaine de palais de la ville lui appartiennent ou sont du moins sous son nom.

Comme la plupart de ces habitations étaient des couvents appartenant au clergé que le grand homme avait confisqués à son profit pendant qu'il était gouverneur de l'État, les Français les ont occupés militairement. Un hôtel seul avait été entièrement bâti de ses deniers; on a respecté la propriété particulière. Un Mexicain le gère pour le compte d'Ortéga absent. On y dîne fort bien, et l'argent qu'y laissent les officiers français va droit dans les poches de notre adversaire, si son intendant est honnête. Cela, du reste, me paraît de toute équité.

Rendons, en passant, cette justice à Gonzales Ortéga, qu'au milieu des troubles les plus violents qui précédèrent notre arrivée, il soutint toujours énergiquement les Français installés à Zacatecas, et défendit leurs personnes et leurs propriétés. Les quelques vitres que l'émotion populaire cassa dans leurs magasins leur furent largement remboursées. J'aurais de la sympathie et de l'estime pour le caractère de cet homme, s'il n'eût faussé son serment en s'évadant lorsqu'il était prisonnier sur parole, après la capitulation de Puebla.

Zacatecas a une physionomie singulière : bâtie sur le flanc de deux collines, la grande rue est le petit vallon qui les sépare. En conséquence, la ville n'a que deux portes, l'une au nord, l'autre au midi, qui sont chacune à un bout de l'artère principale. De petites rues parallèles à la grande, mais en élévation, serpentent le long des flancs de la montagne, de sorte que le premier et même le second étage des maisons de la grande rue ont leur façade opposée au rez-de-chaussée sur l'autre rue.

Le commerce français y est assez considérable, et représenté presque tout entier par les Basques, qui forment une grande famille. Ils sont presque tous parents, cousins ou alliés les uns des autres. Ils arrivent dès l'âge de quatorze ans, et s'implantent à Zacatecas, commençant par être petits commis jusqu'à ce que l'âge arrivant, ils prennent à leur tour la direction du comptoir dont ils ont jadis balayé la porte. On leur appliqua la loi sur le recrutement, ce qui les étonna fort. Partis de France dès leur bas âge, ils n'avaient pas satisfait à la conscription, et ceux qui tombèrent au sort eurent un moment d'émotion qui nous amusa beaucoup. Ils ne se sentaient pas la vocation militaire. On leur permit de se faire exonérer, et comme plaie d'argent n'est pas mortelle, une fois le quart d'heure de Rabelais passé, ils en rirent avec nous.

Zacatecas est encore plus que Fresnillo un pays de mines. On en découvre réellement chaque jour de nouvelles, et, par une conséquence de l'esprit humain, chacun croit en découvrir—source de déceptions et de ruine pour un bon nombre. Cette monomanie des citoyens de Zacatecas a créé une

véritable Bourse aux mines, dont les actions sont en hausse ou en baisse, absolument comme à Paris les *Mobiliers*, les *Lyon-Méditerranée*, les *Saragosse*, etc.

Une anecdote, en passant, qui a le mérite d'être vraie.

Un des plus riches négociants basques de Zacatecas était malade depuis longtemps. Tous les médecins de la ville et des alentours y avaient perdu leur latin — si jamais ils l'avaient su, — quand l'armée française arriva. Le millionnaire en quête de la santé jugea à propos de faire *interventionner* un Esculape de l'armée française. L'idée était bonne.

Le médecin militaire Dehous le guérit radicalement. Le sauvé se présenta chez son sauveur un sac de piastres à la main. Hippocrate refusa les présents d'Artaxerxés, en lui disant qu'il était assez payé par le gouvernement français pour soigner gratis ses nationaux. Le négociant se retira après lui avoir serré la main ; mais, quelques jours après, il revenait:

− Docteur, lui dit-il, avez-vous quelques économies?

− J'ai, répondit Dehous, quelque deux cents piastres (mille francs), qui sont dans une vieille trousse, au fond de mes cantines.

− Prenez en échange deux actions de la mine découverte il y a huit jours.

− Mais, mon cher ami....

− Pas d'observations, docteur, laissez-moi soigner votre bourse comme vous avez soigné ma santé.

Sans laisser réfléchir notre camarade, le Basque lui mit dans la main deux papiers, et emporta les économies du jeune homme.

Un mois après, il revenait chez le médecin.

− Docteur, il faut vendre.

− Comment ! Sommes-nous en perte ?

− Pas d'observations, laissez-moi soigner votre bourse comme vous avez soigné ma santé. Donnez-moi vos papiers.

Mon ami Dehous le laissa faire, et le lendemain il touchait quatre mille piastres (vingt mille francs) produit de la vente de ses deux actions.

J'étais logé chez les frères Yriarte, et la porte de ma chambre donnait sur deux vastes salles où l'on empilait, — non, je me trompe, — où l'on entassait à même les piastres sitôt qu'elles étaient faites. Il y avait là une pelle, comme auprès d'un tas de blé, pour remplir les sacs. On n'avait pas, depuis deux ans, à cause des troubles, osé faire une conduite d'argent jusqu'à Veracruz pour envoyer en Europe ces richesses métalliques.

Les frères Yriarte m'ont dit que ces piastres, qui rendues en France valaient 5 francs en moyenne leur avaient coûté à faire deux réaux et demi, c'est-à-dire, 1 franc 50. Il est vrai que cette année la mine était en *ganancia*, ce qui veut dire qu'on avait trouvé une veine très riche.

Il existe à Zacatecas une loi qui remonte aux premiers temps de la conquête espagnole et qui est réellement curieuse. Tout individu qui déclare au gouvernement une mine, a le droit de vous expro-

prier, si la mine découverte est dans votre maison. Il vous la paye naturellement fort cher, comme à Paris M. Haussmann, quand il veut faire un nouveau boulevard ; mais enfin vous êtes bel et bien forcé de vendre, quand même vous ne le voudriez.

Toute mine commencée peut, non pas seulement si les travaux sont abandonnés, mais simplement suspendus, être revendiquée par le premier venu, à la charge par lui de faire immédiatement recommencer les travaux. Dans toutes ces lois ou coutumes on sent percer l'idée fixe du législateur espagnol, qui a voulu à tout prix extraire le métal du sol mexicain ! Il résulte de ceci qu'il y a des individus qui n'ont d'autre spécialité que de chercher des mines. On les appelle *gambusinos*. Ils vendent à une société qui se forme en commandite, l'indication du terrain qu'ils ont découvert, un prix plus ou moins élevé, suivant la valeur de l'échantillon qu'ils présentent.

Car, dans tout l'État de Zacatecas, le terrain est tellement riche que la moindre poignée de terre recèle une certaine quantité d'or ou d'argent. Il faut donc l'analyser afin de savoir si le métal domine en quantité suffisante pour compenser les frais d'extraction. Tout le secret est là. Nos amis nous donnent de curieux échantillons de minerai qui augmentent nos bagages. Cela n'a pas grande valeur.ici ; mais en France, comme cela sera curieux !

Aguascalientes

Salut à toi ! Aguascalientes, la ville des eaux chaudes; aujourd'hui nous allons prendre un de ces bains voluptueux si chers au voyageur fatigué et poudreux. La ville est entourée de sources thermales d'où jaillissent des eaux à toute température. Dans le principal établissement il y a une série de piscines dont le degré de chaleur est gradué comme un thermomètre. Chacune d'elles porte le nom d'un saint, d'une sainte ou d'une fête du calendrier. L'eau de San Juan est sensiblement plus chaude que celle de Santa Theresa. La piscine de la Conception est à la température ambiante, celle de la Purification est presque bouillante, il faut du courage pour s'y mettre, Est-ce un moine railleur ou un hasard malicieux qui a présidé à ces dénominations? Je l'ignore.

Chaque piscine a une douzaine de mètres carrés de superficie, avec une profondeur de quatre à cinq pieds; on peut presque nager. On se baigne seul ou en compagnie, suivant le goût de chacun. Les eaux sont courantes et vont toutes se déverser dans un grand lac extérieur, où se baignent gratis les pauvres des deux sexes dans le plus primitif des costumes, pêle-mêle avec les chevaux, les mulets et les bourricots. Transplantez Aguascalientes en Europe, dans un pays de communications faciles, et vous aurez la première ville d'eaux du monde.

Marquons en passant un autre bon point à Aguascalientes. C'est un des rares endroits du Mexique où l'on cultive la vigne. On y fait un vin qui rappelle les petits crus de Bourgogne.

23 décembre __ Nous voici à *Lagos* (les lacs). Le nom de la ville indique suffisamment sa position. De grands et beaux lacs entourent Lagos, qui n'a rien d'extraordinaire en dehors de cette situation. Un *rio* (rivière) assez important les relie tous. Nous mangeons des poissons excellents. Lagos est un centre et le siège d'une foire annuelle assez considérable.

Léon

25 décembre — C'est le jour de Noël (*la Natividad*). Les cloches sonnent à toute volée et tout le monde est en fête au moment où nous entrons à Léon, ville riche et manufacturière. La grande spécialité de son industrie est la sellerie, objet au Mexique à la fois de luxe et de première nécessité, dans un pays où riches et pauvres montent tous à cheval. Les *fustes* (arçons) de Léon sont célèbres dans tout le Mexique ; aussi la ville est pleine de boutiques de *talabateros* (selliers) ; dans le même magasin on trouve à harnacher complètement son cheval pour dix piastres (50 francs) ; et l'on peut, si l'on veut, y acheter une selle de mille piastres (5 000 francs). Qu'on ne crie pas à l'exagération. Les selles de cette valeur sont chargées d'ornements d'or ou d'argent ciselé, et les larges étriers du même métal sont des merveilles d'orfèvrerie.

Cette prodigalité est moins ruineuse qu'elle n'en a l'air. Le Mexicain qui achète ce harnachement un jour de richesse — après une fructueuse partie de cartes, par exemple, — revend au détail, quand il est

gêné, tout le métal précieux qui embellit son harnachement, et remplace philosophiquement ses merveilleux étriers par de grossiers morceaux de fer, conservant toujours le corps de la selle et son bon cheval, pour les événements futurs. Nous prenons à Léon les libérables de toutes armes qui nous attendaient au passage ; et notre convoi faisant boule de neige, repart pour Salamanca.

Dolorès-Hidalgo

29 décembre — Notre itinéraire est changé par suite des inondations qui ont envahi Sala- manca ; nous sommes obligés de faire un crochet par San Miguel Allende et Dolorès-Hidalgo.

Je suis enchanté de cet incident. La petite ville de Dolorès avait pour curé, en 1810, le révérend Hidalgo, qui, jetant le froc aux orties pour prendre l'épée, fut l'âme de la révolution. Je viens de voir sa maison humble et pauvre, qu'on a laissée telle qu'elle était de son vivant. Un vieux domestique qui a servi le grand homme en fait les honneurs aux étrangers, qui s'asseyent dans un fauteuil de maroquin vert, bien usé, devant une modeste table en bois blanc, pour écrire sur un registre ad hoc leurs réflexions. Ils sont à la place où l'ardent curé écrivit ses fameuses proclamations qui soulevèrent tout un peuple, et fit toute sa correspondance politique avec son ami don Manuel Iturriaga, chanoine de Valladolid.

La goutte d'eau qui fit déborder cette âme trop pleine et transforma un paisible curé de campagne en un fougueux tribun, donne une singulière raison au proverbe :

« Petites causes, grands effets. »

La première indignation du prêtre Hidalgo vint de ce que le gouvernement espagnol avait fait arracher une vigne qui formait un berceau à l'ombre duquel il aimait à s'asseoir. Cette mesure vexatoire, ordonnée sur tout le sol mexicain, émanait de la mère patrie, qui, voulant écouler ses produits vinicoles, avait ordonné la destruction de la vigne dans toute la colonie. La vigne du prêtre fut replantée : des flots de sang l'arrosèrent ! Elle existe encore ; je viens d'en cueillir un bourgeon. Parmi les signatures apposées sur le registre d'Hidalgo, on voit en lettres hardies, quoiqu'un peu grêles, celle de MAXIMILIEN. La patrie reconnaissante a ajouté au nom du petit village de Dolorès celui d'Hidalgo.

Querétaro

1er janvier. — C'est le jour de l'an que nous entrons à Querétaro. Nous devons y séjourner dix jours pour attendre d'autres convois de blessés, de convalescents et de congédiés qui viennent se joindre au nôtre de divers points, pour s'embarquer avec nous à Veracruz. Querétaro est la clef de l'intérieur du Mexique. On passe forcément par cette ville pour se rendre à Mexico, en venant des différents États du Nord. Nous sommes arrivés les premiers, il nous faut attendre les autres.

J'en suis très content, parce que cela me permettra de voir la fameuse procession des rois Mages, qui a lieu le jour de l'Épiphanie. C'est un des plus curieux spectacles du Mexique, et il est organisé à Querétaro avec une mise en scène à faire pâlir M. Hostein. En attendant ce jour désiré, toute la première semaine de l'année se passe en fêtes, eu réjouissances.

Nous ne sommes plus soldats combattants, nous sommes en congé, libres de notre temps; __ nous avons le cœur gai en pensant à la France que nous allons revoir : aussi nous ne manquons pas une partie de plaisir, pas un bal, pas une course de taureaux, pas un combat de coqs ; nous laissons même quelques piastres sur le tapis vert du monte. Pour me faire pardonner par les gens austères, je vais essayer de leur décrire les plaisirs du Mexique.

Les courses de taureaux, les combats de coqs, et le monte

Ce qui passionne avant tout les Mexicains, depuis le *pelado* (pelé, mendiant) jusqu'à l'*hacendero* (propriétaire), ce sont les courses de taureaux, les combats de coqs et le jeu.

Chaque dimanche et chaque jeudi, il n'est si petite ville qui n'ait sa *funcion de toros* (course de taureaux) et ses *peleas de gallos* (combats de coqs). Le matin et dans l'après-midi, toute la *quadrilla* (troupe de toréadors) parcourt à cheval et en costume, musique en tête, tous les rues de la ville. Le *gradoso* (bouffon) fait des annonces à haute voix, et

chacun, riche ou pauvre, hommes, femmes ou enfants, se réjouit par avance du plaisir qu'il va prendre à quatre heures du soir. L'on calcule sa bourse pour aller au cirque.

Tout le petit inonde demande au grand de quoi aller aux taureaux : «*Para mios toros, Señor*, pour mes taureaux, Monsieur, » vous demande la *manola* (nom ancien donné aux jeunes filles) avec un sourire agaçant et des yeux pleins de promesses. Votre domestique vous sert avec un zèle inaccoutumé, comptant bien sur une gratification pour ses taureaux; et le petit mendiant court après vous dans la rue implorer un *claco* (aumône) pour ses taureaux, avec les mêmes larmes dans la voix qu'il vous demanderait à Paris un petit sou pour acheter du pain à sa mère.

À trois heures du soir, ne cherchez pas la ville dans les maisons ou à la promenade, elle est tout entière à la *funcion* ; on cite des exemples, dans les troubles des guerres intestines qui déchirèrent le Mexique avant notre arrivée, de villes surprises, envahies et occupées sans coup férir par l'ennemi, entré tranquillement pendant que la garnison était ainsi que toute la population, au cirque.

J'avoue que je comprends cet enthousiasme ; j'ajouterai même tout bas que je le partage : c'est vraiment un spectacle splendide. Il a été déjà décrit trop de fois, et par des plumes trop remarquables, pour que je raconte ici les courses de taureaux à des gens qui ont lu ce que des maîtres en littérature ont écrit sur les courses d'Espagne. Il y a seulement au Mexique quelques différences.

Les Espagnols, par exemple, ignorent complètement l'exercice du lasso ; et ce n'est pas peu de chose pour le coup d'œil que de voir, dans le cirque, la *quadrilla* augmentée de quatre ou huit cavaliers qui, montés sur des chevaux superbes, n'ayant pour toute arme que leur terrible nœud coulant, arrêtent à volonté cet animal furieux et l'entraînent lié par les quatre membres.

Si le *matador* (tueur du taureau) et les *banderilleros* (poseurs de banderilles) mexicains ne sont pas aussi remarquables que les Espagnols, les *picadores (porteurs de lances)* ici sont bien supérieurs à ceux d'Espagne. Leur coup de lance est sûr, hardi, prompt jusqu'à la témérité, et presque toujours infaillible. Rarement un *picador* mexicain laisse blesser son cheval par le taureau, spectacle pénible qui arrive souvent en Espagne : cela vient de ce qu'il est toujours un cavalier consommé, tandis que l'Espagnol, assez piètre écuyer de sa nature, est incapable de sauver son cheval en l'enlevant par une volte habile.

J'ai vu à Aguascalientes un *picador* fameux qui, au lieu d'attendre le taureau de pied ferme et la lance en arrêt, ainsi que font les autres, le chargeait à fond de train la lance croisée, et presque toujours culbutait l'animal par le choc.

Le Mexicain, beaucoup plus rieur que l'Espagnol, a introduit également un élément de gaieté dans ses courses de taureaux. *Los graciosos* (bouffons) viennent remplir les intermèdes comme chez nous les clowns. Sur les sept ou huit taureaux que l'on court dans une séance, un est attaqué par la *quadrilla* déguisée d'une façon bouffonne : les *ban-*

derilleros sont en femmes ou en costumes grotesques, quelques-uns sont montés sur des échasses. — Chose bizarre, le taureau a peur de ceux-là, et les évite presque toujours, pour se lancer avec furie sur les jupes de ceux qui sont habillés en femmes. — Le matador seul conserve sa gravité et son ravissant costume.

D'autres fois, lorsqu'un taureau n'est pas franc et refuse le combat, à la demande générale du public, les laceurs s'en emparent et le renversent. On le selle comme un cheval ; un des *picadores* descend tranquillement de sa monture, l'enfourche et, malgré sa résistance et ses bonds désespérés, le fait courir dans le cirque, à la grande jubilation des assistants.

Je vis au cirque de Léon un picador qui se servit d'un taureau qu'il avait ainsi monté, pour en combattre un autre. L'animal semblait avoir parfaitement compris la situation, et attaquait lui-même le nouveau taureau, qui recevait ainsi à la fois des coups de cornes de son confrère et des coups de lance du *picador*. La joie du public ce jour-là fut immense.

La *funcion* se termine toujours par un taureau *emboludo* (ayant des boules aux cornes) que l'on livre au populaire des gradins. Les gens du métier se retirent, et l'arène est envahie par tous les spectateurs de la basse classe qui viennent courir ce taureau. Ce n'est pas le moment le moins amusant. L'animal entouré de deux ou trois cents personnes qui le provoquent, qui lui crient aux oreilles, qui lui jettent des pierres, finit par s'irriter, et charge à corps perdu dans ces masses. Alors on voit de temps

en temps sauter en l'air un pauvre diable, qui retombe pile ou face au milieu des rires de tout le monde. Le taureau ayant les cornes tamponnées et les Mexicains étant souples comme des chats, il arrive rarement d'accident.

Le cirque des taureaux existe dans les plus petites villes; c'est un édifice public et de première utilité ; on le bâtit de suite après l'église et l'*ayuntamiento* (mairie). Il en est de même pour la *plaza* de gallos (place des coqs). C'est également un bâtiment de forme circulaire, avec des gradins en amphithéâtre; seulement l'arène est plus petite, les combattants n'étant pas grands. Chacun apporte son coq sous son bras, et le traite avec les plus grands égards, car c'est un capital. Un père de famille qui a des coqs de combat et des enfants, s'occupe bien davantage des premiers que des seconds, aussi bien pour leur santé que pour leur éducation. Voici comment a lieu l'engagement.

On attache par la patte deux coqs à une petite distance, assez près pour qu'ils puissent s'exciter, assez loin pour qu'ils ne puissent s'attaquer. Puis un employé annonce à haute voix la couleur et le nom des deux combattants : les paris sont ouverts ; il parcourt les groupes, recueille l'argent engagé, car c'est entre ses mains qu'on dépose les enjeux, moyennant une légère commission. Les paris terminés — et il y a des sommes énormes d'engagées, — chaque propriétaire vient détacher son animal, l'arme d'un éperon fait comme une lame de canif un peu recourbée, lui crache dans le bec — je n'ai jamais pu savoir pourquoi, — lui arrache deux ou

trois plumes de la queue, probablement pour l'exciter, et le lance contre son ennemi.

Le combat commence alors et ne finit que par la mort d'un des deux champions, à moins que le moins brave, saisi de crainte, n'imite le cri de la poule au lieu du chant vaillant du coq, et ne s'enfuie honteusement, sans se soucier des rires du public et des épithètes méprisantes que lui prodigue son maître au désespoir.

Les Mexicains sont très amis des fêtes ; une fois au moins la semaine, ils saisissent le prétexte de fêter tel et tel saint, pour se donner à eux-mêmes une raison de ne pas travailler et de passer la journée au milieu de leurs plaisirs favoris. Ce jour-là, les boutiques se ferment, pendant que les maisons de jeu s'ouvrent. À la sortie de vêpres, tout le monde est là sur la place. Le cirque des taureaux appelle le public au son d'une musique enragée : les combats de coqs commencent ainsi que les courses de chevaux.

Ces courses ne ressemblent en rien aux nôtres. La course de fond, ou simplement d'un parcours assez long, y est complètement inconnue. On ne cherche dans la course mexicaine qu'un élan momentané de vitesse que donne le cheval, sur une distance qui varie de 100 à 300 *vares* (la vare répond à peu près au mètre). Au moment du départ, on place en travers de la piste une corde qui prend le nom de *rata* (raie) ; une autre plus loin marque l'arrivée.

Pour le départ, il y a des conditions qui nous semblent extraordinaires : chaque cavalier peut à son gré le déclarer nul, s'il trouve que son cheval

n'est pas bien parti. Je ne sais si je me fais bien comprendre. Tous les coureurs partent ensemble à trente mètres environ de la première raie; il suffit qu'il plaise à l'un d'eux de s'arrêter avant d'avoir dépassé la raie, alors le départ est nul et à recommencer pour tout le monde. Grâce à la puissance de leur mors et à la soumission complète des chevaux mexicains, les cavaliers font quelquefois quinze ou vingt faux départs volontaires avant de partir sérieusement. Là gît tout l'art du jockey mexicain ; aussi n'est-ce pas le meilleur cheval qui gagne, mais le cavalier le plus adroit et le plus rompu à toutes ces ruses.

En effet, la course étant d'un parcours excessivement restreint, elle est tout entière dans un premier élan : tout dépend de la manière dont le cheval part. Il existe dans les annales du turf mexicain une légende assez amusante sur ce sujet.

À Mexico, dit-on, vivait un noble anglais qui, dédaigneux des petits chevaux mexicains, avait fait venir à grands frais d'Angleterre un pur sang irréprochable. Quelque temps avant les courses, notre fils d'Albion trouvait toujours sur son passage à la promenade un cavalier mexicain qui entraînait un vigoureux cheval gris. Par une série de conversations habilement ménagées — les Mexicains sont les gens les plus fins que je connaisse, — on parvient à piquer l'amour-propre de l'Anglais et à lui faire engager des sommes folles pour son cheval contre un coureur mexicain. Dans l'aveuglement de son orgueil national que l'on excitait habilement, mon Anglais arrive à accepter toutes les conditions

de la course mexicaine. C'était là ce qu'attendait son rusé adversaire.

Le cheval anglais, à l'encolure roide, à la bouche un peu ferme, appuyé sur le bridon, partant avec l'énergie de son sang et de sa race, était obligé de recommencer à chaque instant son départ, parce qu'il plaisait au cheval mexicain de s'arrêter souple et léger à un pouce de la raie. La course, commencée à six heures du matin, durait encore à trois heures de l'après-midi ; le cheval anglais, haletant, furieux, épuisé, avait subi tous les à coups de la colère et du dépit de son maître. Le Mexicain, calme et narquois, manœuvrait son cheval comme à la promenade; enfin, saisissant le moment, il part à fond, dépasse la raie et bat son adversaire,

Le cheval anglais mourut de fatigue quelques jours après, et son maître eut une colère rentrée qui le rendit très malade. Quant au Mexicain, il empocha les sommes énormes que l'Anglais vaniteux avait engagées sans hésiter. Tous les écuyers mexicains se gaudirent fort de cette histoire et firent beaucoup de gorges chaudes sur les chevaux et les cavaliers de la vieille Europe : nous venons cependant de leur donner la réplique à notre tour avec nos chevaux arabes.

Tout le caractère mexicain se peint en quelque sorte dans leur genre de courses. Ils ne tiennent pas le moins du monde, ces bonnes gens, à faire du sport pour la gloire ; ils tiennent surtout à gagner de l'argent ; il n'est donc sorte de ruse qu'ils n'emploient pour discréditer leur propre cheval, afin de pouvoir, lorsqu'ils sont sûrs de lui, amener les autres à parier contre.

Quand un *ginète* (jockey mexicain) se lamente et crie que son cheval a baissé, soyez persuadé que l'animal n'a jamais été en meilleur état, et que son maître n'a jamais fondé de plus belles espérances sur lui qu'en ce moment. Il n'y a pas d'hippodrome comme en Europe. Les jours de fête, quand tout le monde est réuni, les cavaliers des alentours arrivent pour prendre part à la réunion, et des courses ont lieu ça et là par deux, par quatre groupes particuliers, chacun pariant et courant pour son compte.

Sans attendre les jours de fête, souvent, quand deux cavaliers se rencontrent sur la route, ils apprécient mutuellement leurs chevaux, et se proposent une course qu'ils font sans témoins ni spectateurs, uniquement pour se gagner l'un à l'autre quelque argent. Jouer, voilà leur but, voilà leur mobile. Le Mexicain, c'est le joueur incarné; tout est pour lui prétexte à jeu, et cette passion revêt ici toutes les formes.

Au Mexique, toutes les autres cordes qui font vibrer le cœur d'un homme sont muettes quand celle-ci résonne. Liberté, honneur, patrie, jalousie, vengeance, colère, amour, tout cela tombe devant un paquet de cartes. L'on prétend que Dieu a créé chaque peuple pour un but particulier : le Français pour aimer et se battre — l'Anglais pour boire — l'Allemand pour manger de la choucroute — le Russe pour recevoir le knout — l'Italien pour chanter, et l'Espagnol pour fumer la cigarette en prenant du chocolat. Quant au Mexicain, je crois qu'il a été créé et mis au monde pour jouer aux cartes.

Rendons-lui, par exemple, cette justice: si c'est le premier joueur du monde, c'est aussi le plus beau. Je n'oserais pas affirmer qu'il n'y eût pas quelques Mexicains qui auraient pu naître en Grèce, mais on n'a jamais vu, de mémoire d'homme, un Mexicain qui ne payât pas une dette de jeu. On m'a dit que cela arrivait quelquefois en Europe et même à Paris. Est-ce vrai?

On gagne, on perd de chaque côté des sommes insensées, on risque sa fortune sur un six *d'espada* (d'épée) ou sur un huit de *bastons* (bâtons) __ les cartes mexicaines ou espagnoles diffèrent des nôtres__ sans qu'un muscle de la figure ait remué, sans que la voix ait subi la moindre altération, sans que le coup de cigarette ait été plus violent, et surtout sans qu'une parole s'élève, sans qu'on se soit écarté, même dans la basse classe, de la courtoisie exagérée qui est le cachet de toutes les relations au Mexique. Bon exemple à suivre, n'est-ce pas, pour beaucoup de joueurs de ce côté-ci des mers.

Sans préjudice des parties journalières entre particuliers, huit ou dix fois dans l'année, dans certaines villes attitrées, dans chaque province, on se réunit de vingt lieues à la ronde pour jouer. Ce jour-là, tout le monde joue, riches et pauvres, petits et grands. On met de côté toute pudeur, toute retenue, et les gens qui ont le plus de ménagements à garder peuvent jouer ces jours-là sans se compromettre. C'est reçu. Alors commencent des parties homériques, auprès desquelles les plus émouvantes histoires des jeux d'Allemagne sont contes de petits enfants.

Tel *hacendero* vient sur un cheval superbe, couvert d'habits étincelants, avec des mules littéralement chargées d'or, et repart à pied en haillons, repassant devant l'hacienda héréditaire qui lui appartenait le matin et qu'il a perdue le soir.

Pas une plainte sur ses lèvres ; il a joué, tout est dit. Que l'on s'étonne ensuite de voir de telles gens se jeter dans la montagne, arrêter la diligence, et se faire à coups de revolver une mise de fonds pour une autre partie ! Le secret de la démoralisation du Mexique est tout entier dans le jeu. Deux sortes de jeux captivent ces masses de joueurs : la roulette et le *monte*.

C'est autour de la table du *monte* que se groupe la majorité des Mexicains. Le monte n'est qu'une espèce de lansquenet, il ne diffère de ce jeu que par une ou deux conventions insignifiantes qui donnent quelques avantages de plus au banquier et qui permettent à un nombre illimité de joueurs de prendre part au coup. Je n'en ferai pas une description exacte, n'ayant jamais été joueur. La roulette est la même qu'en Europe, mais en général les Mexicains y jouent peu : c'est le rendez- vous des négociants étrangers qui sont eux-mêmes les victimes de la contagion. Quelques-uns de nos camarades ont fatalement succombé aussi à cet entraînement funeste, et toute l'armée a applaudi à la sage mesure du maréchal Bazaine, qui défendait énergiquement l'entrée de toute maison de jeu aux uniformes français.

Comment, du reste, échapper à ce vertige? Toutes les classes de la société sont représentées autour du tapis vert. — À propos, pourquoi, dans les

deux mondes, le tapis sur lequel on risque sa fortune, son honneur, souvent sa vie, est-il de couleur verte? Est-ce parce que l'œil atone du joueur a besoin de se reposer sur cette nuance favorable à l'optique ? Est-ce parce que les reflets fauves des masses d'or étalées comme appât se marient avec le vert? Est-ce enfin je ne sais pourquoi. —Je reprends : tout le monde, littéralement tout le monde, se coudoie autour de la table du banquier; lui, calme, impassible comme un général sûr de la victoire, entouré des croupiers ses aides de camp, laisse tomber d'une voix monotone les paroles sacramentelles qu'entraîne le mouvement de la partie.

En Europe, autour des tables de jeu, les conversations particulières se continuent, les joueurs heureux ou malheureux poussent des exclamations dont le sens suit le cours de la veine. Au Mexique, pas un mot inutile, l'assistance silencieuse attend les manifestations de la fortune : le Mexicain joue avec religion. En rentrant chez lui, le joueur malheureux n'a pas à redouter les émotions de famille, pas d'épouse échevelée qui vienne lui reprocher son inconduite. La femme mexicaine profite largement des gains de son époux, et sait aussi réciproquement supporter avec la même philosophie les mauvaises chances et la perte.

Ceci prouve plus que tout le reste combien le jeu est incarné dans la vie au Mexique. Quand la femme accepte sans murmurer une position, chez tous les peuples du monde, la chose est tout à fait passée dans les mœurs. En conséquence, les histoires de jeu font partie de la conversation habituelle ; c'est un texte inépuisable à ajouter aux aventures de

guerre, de chasse et d'amour, qui font la base des causeries dans tous les pays.

Plus d'un mariage impossible de part et d'autre par incompatibilité, non pas d'humeur, mais de fortune, est devenu possible par suite d'une carte retournée à propos ; par contre, plus d'un mariage possible est devenu impossible par les mêmes raisons. Quand on parle d'un joueur hardi et heureux, les yeux des jeunes filles s'allument, l'éventail bat plus vite, on chuchote, et l'on rêve.

Parmi les légendes qui planent sur les maisons de jeu, il faut placer en tête celle du *Padre* (curé).

Une fois par an, à la funcion de Tlalpam, ville de jeu par excellence, le jour de la Saint-Jean, à cinq heures du soir, on voit arriver — jamais par la même route — un petit homme en habit ecclésiastique, monté sur une bonne mule, suivi d'un domestique qui mène en main un autre mulet porteur de lourdes sacoches.

Le petit curé met pied à terre sans paraître s'apercevoir qu'il est l'objet de l'attention générale, se dirige sans hésiter sur une des maisons de jeu, entre, suivi de la foule qui suspend pour un moment toutes les autres parties, va droit à la table d'où chacun s'écarte pour lui faire place, met sans hésiter les deux sacoches qui contiennent 10 000 piastres (50 000 francs) sur une des cartes, gagne, prend son argent et disparaît sans avoir prononcé une parole, comme il est venu. Voilà, dit-on, dix ans de suite que la même aventure se renouvelle : maintes fois de hardis voleurs se sont embusqués sur toutes les

routes pour l'attendre, et personne n'a pu débarrasser le petit *Padre* de son gain annuel et régulier.

L'on croira de cette histoire ce que l'on voudra ; c'est une tradition que mille témoins oculaires vous certifieront comme à moi. Je vous la raconte parce que l'on me l'a racontée. Autre bizarrerie : les Mexicains ont un tel respect pour le jeu, que jamais, de mémoire d'homme, dans ce pays de coups de main, une bande de voleurs n'est venue troubler les joueurs pendant la partie. C'est un terrain neutre, et plus d'un bandit connu et signalé vient tranquillement à la table de jeu et fait sa mise sans être inquiété. On lui fait fête au contraire, on semble lui être reconnaissant de ce qu'il veut bien venir risquer, à jeu égal, l'argent qu'il tient entre ses griffes et qu'il vous a gagné au jeu inégal des grandes routes.

Tout est prétexte à jeu pour les Mexicains ; je suis sûr qu'il n'y en a pas un seul qui n'ait un jeu de cartes dans sa poche. Un souvenir bien amusant pour moi est celui d'un convoi que j'escortais de Veracruz à Mexico pendant la saison des pluies. Il y avait, outre ma cavalerie, deux compagnies de turcos, et le mauvais état de la route faisait faire aux chariots des pauses interminables; à chaque temps d'arrêt, les turcos, aussi joueurs que les *arriéros,* s'asseyaient sous les voitures arrêtées et entamaient avec eux une nouvelle partie. L'Arabe est au moins aussi voleur que le Mexicain ; c'étaient alors des scènes à mourir de rire, et le diable devait s'en tenir les côtes.

Un joueur célèbre, José Maria, me racontait avec orgueil une partie de monte du temps de sa jeunesse. Il cheminait, le gousset garni, sur un beau cheval de l'*hacienda* de son père, et s'en allait gaiement dans sa riche tenue de cavalier mexicain, en fumant sa cigarette. Il rencontre un piéton qui, assis à l'ombre de l'unique arbre que l'on vît à deux lieues à la ronde, déjeunait philosophiquement au bord du ruisseau. Séduit par l'ombrage, il faisait chaud, notre cavalier met pied à terre, et, après les politesses d'usage, cause avec le piéton. On tire réciproquement des cartes de la poche, la partie s'engage : au bout de quelques instants, le piéton avait gagné au cavalier son argent, son cheval, sa selle et ses habits.

− Je n'avais, me dit José Maria, qu'une ressource pour me rattraper, c'était de me jouer à lui-même, comme domestique pour un temps donné. Mon idée était bonne. Avec cet enjeu, je repris mon argent, mon cheval, enfin tout ce que j'avais perdu et au delà, puisque je lui gagnai à mon tour deux ans de sa vie à passer à mon service.

− Ce fut la fin de la partie ? lui demandai-je.

− Oui, pour ce jour-là.

− Et que devint le perdant?

− Ma foi! Il est toujours mon domestique : je lui ai gagné successivement cinquante ans de sa vie; mais, afin de pouvoir lui donner sa revanche, je lui ai proposé de le marier, et je lui jouerai l'engagement de l'enfant qu'il aura.

Est-ce assez réussi comme type de joueurs ? Laissons de côté les choses profanes pour penser un peu aux choses saintes. C'est samedi 6 janvier que tombe la fête de l'Épiphanie.

Nous allons avoir la procession des rois Mages. On aime beaucoup les processions au Mexique, on en abuse peut-être un peu, et celle du jour des Rois, à Querétaro, est célèbre entre toutes. Puisque dans ce moment je ne suis pas soldat militant, mais simple touriste, je me promets de ne pas en perdre un détail.

La procession des rois Mages

6 janvier — II est huit heures du soir. Je suis sur le balcon d'un négociant français qui demeure sur la place, en face de la cathédrale. C'est le meilleur endroit pour voir. Une foule compacte, parlant bas comme dans les églises, remplit les rues d'un sourd murmure. Toutes les lumières de la ville sont éteintes, il fait noir comme dans un four.

Attention ! Cela va commencer.

Les cloches sonnent à toute volée, et l'on voit dans le lointain se balancer une lanterne à feux changeants. Ceci vous représente l'étoile qui guide les rois Mages. Elle est portée avec respect au bout d'une perche par un grand diable d'Indien qui prend son rôle au sérieux. Tout le populaire se découvre et s'agenouille dévotement sur son passage en marmottant des prières. À deux cents pas en arrière, voici venir la lumière et le bruit. Une musique enragée ouvre la marche du cortège entouré de porteurs

de torches dont la lueur éclaire d'autant plus vivement la scène que tout le reste de la place est dans l'ombre, excepté le porche ouvert de la cathédrale, qui laisse voir à l'intérieur le clergé au centre d'une brillante illumination.

Après une compagnie d'infanterie mexicaine arrivent les apôtres. Le Christ et la vierge Marie sont sur un char, non, je me trompe, sur plusieurs chars, car il y a plusieurs vierges Marie et plusieurs Jésus. Tous ces personnages sont représentés par des acteurs vivants, qui prennent admirablement l'immobilité d'une statue. Ce sont de magnifiques tableaux vivants. Tous les actes de la vie du Christ sont représentés dans l'ordre chronologique. Assise dans le premier char, la première vierge Marie tient un petit enfant Jésus sur ses genoux. Sur la deuxième voiture, un jeune homme représente le Christ chez Madeleine.

La mise en scène de cet épisode pourrait, en Europe, avoir maille à partir avec la censure.

Sur les chars qui suivent on voit les noces de Cana, le jardin des Oliviers, etc. ; enfin tout y passe, jusqu'à la mise en croix et la résurrection. Autour des chars gambadent, en poussant des cris effrayants, des diables qui agitent des chaînes, et pas mal de vierges folles.

À cent pas plus loin arrivent les rois Mages, escortés de leurs gardes et suivis d'une centaine de mulets de bât, porteurs de caisses simulant les présents offerts au divin enfant, et pour que l'illusion soit complète, elles sont percées d'un trou qui en fait une tirelire où tombent, chemin faisant, les aumônes qu'empoche le clergé qui a monté la représentation.

On dit que ces imprésarios d'un nouveau genre, déduction faite des costumes qui sont splendides, réalisent d'assez jolies recettes. Je me sens fier d'être Français en songeant que le clergé de mon pays ne voudrait jamais, au grand jamais, faire de pareilles choses.

8 janvier — Le convoi, considérablement augmenté, quitte Querétaro et reprend la route directe de Mexico, en passant par San Juan del Rio. Nous arriverons dans quatre jours à la capitale de l'empire de Maximilien. Les routes sont belles, tranquilles, il y a beaucoup de circulation. Nous y sommes passés en sens inverse, voici bientôt deux ans : il y a décidément progrès.

Tant mieux, mon Dieu, tant mieux !

Mexico

12 janvier — Nous sommes arrivés ce matin à Mexico, qui présente le curieux spectacle de la capitale d'un empire en train de s'organiser. Les plantons français du maréchal Bazaine (car notre illustre chef a été promu à cette dignité par un décret en date du 5 septembre 1854) courent au palais de Maximilien, en se croisant avec les plantons de l'armée mexicaine qui apportent les communications de l'empereur à l'hôtel du maréchal. Tout le monde va et vient d'un air effaré. Les officiers d'état-major noircissent du papier et sont inabordables. Laissons chacun faire sa besogne, et examinons un peu la ville.

Mexico est une ville agréable comme toutes les capitales. Sa construction ressemble à toutes les villes du Mexique, qui elles-mêmes sont le reflet des villes espagnoles. Les maisons sont basses, n'ayant en général qu'un étage surmonté d'une *azotéa* (terrasse) ; elles forment des rues à angles droits, retombant toutes sur des places encadrées par des galeries à arcades remplies de petits marchands au détail. Le centre de la ville est toujours pavé et bien entretenu. C'est là qu'habitent les riches. Plus on s'en éloigne, plus les maisons prennent un aspect misérable. Dans les *barios* (faubourgs), le sable a remplacé le pavé dans la rue, et la clôture de la propriété est en aloès au lieu d'être en brique. À la place des *pastelerias* et des *neverias* (boutiques de confiseurs et glaciers qui remplacent les cafés dans le quartier élégant), on trouve à chaque coin de rue des *pulquerias* (débits de pulque, boisson du pays tirée de l'aloès).

Ce sont les cabarets du bas peuple, et l'on s'y enivre comme en Europe, plus même. Alors entre les *leperos* (ceux de la lie du peuple) roulent les coups de couteau, comme les coups de poing entre nos ouvriers. Chose bizarre, ces gens, qui se servent entre eux sans hésiter de leur terrible *navaja* (poignard), n'osent lever les yeux sur un Européen qui les chassera devant lui à coups de canne. S'ils l'assassinent, ce sera par derrière. On peut aller impunément partout, à la condition de ne laisser personne de suspect marcher derrière soi. Quand un métis cherche à vous suivre, il faut le faire filer devant à coups de bâton au besoin ; il baissera alors la tête sans oser vous répondre et s'en ira honteux.

On prétend aux Antilles qu'un nègre n'a jamais osé attaquer un blanc qui le regardait en face. La race indienne aurait-elle, comme la race nègre, cette crainte magnétique du regard de la race blanche ? Je ne me prononce pas, je raconte ce que j'ai vu.

Trois grandes promenades réunissent la *fashion* mexicaine. : L'Alameda, jardin ravissant qui rappelle les Tuileries ; le *Paseo de la Viga*, promenade le long du canal, et le *Paseo de Tacubaya*, qui est l'avenue des Champs-Élysées de Mexico, comme Tacubaya en est le Saint-Cloud.

De six à huit heures du matin et de cinq à sept heures du soir, tout le monde va faire sa promenade à cheval ou en voiture sur un de ces trois points. Les calèches sont découvertes et attelées généralement de mules. Le cheval d'origine mexicaine ne s'attelle point; les gens très riches ont des attelages de chevaux américains du Kentucky qui coûtent de 4 à 5,000 piastres, (20 ou 25 000 francs).

Avoir sa voiture est le premier rêve de la jeune mariée, et dans la haute société on jeûnera, s'il le faut, à la maison, mais on aura sa calèche et des diamants aux oreilles et au cou pour monter dedans. Nous avons bien en France de petites manies analogues.

Les cavaliers passent sur des chevaux aux harnachements étincelants. Voyez ce grand brun à la moustache en pointe, avec une légère barbiche qui lui fait une tête à la Henri III. Il porte le costume classique du *ginète*. Son sombrero aux larges ailes est bordé d'or, ses jambières sont en peau de tigre. La veste, le gilet et le pantalon sont en peau de cou-

leur gris-perle, qui disparaît presque complètement sous les broderies d'or qui soutachent son vêtement.

La *botonadura* (garniture de cent vingt boutons placée le long de la couture de chaque jambe de son pantalon) est composée *d'onces d'or*. — L'once est une pièce d'or qui vaut 85 francs de notre monnaie. Les manches de sa veste, du coude jusqu'au poignet, ont une garniture de grelots d'or massif qu'on appelle *cascabeles* (sonnettes) ; ces boutons, retenus par couple à l'aide d'une petite chaînette, sont arrangés de manière à résonner à chaque mouvement.

Son cheval d'un noir de jais fait cliqueter à chaque pas les bossettes d'or qui ornent son frein. Il se grandit, la tête haute, comme fier de son splendide harnachement.

Autour du chapeau du cavalier s'enroule une *toquilla* (cordon d'or filé) incrustée de pierres précieuses, Le chapeau d'un bandit fameux, don José Carvajal, était estimé 2 000 piastres (10 000 francs). — Tel cavalier porte souvent sur ses habits et sur son cheval une valeur matérielle de plus de 60 000 francs. Aussi on ne se risque pas à sortir de Mexico dans ce costume trop tentant, dans un pays où, sur dix voyageurs que l'on croise sur la route, il y en a au moins neuf qui ont volé ou voleront.

À côté de cet Almaviva, voici venir, juché sur une selle anglaise de pacotille, un cavalier en redingote noire, avec un gilet de velours nacarat, un pantalon lilas, et qui porte sur le coin de l'oreille notre affreux chapeau français. Les Mexicains qui le voient passer, ricanent en l'appelant tout bas *afrancesado* (francisé). Ils se moquent de lui, et n'ont pas

tout à fait tort, car on ne saurait s'imaginer combien sont gauches et disgracieux les *caballeros* (cavaliers) qui ont la malencontreuse idée de s'habiller à l'européenne. Décidément nos vêtements ne sont pas faciles à porter, et il en faut une certaine habitude.

Il y a chez les hommes, au Mexique, deux types bien différents : le Mexicain grand, nerveux, puissant, et le Mexicain mièvre et délicat. Pas de milieu entre ces deux natures. Cela vient, je suppose, de la prédominance du sang indien dans le type fort, et du sang espagnol dans le type frêle. Lorsqu'ils sont habillés à l'européenne, les Mexicains grands ont l'air de maçons endimanchés, et les Mexicains petits ont toutes les allures d'un garçon coiffeur. Tous sont criblés des bijoux les plus voyants et du plus mauvais goût. Ce bonhomme qui passe là bas, a une chaîne d'or assez grosse pour attacher un cheval.

L'opposition de ces deux natures est en quelque sorte plus marquée chez les gens âgés. C'est don Quichotte ou Sancho Pança.

Laissons là le sexe fort et voyons un peu le sexe faible.

Chez les femmes les types sont plus mélangés ; mais le profil espagnol, au nez aquilin, à la bouche un peu avancée, au teint très blanc avec des cheveux noirs, y est en majorité.

Ces petits nez retroussés, avec des lèvres sensuelles, un teint coloré et des formes accusées, descendent évidemment des Indiens. Cà et là des chevelures blondes font involontairement songer

aux temps de l'invasion américaine. Espérons que plus tard on verra des tournures françaises.

Trois ou quatre théâtres, dont un français et l'autre italien, aident à passer la soirée, et en sortant du théâtre on fait encore une promenade sur la place de Las Cadenas, qui correspond à nos boulevards.

Mexico, du reste, eu dehors de son architecture, qui est celle de toute l'Espagne et de tout le Mexique, n'a rien d'une ville mexicaine. Le grand nombre d'étrangers américains et européens qui y résident, lui donne une physionomie particulière. Ainsi le costume européen y domine, tandis que, dans les autres villes, l'étranger étant en minorité, a subi la veste et le sombrero du pays.

Les femmes ont conservé la mantille espagnole et le *rebozo*. Je ne décris pas la mantille, on en voit à Paris. Le *rebozo* est un carré long de soie ou de laine, tissé dans certaines villes du pays, par des ouvriers spéciaux qui s'appellent *rebozeros*. II sert de coiffure et de châle, et se drape absolument comme la mantille. On porte la mantille au bal et au spectacle. Le *rebozo*, qui est beaucoup plus chaud, se met pour sortir. Il résulte de l'usage de ces deux vêtements que le chapeau de femme et le bonnet sont complètement inconnus au Mexique. Depuis l'arrivée de l'impératrice Charlotte on a porté quelques chapeaux, mais seulement au Paseo, et en calèche découverte.

Mais la présence de quelques femmes européennes qui sont venues, depuis l'intervention, retrouver leurs maris, officiers français ou attachés à la cour de Maximilien, commence à introduire les modes de Paris dans le monde féminin, et le journal

l'Estafette a aussi maintenant sa vicomtesse de Renneville. Tout le monde sait que Mexico est bâti sur des lacs qui entourent la ville et permettraient de la défendre d'une façon formidable, mais qui sont l'objet d'un travail incessant, car la crue des eaux donne souvent de sérieuses inquiétudes, et dans la saison des pluies on serait quelquefois tenté de regretter les gondoles de Venise.

Le résumé de mes impressions sur Mexico, c'est qu'au lieu d'être la capitale du Mexique, c'est une macédoine de tous les peuples d'Europe et d'Amérique. Chaque nation y a des représentants de son industrie et vient imposer ses produits à ce peuple ignorant et paresseux qui ne sait rien fabriquer, et qui n'a pour lui que le minerai de ses mines inépuisables. La présence des uniformes français et autrichiens coudoyant les soldats de Méjia, complète la situation de cette nouvelle tour de Babel où l'on est tout ce que l'on veut, excepté Mexicain.

Mariages au Mexique

Je retrouve à Mexico un certain nombre de nos camarades qui se sont mariés avec des jeunes filles du pays ; car l'amour, ce petit dieu malin — style de M. de Florian, capitaine des dragons du roi, auteur de pas mal de bergeries — lance ses flèches aussi bien au Mexique qu'à Paris.

Nos camarades ont-ils bien ou mal fait ? Je n'en sais rien ; cela d'ailleurs les regarde et non pas moi. Tout ce que je puis dire sur ce sujet, c'est que les choses se passent au Mexique, en matière de

mariage, tout autrement qu'en France. Quand on a remarqué une jeune personne, on commence à s'en déclarer le *novio (le promis)*. *Novio* est un mot assez difficile à traduire littéralement : cela voudrait dire fiancé ; cependant, une jeune personne ici a souvent une moyenne de vingt à vingt-cinq *novios*, et la polygamie n'est pas plus permise au Mexique qu'en France.

La señorita, loin d'être compromise par ce grand nombre d'admirateurs déclarés, voit s'accroître par là sa réputation de beauté et d'amabilité. Ce cortège d'enthousiastes et de fanatiques l'entoure de soins, de prévenances, de bouquets, de sérénades et de conversations le soir à travers les grilles de la fenêtre, sans haine, sans rivalité, sans querelles les uns avec les autres, jusqu'au moment où l'un deux passera de la position de *novio* à celle de *querido* (aimé) pour devenir enfin *sposo* (époux).

Du reste, une jeune fille du Mexique peut à bon droit être fière de ses admirateurs, leur hommage est parfaitement désintéressé.

Ici, l'on se marie sans dot. Les coutumes de la vieille Europe sont renversées. On ne prend pas, comme nous le faisons, une jeune fille dans sa famille pour l'amener chez soi avec un gros sac d'écus que vous donne son papa, par-dessus le marché, pour vous payer de le débarrasser de sa progéniture chérie. C'est au contraire le jeune homme qui entre dans la famille de sa femme : il devient en quelque sorte le fils du beau-père qui, nourrit et entretient le jeune ménage jusqu'au jour où son héritage laisse le mari maître à son tour de la fortune.

Autant la jeune fille est libre et courtisée, autant la femme mariée est tenue et délaissée. Le Mexicain, amoureux et charmant tant qu'il n'est que *novio*, devient en général un *sposo* assez indifférent. La femme garde la maison et élève les enfants, tandis que le mari court les maisons de jeu et autres endroits analogues. Ces habitudes sont assez bien décrites dans une romance mexicaine intitulée *El Cambio* (le changement).

Je vais tâcher de traduire les paroles :

Le Changement

Dans les prés verts, courez, Mademoiselle,
Chaque cœur bat en vous voyant si belle.
Cueillez des fleurs, chassez les papillons,
Suivez l'alouette autour des verts sillons ;
Laissez-vous donc à votre âge être heureuse ;
Plus tard, plus tard, vous deviendrez sérieuse.
Où vous voulez, allez, charmante enfant,
Vous êtes libre, et votre esclave attend.

Voici le bal : dansez, Mademoiselle ;
Chaque cœur bat, en vous voyant si belle.
À lui la valse, à moi cette polka;
Don Juan aura schotisch ou mazurka.
Souriez à tous, à la foule amoureuse ;
Plus tard, plus tard, vous deviendrez sérieuse.
À votre gré, dansez, charmante enfant,
Vous êtes libre, et votre esclave attend.

Ln messe est dite ; allons-nous-en, Madame;
Dès à présent vous êtes bien ma femme.
Il faut, ce soir, venir à la maison.
Quoi! Vous pleurez vous n'avez pas raison,

Que dites-vous ? Vous êtes malheureuse ?
Il faut, ma chère, il faut être sérieuse ;
Vous n'êtes plus, Madame, un jeune enfant,
Venez ici, car votre maître attend !

Celles qui se sont mariées avec mes camarades verront un peu la différence qu'il y a entre un mari français et un mari mexicain, car on ne voit jamais *en France un mari négliger sa femme.*

Puebla

15 janvier — Nous avons quitté Mexico, et nous arrivons à Puebla que nous n'avons pas vue depuis le siège. La ville est réparée. Les maisons sont reconstruites, et tout a repris cette physionomie riante qui avait valu jadis à cette cité coquette le surnom de Puebla de los Angeles (Puebla des Anges). Le pénitencier seul est resté démantelé ; il porte toujours les traces des assauts terribles qu'il a supportés. Les arbres séculaires de l'Alameda n'ont pas été replantés, et des arbrisseaux naissants remplacent ces splendides ombrages. La ville est entièrement occupée par les Autrichiens, il n'y a pas un soldat français.

Les habitants les aiment peu. Chose bizarre, ils préfèrent les Français qui leur ont fait tant de mal. Les allures gaies et insouciantes de nos troupiers s'accordent mieux avec le fond du caractère mexicain que la hauteur et le calme de l'Autrichien. Des rixes assez sérieuses ont déjà eu lieu entre les *Poblaniens* (citoyens de Puebla) et les soldats de Maximilien.

Ma foi, c'est leur affaire ; qu'ils s'arrangent ensemble.

Orizaba

18 janvier — Mêmes notes et mêmes remarques sur Orizaba que sur Puebla. La garnison est autrichienne également. Toute cette zone jusqu'aux Terres Chaudes est gardée par les compatriotes de l'empereur du Mexique. Les soldats belges, qui appartiennent à l'impératrice Charlotte, sont de l'autre côté de Mexico, aux environs d'Acambaro. Il paraît qu'ils ont eu aussi par là quelques petits désagréments.

Cordoba

20 janvier — Nous revoilà en Terre Chaude à Cordoba. La ville est occupée par un bataillon de turcos à cheval, aux ordres du commandant Testard. Ils gardent toute cette portion jusqu'à Paso del Macho. C'est à ce dernier point que s'arrête la fièvre jaune de Veracruz, et c'est l'embarcadère du chemin de fer. De Paso del Macho à Veracruz la ligne est

gardée par les Égyptiens, dont le tempérament résiste mieux à ce climat meurtrier que celui des Européens.

Il n'y a de Français à Veracruz que le commandant supérieur et les services administratifs ou médicaux. À Cordoba, le climat, quoique chaud, est très sain. C'est là que nous devons attendre tranquillement le jour fixé pour notre embarquement.

Nous partirons la veille pour Paso del Macho, et le soir même nous prendrons le chemin de fer, qui nous descendra le lendemain matin sur le quai du môle de Veracruz, au pied duquel nous attendront les chaloupes du navire qui doit nous ramener en France.

Nous ne resterons donc pas même une demi-heure dans ce port malsain ; il est peu probable que nous attrapions la fièvre jaune pendant ces quelques minutes. Cela pourtant s'est vu quelquefois. Cette sage précaution du maréchal Bazaine a certainement sauvé la vie à un bon tiers de ceux qui sont rentrés. Ce serait bien dur, après avoir sauvé sa peau — comme dit le troupier— d'une guerre de quatre ans, si nous venions à mourir bêtement de maladie au moment de partir.

31 janvier — L'ordre de départ est enfin arrivé. C'est le transport à vapeur *Jura* qui va nous emmener. Tout est prêt. Le commandant de place nous remet tous nos papiers; demain matin à pareille heure nous serons en mer. Le commandant du *Jura*, M. Harel, a envoyé ses ordres ; nous sommes dès à présent sous son commandement. Chacun sait déjà quelle est la place qu'il doit occuper à bord, et fait ses petits arrangements en conséquence.

Paso del Macho

Nous arrivons à trois heures à Paso del Macho (le Pas du Mulet). Quand nous y sommes passés il y a quatre ans, c'était une halte au bord d'un ruisseau, avec deux ou trois cabanes. Nous trouvons une petite ville, bâtie en planches à la vérité, mais pleine de mouvement et d'animation, C'est la tête du chemin de fer. Chaque maison de commerce un peu importante de l'intérieur y a un dépôt de marchandises.

C'est là que les *arriéros* viennent charger les produits d'Europe sur le dos de leurs mulets ou dans leurs énormes chariots, pour les transporter dans toutes les directions du Mexique. Il y a une demi-douzaine d'hôtels. Nous choisissons le meilleur pour dîner, et nous fêtons le départ. Onze heures du soir, — Ma foi, nous sommes tous un peu gais quand nous montons dans le train. Nos hommes ont fait comme nous et chantent à tue-tête.

Veracruz

1er février — Il est six heures du matin quand nous entrons à Veracruz.

Rapprochement bizarre : la locomotive passe juste sur le terrain où nous avons bivouaqué il y a quatre ans, en débarquant de l'Aube. Je mets la tête à la portière ; le jour est levé. Je reconnais jusqu'à un gros arbre à l'ombre duquel j'avais planté ma tente. Les souvenirs me reviennent en foule ; mais je n'ai pas le temps de la réflexion. La locomotive

siffle et s'arrête, nous descendons sur le quai. On fait l'appel; personne ne manque, je vous le jure. Nous montons dans les chaloupes, et dix minutes après, nous sommes à bord du Jura.

Ces planches qui nous portent sont françaises ; ce pavillon qui flotte à la corne d'artimon est tricolore. Ce navire, c'est déjà la patrie, c'est la France !

Dans trente-cinq ou quarante jours, nous serons à Brest.

O soldat français, que ton caractère est bizarre ! Tu chantais, il y a quatre ans, en quittant ta patrie pour venir au Mexique, aujourd'hui tu pleures de joie au seul nom de la France !

Nous repassons au pied de Saint-Jean-d'Ulloa; nous longeons l'île de Sacrificios, et nous voyons peu à peu décroître à nos yeux ce panorama de la côte de Veracruz, que nous avions vu, le jour de notre arrivée, grandir successivement à nos yeux étonnés et curieux

Nous sommes en pleine mer ; on ne voit plus que le ciel et l'eau ; nous regardons machinalement vers l'avant du navire, comme si nous pouvions deviner les côtes de France. Patience ! C'est une affaire de six semaines.

Brest

21 mars — Voici les côtes de France! Voilà le goulet da la rade de Brest. Il fait gros temps, la mer est mauvaise. N'allons pas faire naufrage au port. La nuit vient ; on voit tous les feux de la côte.

Après avoir veillé tard — la joie, encore plus que le chagrin, empêche de dormir, — nous finissons par aller nous coucher.

22 mars — Le Jura a continué sa marche pendant notre sommeil, et quand nous nous réveillons, le navire ne remue plus ; on a jeté l'ancre. Enfin nous sommes arrivés !

Le retour au pays

24 mars — Toutes les formalités ont été remplies. Le général a passé la revue des convalescents et des congédiés. On nous remet nos papiers. Nous nous disons adieu les uns aux autres, chacun de nous prenant son vol vers le nid paternel, dans des directions différentes. Je me sens ému en serrant une dernière fois les mains un peu calleuses des soldats de notre régiment qui ont fait cette longue campagne à mes côtés; mais je n'ai pas le temps de m'attendrir, mou cœur court vers les miens. Je prends le train express pour Paris, et j'accuse la locomotive de paresse.

Pourquoi j’ai trempé mon sabre dans l’encre

25 mars — J'arrive à Paris, que je ne reconnais plus tant il est changé. Je retrouve tout mon monde. Après les parents, ce sont les amis : c'est à qui fêtera le revenant du Mexique. On me fait, malgré moi, raconter mes « batailles. »

À force de les écouter, on me pousse tout doucement à les écrire. Je cède.... ô vanité!... et voilà pourquoi le lecteur voit aujourd'hui paraître :

La Guerre du Mexique de 1862 à 1866

Je suis effrayé en relisant imprimées ces notes griffonnées sous la tente, au jour le jour, sans soin et sans travail. En quittant le sabre pour prendre la plume, on a la main un peu lourde. Le titre surtout m'épouvante : *la Guerre du Mexique*. Il n'est pas exact, c'est bien plutôt *le Journal de marche du 3e chasseurs d'Afrique*; car je n'ai voulu tracer que l'historique de mon régiment, passant forcément sous silence mille faits glorieux accomplis par d'autres.

Car en dépit du proverbe : « À beau mentir qui vient de loin, » je suis toujours resté au-dessous de la vérité au lieu de chercher à l'embellir ; le seul mérite de ce petit livre est d'être vrai. J'ai tenu essentiellement à ne raconter que ce que j'avais vu, et seulement les événements : « Quorum pars parva fuit! »

Le Capitaine Paul LAURENT

Album de photographies d'époque

Source : L'Amicale des Anciens des 3e Régiments
de Chasseurs et Chasseurs d'Afrique

http://www.anciens3rch-3rca.fr/10.html

Bataille de Puebla, 1863

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Battle_of_Puebla_Illustration_Octobre_1863.jpg

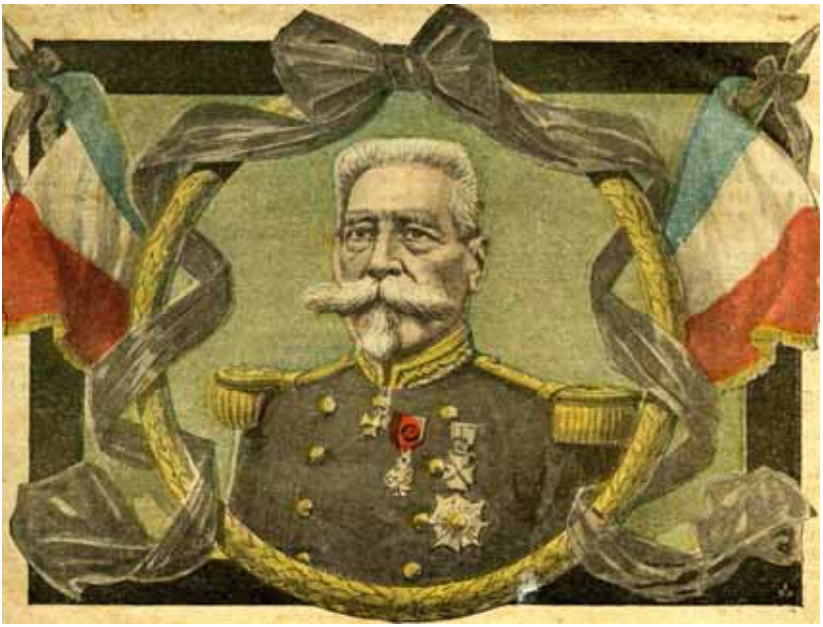
Exécution de l'Empereur Maximilien du Mexique

Artiste
Édouard Manet –1883)

The Yorck Project : *10.000 Meisterwerke der Malerei.*
DVD-ROM, 2002. ISBN 3936122202.
Distributed by DIRECTMEDIA Publishing GmbH.

Painting of François Achille Bazaine
by Jean-Adolphe Beauce on campaign in Mexico

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Bazaine.jpeg



French general and minister François Charles du Barail

Source
Le Pèlerin, n° 1311, 16 février 1902, page de couverture

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Fran%C3%A7ois_Charles_du_Barail.jpg

General Felix Douay

Artiste : Richard Brend'amour (1831 – 1915)

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:General_Felix_Douay.jpg

Charge de la cavalerie mexicaine à la bataille de Puebla

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:BattleofPuebla2.jpg

Bataille de Puebla (Place centrale de la ville) - 1863
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sitio_puebla.jpg

François Camille Conrad Jeantet

(Source : L'Amicale des Anciens des 3e Régiments de Chasseurs et Chasseurs d'Afrique) Après avoir fait Saint Cyr de 1858 à 1860, il est nommé sous lieutenant le 1/10/1860, au 3e régiment de chasseurs d'Afrique. En 1862, il part au Mexique et s'y distingue à de nombreuses reprises : Lors d'une opération de débarquement effectuée à Tampico, sous le commandement de l'amiral Jurien revenu à la tête de sa division navale, dans l'espoir de trouver des animaux pour la

remonte ; un peloton du 3e Régiment (sous- lieutenant Jeantet) accompagne le 81e de Ligne, désigné pour cette expédition. Bien que tous ces mouvements soient effectués uniquement à des fins administratives, et que le général Forey veuille qu'ils soient exécutés avec la plus grande prudence, ils n'en fournissent pas moins aux chasseurs d'Afrique plusieurs occasions de se mesurer avec les Mexicains.

Le 17 décembre 1862, près de Tampico, c'est le sous-lieutenant Jeantet, du 3e Régiment, qui, avec ses vingt chasseurs, attaque un parti de cavaliers mexicains supérieur en nombre, le poursuit pendant quatre kilomètres, le rejoint, lui tue du monde et prend son chef, le redouté Chino Gonzales. Le sous lieutenant Jeantet devançant de beaucoup son peloton, se jeta sur l'ennemi avec beaucoup de fougue et en tua trois de sa main.

Le 28 janvier 1863, le sous-lieutenant Jeantet, revenu de Tampico et rejoignant son corps, entre, avec vingt-huit chasseurs d'Afrique, dans la composition de l'escorte d'un convoi (au total une centaine d'hommes, dont une section du 3e Tirailleurs) ; attaqués près de Palo-Verde, dans les "terres chaudes", par des guérilleros plus nombreux (fantassins et cent cinquante cavaliers), ils résistent pendant cinq heures, jusqu'à ce qu'ils soient dégagés par l'arrivée d'éléments amis.

Pour ses exploits, il obtient la croix de chevalier de la Légion d'Honneur.

Le 22 septembre 1863, deux escadrons vont s'emparer au couvent de San Angel d'une bande de voleurs commandée par un nommé Buitron. Le colonel du Barail se présente avec deux pelotons de cavalerie devant la grande porte. Deux chasseurs d'Afrique mettent pied à terre et frappent à coups redoublés sur les deux battants de la porte massive du couvent. La porte s'entrouvre et un gros mexicain ébahi aperçoit cette troupe de cavaliers français dont les sabres nus brillent au soleil

levant. Avant qu'il n'ait eu le temps de revenir de son étonnement, le peloton d'avant garde commandé par Jeantet s'est précipité sous la voute et, sautant sur le râtelier d'armes, a désarmé le poste mexicain qui se réveille prisonnier.

Il est cité au corps expéditionnaire pour s'être particulièrement distingué au combat de San Carlos (16/12/1865), où il est blessé d'un coup de feu à l'épaule droite.

Il est nommé lieutenant le 15/9/1866.

Nommé capitaine le 24/12/1869. En 1870, il participe à la guerre contre les prussiens comme capitaine adjudant major du 3e régiment de chasseurs d'Afrique. Tombé malade, il entre à l'hôpital de Sainte Menéhould le 22/8/1870. Faisant partie de l'escorte de l'empereur, il est fait prisonnier à Sedan.

Après la guerre de 1870, il est muté au 11e Dragons.

Chef d'escadron le 27/5/1876 au 25e Dragons.

Lieutenant colonel le 27/2/1882 au 6 e Chasseurs.

Colonel le 24/8/1886 du 12 e Chasseurs.

Général de brigade le 29/12/1891 commandant la brigade de cavalerie du 4e CA (1892-1894).

Il meurt en 1894.

Source : L'Amicale des Anciens des 3e Régiments
de Chasseurs et Chasseurs d'Afrique

http://www.anciens3rch-3rca.fr/10.html

Collection de figurines de Pierre Bonin

Au galop avec le sabre au clair !

Le coup de banderole porté sur l'adversaire

Le clairon sonne la charge

Le porte-étendard du régiment

Un zouave en marche vers Puebla

Le clairon sonne l'alerte à l'approche de l'ennemi

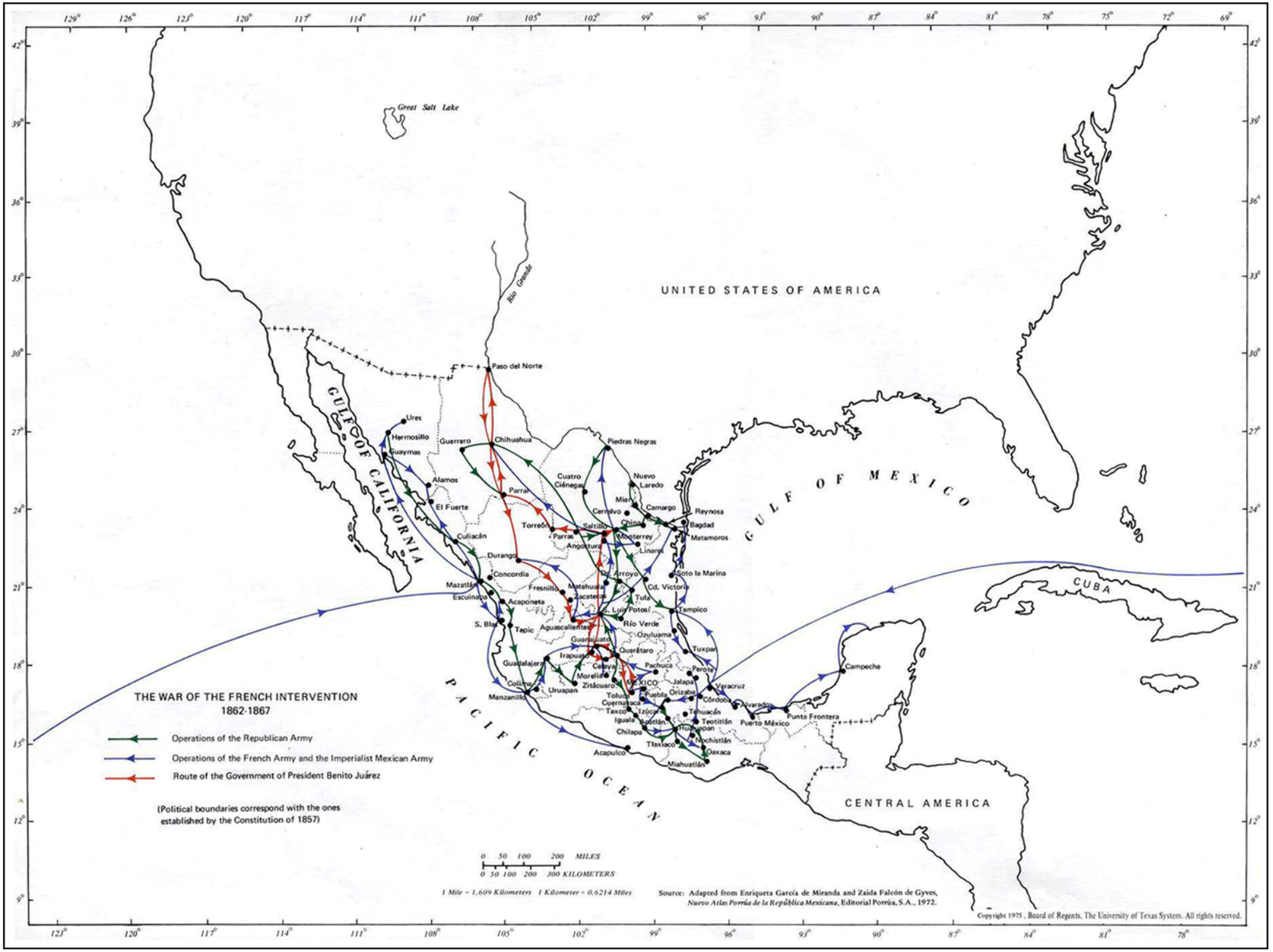
Le tambour bat le rappel des troupes au combat

ANNEXES

Carte géographique de la Guerre du Mexique

Tirée de l'Atlas of Mexico (1975) et reproduite avec la permission de l'éditeur (Bureau of Business Research de l'University of Texas à Austin).

Carte géographique de la Guerre du Mexique (1862−1867)



Tirée de l'Atlas of Mexico (1975) et reproduite avec la permission de l'éditeur (Bureau of Business Research de l'University of Texas à Austin).

Honoré Beaugrand élu maire de Montréal à deux reprises (1885-1887) a participé à la Guerre du Mexique de 1862

Honoré Beaugrand est né le 24 mars 1848 à Saint-Joseph-de-Lanoraie (Québec) et est décédé à Montréal le 7 octobre 1906. Ayant abandonné ses études au collège de Joliette et écourté son noviciat chez les Clercs de Saint-Viateur, dès l'âge de 17 ans, Beaugrand part à l'aventure, après avoir reçu un bref entraînement militaire à Montréal. Il se rend au Mexique et s'enrôle avec d'autres étrangers dans la troupe du colonel Dupin, chargée de réprimer le brigandage et les activités des guérillas à l'encontre de l'armée française d'occupation. Il combattra pour l'empereur Maximilien pendant 18 mois et quittera le Mexique pour la France avec le rapatriement de l'armée. Il y séjournera un certain temps et retournera au Mexique pour y travailler. En 1871, il s'établit aux États-Unis, à Fall River (Massachusetts). Il fonde un journal l'Écho du Canada et prend la défense des franco-américains en adoptant des positions libérales. Libre penseur il deviendra franc-maçon et farouchement anticlérical. Le 5 octobre 1873, il épousa à l'église méthodiste Saint-Paul de Fall River, Eliza Walker (1854-1934) avec laquelle il eut une fille prénommée Estelle (1881-1918). Beaugrand publie de nombreux articles et son premier roman *Jeanne la fileuse*. Cet ouvrage évoque les causes de l'émigration et les conditions de vie des exilés.

La guerre du Mexique de 1862 à 1866

Honoré Beaugrand revient au Canada au printemps de 1878 et s'installe pour une courte période à Ottawa où il lance un journal le Fédéral dont la publication cessera en septembre 1878. Ensuite, il s'établit définitivement à Montréal et fondera en février 1879 le quotidien La Patrie dont il demeurera propriétaire jusqu'en 1897. Il sera élu maire de Montréal à deux reprises (1885-1887). Son cheval de bataille demeurera la vaccination obligatoire contre la petite vérole. Son état de santé fragile l'amène à quitter la scène politique au début des années 1890. Il se consacrera ensuite à l'écriture et à voyager tout en séjournant pour de longues périodes en Europe et aux États-Unis. Il écrira ses récits de voyage sous la forme de nombreuses lettres publiées dans le quotidien La Patrie ainsi que des articles et des textes de conférences. Il est aussi l'auteur d'un recueil très populaire à son époque *La Chasse-galerie : légendes canadiennes*. Une des stations du métro de Montréal porte son nom lui rendant ainsi hommage.

Pierre Bonin

Source : Nos origines, Généalogie du Québec

HONORÉ BEAUGRAND
(1848-1906)

ANITA
SOUVENIRS D'UN CONTRE-GUÉRRILAS

Conférence faite devant le
CERCLE MONTCALM DE FALL RIVER
le 11 juin 1874

HONORÉ BEAUGRAND

ANITA

SOUVENIRS D'UN CONTRE-GUÉRRILAS

I

On se battait ferme et dru chez Dupin. Surtout lorsqu'on avait l'honneur d'appartenir à la 2ème compagnie montée de la "Contre-guérilla"; compagnie commandée, s'il vous plaît, par un petit fils du maréchal Ney. Fameux régiment que celui-là, je vous en donne ma parole, lecteurs ! Chez Dupin, comme nous disions alors, on buvait sec, on faisait ripaille et on se battait en enragés; ce qui faisait que

Messieurs les Chinacos, nous avaient appliqué le gentil sobriquet de Diablos colorados, ce qui voulait dire « Diables rouges ». Ils avaient, ma foi, raison de ne pas nous adorer, car nous leur rendions bien pareil compliment, et avec intérêts encore.

C'était au premier jour de février 1866, si je me rappelle bien. Nous étions de passage à Monterey venant de Matamoros et en route pour rejoindre la division Douay qui était campée sous les murs de San Luis Potosi. Notre escadron faisait escorte à un convoi de vivres. Comme les muletiers mexicains ne sont jamais pressés et que le train n'avançait pas vite, j'avais demandé et obtenu la permission de mon capitaine, de pouvoir devancer le détachement d'un jour; et j'étais donc à Monterey vingt-quatre heures avant mes camarades.

Puisque j'ai tant fait que de vous dire que je tenais à passer un jour à Monterey, autant vaut finir ma confidence, et vous avouer que les yeux noirs d'une señorita étaient pour beaucoup dans cette décision prise à la hâte. J'étais alors maréchal-de-logis-chef de mon escadron et je n'aurais voulu pour rien au monde, manquer l'occasion de donner un coup de sabre qui aurait pu me valoir la contre-épaulette de sous-lieutenant, alors l'objet de tous mes rêves.

J'arrivai donc au galop, en vue de la *Silla*, et, un quart d'heure plus tard, j'apprenais que l'objet de ma course au clocher était depuis quelques jours à Salinas, en visite chez une de ses parentes. Jugez de mon désespoir ! Que faire ?

Je tenais à voir mon Anita, et Salinas était à une distance de dix bonne lieues de Monterey. Je n'avais que vingt-quatre heures d'avance sur la colonne, et il m'était tout à fait impossible de penser à faire 30 lieues en un jour sur mon cheval qui était déjà fatigué, et de pouvoir reprendre ensuite la route avec mes compagnons d'armes. J'étais furieux de ce contretemps, quand je me rappelai fort à propos que j'avais une cinquantaine de dollars dans mes goussets. À Monterey, un bon mustang s'achète et se vend pour deux onces d'or.

Je trouvai tout de suite un maquignon qui me fournit une monture respectable pour vingt-cinq dollars et après avoir confié mon fidèle Pedro (mon cheval) aux soins du garçon d'écurie de l'hôtel San Fernando, je me préparai à prendre la route de Salinas. On me fit bien remarquer que les *Chinacos* avaient été vus dans les environs depuis quelques jours, mais quand on est militaire et amoureux, on se moque de tout, même et surtout des choses les plus sérieuses.

J'étais donc décidé à tout braver, fatigues et Juaristes, pour avoir l'ineffable plaisir de contempler pendant quelques instants les yeux noirs de ma *novia*. Je plaçai de nouvelles capsules sur mes revolvers américains et je pris une double ronde de cartouches pour ma carabine Spencer.

II

Quelques instants plus tard, je galopais sur la route poudreuse qui longe la base des montagnes élevées qui entourent Monterey. Mon cheval faisait merveille et j'étais enthousiasmé de la surprise que j'allais causer à mon Anita qui me croyait encore à Vittoria, à guerroyer contre ce brigand de Canalès.

Je répondais d'un air souriant aux *Buenos Dias* hypocrites des *rancheros* que je rencontrais sur la route. Il était notoire que ces coquins nous disaient bonjour du bout des lèvres, tandis que dans leurs coeurs, ils nous vouaient à tous les diables. Mais j'étais de bonne humeur et j'oubliais pour le moment que j'étais en pays ennemi.

Je fis ainsi, sans y penser, cinq ou six lieues. Le coeur me battait d'aise, à la pensée de l'heureuse inspiration que j'avais eue de me procurer une nouvelle monture qui me permettrait de passer sept ou huit heures auprès de l'objet de mes affections; ce qui est une dose de bonheur énorme pour un militaire en campagne, croyez m'en sur parole, heureux lecteur qui n'êtes jamais sorti de la paisible catégorie des *pékins*.

Je galopais donc content de moi-même et ne pensant nullement au danger, quant j'arrivai au gué d'une petite rivière qu'il me fallait traverser pour continuer ma route. Je lâchai la bride à mon cheval pour lui permettre de s'abreuver à l'eau claire qui roulait sur un lit de cailloux. Je me préparais à fumer une cigarette, quand le bruit des pas de plusieurs chevaux me fit tourner la tête. Je vis cinq ou six cavaliers qui se dirigeaient vers moi, mais qui,

évidemment, jusque là, ne m'avaient pas encore aperçu. Leur tenue demi-militaire me fut un devoir de m'assurer à qui j'avais affaire, avant de les laisser s'avancer plus près, et je les interpellai de la phrase habituelle :

— *Quien vive ?*

— *Amigos !* répondirent en choeur mes interlocuteurs qui s'avançaient toujours, et qui me lancèrent en passant des bonjours équivoques.

Je les laissai s'avancer et traverser la rivière, mais je résolus de ne pas les perdre de vue, pour éviter toute espèce de malentendu de la part de ces messieurs que je soupçonnais fortement d'appartenir à quelque bande du voisinage. Je les suivis donc à distance, bien décidé à ne pas leur donner la chance de se cacher dans les broussailles et de me lancer une balle à la manière proverbiale des brigands à qui nous faisions la guerre.

Je crus m'apercevoir que l'un d'entre eux tournait de temps en temps la tête, comme pour s'assurer que je les suivais toujours, mais j'en arrivai bientôt à ne plus y porter attention et à croire, qu'après tout, ces pauvres diables pouvaient bien n'être que de paisibles fermiers du voisinage qui revenaient de Monterey. Je me relâchai donc de ma surveillance et je retombai peu à peu, dans la série d'idées couleur de rose que m'avait inspirées l'espoir de me trouver bientôt auprès de mon Anita.

Vous souriez probablement, lecteur, de mon infatuation amoureuse quand je vous nomme ma passion; mais avant de vous raconter les aventures que me valurent un attachement digne d'un meilleur sort, laissez-moi vous dire qu'elle en valait la peine, ma Mexicaine.

Voilà bientôt onze ans que je l'ai oubliée, et, parole d'ex-*contre-guérilla*, quand j'y pense par hasard, je me surprends à regretter la *plaza* de Monterey et les charmantes promenades que nous y faisions, Anita et moi en écoutant la musique du 95ème. Je faisais retentir mes éperons et sonner

mon grand sabre de cavalier sur le pavé, et elle souriait sous sa mantille, la coquine, aux officiers d'état-major qui me jalousaient ma bonne fortune.

III

Mais revenons à la grande route de Salinas et aux cavaliers inconnus qui galopaient devant moi.

J'avais donc fait taire mes soupçons et j'avais même oublié toute idée de danger, quand j'arrivai, toujours su galop, à un endroit où la route faisait un brusque détour. Mes Mexicains de tout à l'heure, m'attendaient là le revolver au poing, et je fus accueille par un brusque :

— *Alto ahi!* (Halte là!).

Mon cheval se cabra, et ma main droite fouillait encore les fontes de ma selle quand j'entendis derrière moi, le sifflement bien connu du lasso. Je sentis la corde se resserrer autour de mes épaules et un instant plus tard je roulais dans la poussière. Un brigand de *Chinaco* m'avait ficelé par derrière pendant que ses dignes compagnons me mettaient en joue par devant. Jolie position, pour un sous-officier qui avait l'honneur de servir sous Dupin. Je me sentais attrapé comme le corbeau de la fable. J'avais honte de moi-même.

En vrais Mexicains qui font leur métier avec un oeil aux affaires, mes braves adversaires commencèrent par me dépouiller de tout ce que je possédais et qui pouvait avoir pour un sou de valeur et me donnèrent, par ci, par là, quelques coups de pieds pour me faire sentir que j'étais à leur merci. Les épithètes les plus injurieuses ne me manquèrent pas non plus, pendant que l'on me liait solidement les bras de manière à me mettre dans l'impossibilité de faire un seul mouvement pour me défendre.

Je souffris tout en silence, me réservant mentalement le droit de me venger au centuple si jamais l'occasion s'en présentait. On me plaça sur mon cheval et après m'avoir attaché les jambes à la sangle afin qu'il ne me prit aucune envie d'essayer à m'échapper, nous laissâmes la grand' route pour nous enfoncer dans les broussailles. Après avoir voyagé pendant quelques heures nous arrivâmes à une mauvaise hutte abandonnée, située sur les bords d'un ruisseau qui descendait des montagnes environnantes pour se jeter probablement dans le Rio

Salinas. Nous y passâmes la nuit et on me fit l'honneur de placer une sentinelle pour veiller sur moi; précaution bien inutile en vue des liens dont j'étais littéralement couvert des pieds à la tête.

Avec une libéralité que je n'attendais pas d'eux, mes gardiens me donnèrent ma part d'un souper excellent qu'ils préparèrent avec soin et ils m'offrirent même un bon verre de *mezcal* que j'acceptai volontiers. Aux questions que j'adressai sur ce que l'on prétendait faire de moi, on répondit invariablement que je saurais le lendemain soir à quoi m'en tenir à ce sujet.

J'attendais avec une impatience que vous comprenez, lecteur, l'heure qui m'apprendrait le sort qui m'était destiné. Je dormis tant bien que mal et nous reprîmes de bonne heure un sentier qui conduisait à la grand' route. J'étais toujours ficelé jusqu'aux oreilles, et je faisais piteuse mine entre les deux grands gaillards qui étaient chargés de ma garde.

Vers midi, nous avions atteint Lampassas; et ce n'est que lorsque j'aperçus un bataillon de *Chinacos*, qui grouillait sur la place publique, que je commençai à comprendre ce qu'on voulait de moi. Je sentis que selon leur habitude, messieurs les Juaristes allaient d'abord essayer de me faire causer, en m'offrant probablement un grade quelconque comme prix des informations que je pourrais leur donner, et que si je m'y refusais absolument, on pourrait bien me faire passer l'arme à gauche. Cette manière d'agir avec leurs prisonniers était proverbiale chez les mexicains, et je m'y attendais avec un

calme assez mal emprunté à mon dessein bien arrêté de paraître indifférent au danger de ma position.

IV

Je réfléchissais encore aux vicissitudes de la vie de soldat, quand une ordonnance vint m'annoncer que l'on m'attendait chez le général Trevino dont la brigade se trouvait de passage à Lampassas. Je connaissais Trevino de réputation, comme l'un des rares gentilshommes qui aient accepté du service sous Juarez, et je remerciai mentalement mon étoile de cette sorte de bonne fortune dans mon malheur.

Après avoir coupé mes liens pour me permettre de marcher, on me conduisit dans une grande salle, au rez-de-chaussée du palais municipal, où l'on me fit attendre le bon plaisir de son excellence, le général commandant supérieur. Si l'exactitude est la politesse des rois, il nous a toujours paru évident que les rois de Mexique devaient être d'une impolitesse criante, s'il nous est permis d'en juger par la conduite des fonctionnaires de la république actuelle.

On me fit attendre deux longues heures sans boire ni manger, ce qui me parut d'un mauvais augure pour la bonne humeur du général. Quand la vie d'un homme est en jeu, il devient superstitieux en diable, et les événements les moins importants sont à ses yeux des pronostics sérieux.

On me transmit enfin l'ordre d'avancer et je me trouvai, en quelques instants, en présence de celui qui allait décider, si, selon la coutume, je devais aller avant longtemps me balancer au bout d'un lasso, suspendu aux branches de l'arbre le plus voisin. J'entrai d'un pas ferme et en prenant un air assuré qui s'accordait assez mal avec les idées noires qui se croisaient dans mon cerveau. Plusieurs officiers étaient assis autour d'une table couverte de cartes et de dépêches. Le général, en petite tenue, arpentait la salle de long en large et semblait absorbé dans ses pensées. Au bruit que firent mes gardes en entrant, il leva la tête et il me fit de la main, signe d'avancer près de lui.

— Mes hommes m'apprennent, dit-il, qu'ils vous ont arrêté sur la route de Monterey à Salinas; et il me parait pour le moins curieux, que vous ayez eu l'audace de vous aventurer sur un territoire complètement au pouvoir de nos troupes depuis plusieurs mois. Ceux qui nous ont fait prisonniers vous accusent d'espionnage, et m'est avis qu'ils ont raison. Qu'avez-vous à dire pour vous défendre ?

— Rien général. Il est permis à vos gens de m'accuser d'espionnage quand vous savez que je ne puis apporter aucune preuve pour me défendre. Je connais les lois de la guerre pour les avoir plusieurs fois exécutées moi-même sur l'ordre de mes supérieurs. Je ne suis pas un espion, mais il m'est probablement impossible de vous le prouver. Les raisons qui m'ont porté à entreprendre le voyage de Salinas sont d'une nature tout à fait pacifique; je vous en donne ma parole de soldat.

Le général fixa sur mois un œil scrutateur, mais je supportai son regard avec une assurance qui me parut produire un bon effet.

— Et ces raisons, quelles sont-elles ?

Je baissai la tête en souriant et je racontai au général étonné, mon amour pour Anita et ma résolution de lui dire bonjour en passant à Monterey. Je lui fis part de ma résolution de me rendre à Salinas, malgré les avis que j'avais reçus de la présence des Juaristes en cet endroit et de mon arrestation subséquente par ses hommes.

Il continua sa promenade pendant quelques minutes, en paraissant réfléchir probablement à la plausibilité de mon histoire. Se tournant vers moi tout à coup :

— Vous me paraissez un bon diable et je crois que vous dites la vérité. Mais si nous n'étiez un des hommes de Dupin, j'ajouterais à peine foi à vos paroles. Votre régiment se bat comme une brigade et les bons soldats sont amoureux en diable : les Français surtout. Que diriez-vous si je vous offrais les épaulettes de capitaine dans un de mes régiments de *lanceros* ?

— Je dirais, Général, que vous voulez probablement vous moquer de moi; ce qui serait à peine généreux de votre part.

— Rien de plus sérieux. Dites un mot et vos armes vous seront rendues avec votre liberté. De plus comme je vous l'ai déjà dit, une compagnie de

braves soldats de la République mexicaine sera placée sous vos ordres.

— Général Trevino, répondis-je en me redressant et en le regardant en face, si quelque malheureux, oubliant son devoir et son honneur de soldat loyal, a pu sans mourir de honte prêter son épée à une aussi basse transaction, apprenez que je ne suis pas un de ces hommes-là. Plutôt mille fois mourir simple soldat, fidèle à mon devoir d'honnête homme, que de vivre avec un grade que j'aurais acheté au prix d'une trahison déshonorante.

— Est-ce là votre dernier mot ?

— Oui, Général.

— Et vous avez bien réfléchi ?

— J'ai bien réfléchi.

Le général parut absorbé dans ses pensées pendant quelques instants, puis se tournant vers l'un de ses aides de camp :

— Capitaine Carillos, dit-il, vous verrez à ce que le prisonnier soit conduit sous bonne escorte au camp de Santa Rosa, pour y être interné jusqu'à nouvel ordre.

Et faisant signe de la main aux gardes qui m'avaient introduit, je fus reconduit au corps de garde en attendant mon départ qui ne devait pas longtemps tarder.

V

Pour le moment j'avais la vie sauve; mais s'il me fallait croire les récits de ceux de nos soldats qui avaient eu l'expérience de quelques mois de captivité chez les Mexicains, je n'avais guère à m'en féliciter. Les Mexicains à de rares exceptions près, traitaient leurs prisonniers un peu à la manière des Indiens des plaines de l'Ouest. Chez eux, c'était l'esclavage, accompagné de tous les mauvais traitements que suggérait à ces soldats demi-brigands leur nature sauvage et vindicative. Il me restait cependant une dernière chance : l'évasion. Coûte que coûte, j'étais bien décidé à tout risquer pour regagner ma liberté. Aussi, commençai-je à l'instant même, à former des plans plus ou moins praticables pour m'échapper des mains des *Chinacos*.

Le lendemain, de grand matin, flanqué de deux cavaliers et ficelé de nouveau des pieds à la tête, je prenais la route de Santa Rosa. Comme nous étions en pays ami pour les Juaristes, mes gardes me laissèrent une certaine latitude, et n'eussent été les liens qui me gênaient terriblement, je n'aurais pas eu trop à me plaindre de ces messieurs. Trente-six heures de route devaient nous conduire au camp, et en attendant, je me creusais la tête pour trouver le moyen de tromper mes Mexicains. Si j'avais eu de l'or, j'aurais pu les acheter corps et âmes, car il est proverbial que les descendants de Cortez, comme leurs ancêtres, ne savent pas résister aux appas d'une somme un peu respectable; mais je n'avais pas un sou. On m'avait tout enlevé.

Nous campâmes, le premier soir, aux environs de Monclava et je passai la nuit à méditer des plans d'évasion, tous, les uns plus impossibles que les autres. Nous nous mîmes en route de bonne heure, dans l'espérance, pour mes gardes, bien entendu, de pouvoir atteindre le soir même, le but de leur voyage. Je commençais à croire, qu'après tout, il me faudrait attendre une occasion plus favorable et je me résignai à subir mon sort tant bien que mal.

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous arrêtâmes à la *Hacienda de los Hermanos* pour reposer nos chevaux et prendre nous-mêmes un dîner dont nous avions grand besoin. Là, j'appris d'un *péon* (domestique) que les Français avaient été vus la veille sur la route de *Paso del Aguila* et un rayon d'espérance vint relever mon esprit abattu.

Mes gardes se hâtèrent de prendre un mauvais repas composé de *tortillas* et de *frijoles* dont ils m'offrirent une part assez libérale que j'acceptai avec plaisir. Ils avaient appris, comme moi que les Français rôdaient dans les environs et ils tenaient probablement à atteindre Santa Rosa, le soir même, afin de se trouver à l'abri des attaques des éclaireurs impériaux qui battaient la campagne. Ils ignoraient que je fusse au courant de la cause de ce départ précipité, mais comme je l'ai dit plus haut, j'en avais été informé aussitôt qu'eux. J'espérais donc ardemment ce qu'ils paraissaient redouter : la rencontre de quelque détachement de troupes française qui aurait bien pu intervertir les rôles et les faire prisonniers tout en me rendant la liberté.

VI

Nous nous mîmes en route en grande hâte et je crus m'apercevoir, cette fois, que j'étais devenu l'objet d'une surveillance beaucoup plus sévère. On avait resserré mes liens avec une sollicitude qui ne me présageait rien de bon; et il était à craindre qu'en cas d'une attaque soudaine je fusse le premier à recevoir les balles amies des Français.

Nous galopions depuis une heure et nous n'avions encore rien aperçu qui put donner raison aux craintes de mon escorte. Malgré tout, j'espérais toujours et mon attente ne fut pas de longue durée. Un bruit lointain de voix animées parvint à mes oreilles et mes gardes firent une halte spontanée. Ils se consultèrent à voix basse et l'un d'eux se tournant vers moi :

— Je vous avertis, dit-il, qu'au premier mouvement suspect de votre part je vous brûle la cervelle.

Mouvement suspect ! J'aurais bien voulu pouvoir en faire de ces mouvements-là, entortillé comme je l'étais par un lasso en cuir qui me coupait dans les chairs. J'aurais pu crier; mais mes diables de *Chinacos* ne m'en laissèrent pas la chance. On me bâillonna précipitamment, en m'étouffant sus les plis d'un mauvais foulard qu'on avait oublié de me confisquer, lors de ma capture sur la route de Salinas.

Je m'aperçus que mes deux Juaristes auraient voulu se voir à cent pieds sous terre, quoiqu'ils ne fussent pas encore certains de la nature des bruits qui nous arrivaient de plus en plus distincts. Pour moi, je n'avais qu'à faire le mort et à me résigner; impatiemment si vous le voulez, mais c'est à peu près tout ce que je pouvais faire dans des circonstances aussi peu rassurantes. En attendant, mes Mexicains demeuraient indécis et ne savaient évidemment quel parti prendre.

Ils ne furent pas longtemps dans l'attente. Un éclat de rire prolongé, accompagné d'un juron formidable venaient de nous apprendre à qui nous avions affaire. Les Français s'approchaient en nombre. Un brusque détour de la route, seul les empêchaient de nous apercevoir.

Mes Mexicains ne furent pas lents à tourner bride et enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs montures, en même temps qu'ils excitaient mon cheval de quelques coups de plats de sabre, nous nous élançâmes à fond de train, bien malgré moi, sur la route que nous venions de parcourir.

Attaché comme je l'étais, sur mon cheval qui bondissait en essayant de me désarçonner en ne sentant pas la main d'un cavalier pour le conduire, je fus pris d'un vertige que me fit bientôt perdre connaissance. J'entendis vaguement quelques coups de feu; j'entrevis comme dans un rêve l'uniforme bleu-ciel des chasseurs d'Afrique qui se pressaient autour de moi et ce fut tout.

VII

Quand je revins à moi, j'étais couché au pied d'un arbre et un *tringlot* me présentait une potion que je bus avec avidité.

Après avoir apaisé la soif ardente qui me dévorait, mon premier soin fut de me tâter pour voir si j'étais bien *tout* là. Rien n'y manquait; j'en étais quitte pour une légère blessure à la main droite. J'avais la jointure de l'annulaire emportée par une balle française, sans soute, durant la course échevelée que m'avaient fait prendre mes *amis* les *Chinacos*. Je regardai autour de moi et je vis, non sans quelque satisfaction, que mes gardiens du matin étaient mes prisonniers du soir. Mes deux Juaristes étaient solidement liés aux roues d'une voiture du train qui accompagnait l'escadron de chasseurs d'Afrique à qui je devais la liberté.

J'en étais là de mes réflexions quand un brigadier s'avança vers moi en me demandant de mes nouvelles. Je reconnus en lui un camarade de garnison de Tampico, et il me raconta en quelques mots que son détachement était en route de Carmago à Piedras Negras, d'où il devait aller rejoindre l'expédition qui se préparait à envahir les États de Durango et de Chihuahua. Je remerciai ma bonne étoile d'être tombé en aussi bonnes mains.

Huit jours plus tard, le bras droit en écharpe, et ne me sentant nullement l'envie d'aller voir Anita, en passant par Monterey, je prenais la route de Matamoros par la diligence de Laredo. Je trouvai là, la première compagnie d'infanterie de la Contre-guérilla, qui avait rossé d'importance, quelques

jours auparavant, un bataillon de la brigade de Cortinas. Je me présentai au capitaine commandant que je connaissais déjà, et qui me félicita de la bonne tournure qu'avait prise mon escapade d'amoureux. Je rejoignis mon escadron qui partait pour les côtes du Pacifique et je ne revis jamais Anita, qui, probablement elle aussi, a oublié depuis longtemps nos promenades sur la *plaza* de Monterey.

VIII

C'était en 1869.

Ma carrière militaire avait été brusquement terminée par l'exécution du « *Cerro de las Campanas* » (19 juin 1867).

Après avoir visité la France avec la plupart de mes compagnons d'armes et être demeuré quelques mois à la Nouvelle-Orléans, j'avais repris le chemin du Mexique.

J'étais employé comme comptable interprète, au chemin de fer de Veracruz à Mexico. Cette ligne commencée depuis nombre d'années était enfin terminée sur toute sa longueur de Veracruz à la capitale, et pour célébrer cet événement, il y avait grand banquet au palais municipal de Puebla. Le président de la République mexicaine y assistait accompagné d'un nombreux état-major. Les gouverneurs des différents États avaient aussi répondu à l'invitation des capitalistes anglais qui avaient conduit à bonne fin, malgré les difficultés sans nombre qu'avait engendrées la guerre civile, l'entre-

prise de relier Mexico au littoral du golfe par une voie ferrée.

J'assistais à la fête comme employé, et la vue de tous ces généraux de l'armée Juarez me rappelait de bien tristes souvenirs. Par hasard, pendant le grand bal de gala qui eut lieu pour clore les réjouissances du jour, je me trouvai placé auprès du gouverneur de l'État de Nuevo León: le général Geronimo Trevino.

Je me rappelais la figure de celui-là: c'était mon homme de Lampassas qui avait jugé à propos de m'expédier à Santa Rosa où je n'arrivai jamais, au lieu de me faire danser au bout de la branche d'un arbre, comme c'en était l'habitude, en ces temps-là. Je lui devais de la reconnaissance et j'entamai la conversation.

Après les compliments d'usage en pareille occasion, je lui demandai s'il se rappelait, par hasard, les circonstances de notre première entrevue à Lampassas, en 1866. Il se remettait ma figure et me demanda de vouloir bien lui rafraîchir la mémoire par un récit circonstancié des événements qui avaient marqué notre première rencontre. Je luis redis mon histoire et il me félicita d'avoir pu, en des temps aussi difficiles m'en être retiré avec la vie sauve. Nous causâmes longuement et il m'avoua que j'avais eu une chance toute particulière de ne pas l'avoir rencontré quinze jours plus tard. Je lui en demandai la raison.

— Ma brigade quitta Lampassas, le lendemain de votre départ pour Santa Rosa, me répondit-il. Nous nous rendions à Durango dans le dessein

d'attaquer le colonel Jeanningros qui s'y trouvait en garnison avec un bataillon de la Légion étrangère. Nous attaquâmes avec des forces supérieures, cinq contre un et force fut au brave colonel d'évacuer la ville et de se retirer devant nos troupes. Nous avions raison de croire que nous resterions en possession du pays, au moins pour quelques jours, comme les troupes françaises se trouvaient alors en grande partie occupées à Guadalajara. Nous avions compté sans Dupin qui rôdait dans ces parages. Deux jours après notre entrée, Jeanningros, que nous croyions en pleine déroute, revint à la charge et nous attaqua assez vivement pour me décider à détacher deux régiments de ma brigade, pour le combattre en rase campagne. Ce diable de Dupin s'était concerté avec lui, et nos soldats avaient à peine franchi les fortifications et engagé le feu contre la Légion étrangère, que deux escadrons de cavaliers et une batterie de campagne des Contre-guérillas, cachés dans le *chaparral*, se ruèrent sur notre arrière-garde. Je commandais en personne, mais mes hommes crurent, aux cris poussés par les "Diablos colorados" que nous avions affaire à des forces supérieures. Une panique s'ensuivit et nous rentrâmes pêle-mêle dans Durango après avoir perdu 500 hommes tués, blessés et faits prisonniers. Le soir même, à la faveur de l'obscurité, nous fûmes forcés à notre tour, de nous retirer devant les forces combinées de Jeanningros et de Dupin. Jugez de mon humeur. C'est ce qui me fait vous dire que si j'avais eu alors, entre mes mains, un homme appartenant à la Contre-guérilla, je lui aurais, tout probablement, fait passer un mauvais quart d'heure.

— En effet, répondis-je, je tiens du colonel Dupin lui-même les détails de cette affaire. Mais que voulez-vous, général, malgré tous nos succès d'alors, les circonstances nous ont forcés d'abandonner l'espoir d'établir un empire sur le sol du Mexique. Espérons ensemble, que l'avenir réserve à votre pays natal une ère de paix et de prospérité.

Le général me serra la main et me remercia de mes bons souhaits pour la République mexicaine. La foule nous sépara bientôt et je ne l'ai jamais revu depuis, quoique j'aie appris qu'il s'était rallié au gouvernement de Porfirio Diaz, après avoir eu lui-même des velléités de candidature au fauteuil de président de la République.

Honoré Beaugrand

Bibliographie

La contre-guérilla française au Mexique, souvenirs des terres chaudes, par le comte Émile de Keratry, Librairie internationale, Paris, 1868.

Expédition du Mexique, 1861-1867, Récit politique et militaire, par le capitaine d'état-major Gustave Léon Niox, Librairie militaire de J.Dumaine, Paris 1874.

Campagne du Mexique, Puebla, souvenirs d'un zouave, par le romancier Louis Noir, Achille Faure, libraire éditeur, Paris, 1867.

Deux ans au Mexique, par Faucher de Saint-Maurice, G. Darveau, imprimeur, Québec, 1880.

Le trésor fantôme, par le romancier mexicain Paco Ignatio Taibo II, Édition Payot et Rivages/noir, Paris, 2003.

Camerone, Pierre Sergent, Librairie Arthème Fayard, Paris, 1980

Au sujet de Pierre Bonin

Pierre Bonin est retraité de la fonction publique montréalaise après trente années de service. Au cours de ces années, il a occupé successivement des postes d'animateur en loisirs, d'agent d'aide socioéconomique, d'agent d'information, de rédacteur-relationniste et de chargé de communication pour différents services municipaux. Dans l'exercice de ses fonctions, il a collaboré activement à la tenue de campagnes de promotion, sensibilisation et d'information auprès des citoyens et des médias, notamment dans les secteurs des sports et loisirs, de la culture, de l'aménagement des parcs et des travaux publics. Il a terminé sa carrière comme gestionnaire pour le Service des travaux publics de l'arrondissement Rosemont–Petite-Patrie. Il a obtenu certains prix dont celui du meilleur directeur de campagne au sein de municipalités pour l'organisme Centraide en 1989, et le Mérite municipal décerné par le ministère des Affaires municipales en

1997, pour la mise en place du service téléphonique et de références «Info-Travaux-Montréal» destiné aux citoyens et aux chroniqueurs à la circulation. Diplômé en animation culturelle, promotion 1976, de l'Université du Québec à Montréal, il a aussi suivi des cours en journalisme et relations publiques à l'Université de Montréal. Il a réalisé également des courts métrages en cinéma vidéo au cours des années 70-80.

Depuis le début de sa retraite en 2005, il a écrit trois romans historiques ayant pour thème la Légion étrangère au Maroc, au début du XXe siècle. Il a collaboré aussi en 2007 à la revue historique Cap-aux-Diamants avec un article intitulé : Ces Québécois qui ont fait la Légion étrangère.

Sa matière de prédilection à l'école était l'histoire, la grande et la petite. Cette passion lui a été transmise par son père et entretenue par la suite par un professeur au collège classique. Il a toujours dévoré des ouvrages historiques : essais, biographies ou autobiographies et des romans, peu importe les époques. C'est avec un plaisir renouvelé qu'il s'est impliqué dans ce projet de réédition, à titre de directeur de la collection du domaine public de la Fondation littéraire Fleur de Lys, afin de partager la découverte de ce document inestimable avec le public lecteur, amoureux de l'Histoire.

Communiquer avec Pierre Bonin

Adresse électronique

pierrebonin33@sympatico.ca

Page personnelle de Pierre Bonin dédiée à ce livre sur le site de la Fondation littéraire Fleur de Lys

http://www.manuscritdepot.com/a.pierre-bonin.5.htm

Fondation littéraire Fleur de Lys

Éditeur écologique

L'édition en ligne sur Internet contribue à la protection de la forêt parce qu'elle économise le papier.

Nos livres papier sont imprimés à la demande, c'est-à-dire un exemplaire à la fois suivant la demande expresse de chaque lecteur, contrairement à l'édition traditionnelle qui doit imprimer un grand nombre d'exemplaires et les pilonner lorsque le livre ne se vend pas. Avec l'impression à la demande, il n'y a aucun gaspillage de papier.

Nos exemplaires numériques sont offerts sous la forme de fichiers PDF. Ils ne requièrent donc aucun papier. Le lecteur peut lire son exemplaire à l'écran ou imprimer uniquement les pages de son choix.

http://manuscritdepot.com/edition/ecologique.htm

Achevé en

Août 2009

Édition et composition

Fondation littéraire Fleur de Lys inc.

Adresse électronique
contact@manuscritdepot.com

Site Internet
www.manuscritdepot.com

Imprimé à la demande au Québec à compter de

Août 2009

Prise de l'étendard des Lanciers de Durango lors de la bataille de San Pablo del Monté – Campagne du Mexique - 1863

Tel un roman d'aventures, le récit historique du capitaine Laurent, du 3e régiment des chasseurs d'Afrique, nous plonge dans le Mexique turbulent des années de l'occupation militaire française (1862-1867). Batailles rangées et escarmouches contre les troupes régulières ou bandits de grands chemins se succèdent au fil du déplacement de la troupe, sur un territoire hostile à l'invasion d'une armée étrangère, tant par son relief accidenté que par son climat aux températures extrêmes.

De Veracruz à la frontière des États-Unis, le capitaine nous tient en haleine et raconte en détails l'épopée de cette guerre fratricide entre partisans de l'empereur Maximilien 1er et ceux de son rival le président Benito Juarez. Ce journal de bord, au-delà du compte rendu des actions militaires des chasseurs d'Afrique et de l'odyssée de l'armée française, dresse un portrait fascinant de la société mexicaine de l'époque en y dévoilant des facettes inconnues et insoupçonnées. Ce récit captivant au rythme soutenu d'une charge de cavalerie s'avère non seulement un témoignage exceptionnel mais aussi une source inépuisable de renseignements sur les us et coutumes du peuple mexicain de cette époque.

Acteur et témoin privilégié, le capitaine déballe aussi ses états d'âme et livre ses réflexions personnelles empreintes d'un certain esprit critique. Justifiant ainsi pourquoi il a trempé son sabre dans l'encrier…

Fondation littéraire Fleur de Lys

Le premier éditeur libraire francophone
à but non lucratif en ligne sur Internet
http://manuscritdepot.com/

ISBN 978-2-89612-304-9